

ANDRÉ KARQUEL

ÉVEIL
DE
L'HOMME
NOUVEAU



LA COLOMBE

1958 EVEIL DE L'HOMME NOUVEAU

Il est inutile de présenter André Karquel, auteur de nombreux ouvrages, notamment de: "Europe, humaine aventure" et de l' "Homme à la mesure de notre temps".. Il est, en outre, le fondateur de la "Croix Blanche Universelle", organisation qui a pour but de réunir tous ceux qui veulent travailler pour l'avènement d'un monde où l'équilibre entre le naturel et le surnaturel serait la Loi.

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui: "Éveil de l'Homme nouveau", indique clairement le but que poursuit, ici, André Karquel. Éveil, veut dire mobilisation de toutes les forces réelles de l'homme tant spirituelles et psychiques que matérielles, en vue de les réunir en un faisceau harmonieux. L'homme nouveau c'est l'homme qui doit naître en nous, celui que les illusions du "moi" nous cachent, et qui constitue l'essence même de notre personne, laquelle n'est en définitive qu'une partie de la création voulue par Dieu.

Le monde vit actuellement dans l'angoisse, car le monde ne comprend pas ce qui arrive, mais il a la prescience d'un proche bouleversement. Vaincre l'angoisse, c'est d'abord se connaître, c'est éveiller l'homme vrai qui est en nous. Le mal du monde, alors, sera vaincu.

Il ne saurait être question pour nous de rendre en quelques lignes toute la richesse de l'enseignement que contient le livre d'André Karquel. Qu'il nous soit seulement permis de dire que c'est un livre majeur. L'idée que nous nous faisons de notre monde s'enrichit de perspectives nouvelles. Nous savons que nous allons vers un univers où l'homme sera enfin libéré par l'Esprit.

TABLE DES MATIÈRES

I. PREMIERS PROPOS	
Pour une réponse à la question angoissée du monde	... p.7
II. SECONDS PROPOS	
Pour la naissance de l'homme nouveau. Croyance et Foi : différence sur l'échelle des valeurs spirituelles	... p.13
PREMIERE PARTIE	
III. CHAPITRE I	
<i>L'Espace, le Mouvement et la Genèse</i>	... p. 21
Du fond des âges; de la vie à l'existence.	
IV. CHAPITRE II	
<i>La vérité et le scandale</i>	... p.33
« A l'esprit de mensonge qui domine le monde... ainsi parlait Pie XII ». Le mensonge qui domine le monde provoque le scandale qu'impose la vérité.	
V. CHAPITRE III	
<i>Mouvement, Rythme, Harmonie, Evolution</i>	... p.41
Les battements du cour divin.	
VI. CHAPITRE IV	
<i>L'Unité et le Multiple</i>	... p.49
Sur le sentier du grand Secret.	
VII. CHAPITRE V	
<i>Voilà Adam devenu comme l'un de nous</i>	... p.57
Le sacrifice de la vie à l'existence. Le prix de la conscience par la connaissance.	
VIII. CHAPITRE VI	
<i>De la Substance à l'Esprit</i>	... p. 65
Le sens de la Communion.	
IX. CHAPITRE VII	
<i>Le fils prodigue.</i>	... p.71
La fabuleuse aventure humaine. “Quiconque aura vaincu, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi qui ai vaincu”.	
DEUXIÈME PARTIE	
X.	INTRODUCTION ... p.83
XI.	CHAPITRE I
<i>Du bien et du mal</i>	... p.89
Jésus crucifié entre deux larrons, les deux pôles de l'existence. Le conflit des opposés.	
XII. CHAPITRE II	
<i>De la morale à l'Ethique</i>	... p.97
De l'apparence à la réalité.	

	XIII. CHAPITRE III	
<i>La nouvelle expression de la Trinité</i>		... p.107
Corps, Ciel, Esprit. Le mode d'activité du Dieu incréé.		
	XIV. CHAPITRE IV	
<i>L'homme et ses rapports avec l'Univers</i>		... p.115
La physique dualiste. L'Assomption (par la science).		
Rapport de la quantité avec la qualité.		
	XV. CHAPITRE V	
<i>Les degrés de la Conscience</i>		... p.126
Les marches du temple. L'appel de la vie spirituelle.		
	XVI. CHAPITRE VI	
<i>Du Temps et de la Mort</i>		... p.132
La vie est au centre du cercle de l'existence. La vie est hors du temps.		
	XVII. CHAPITRE VII	
<i>De la Liberté à l'Amour</i>		... p.139
Christ est Vérité - Christ est Vie - Christ est Intelligence - Christ est Amour - L'Amour est Vérité.		

TROISIÈME PARTIE

XVIII.		
	INTRODUCTION	... p.145
XIX.		
	I	
La Science et la Religion. De l'Alpha vers l'Oméga p. 149
	II	
La peur et l'avidité. Dépouillement		... p.153
	III	
Les faux problèmes. Le temps des revendications		... p.158
	IV	
La recherche de la sécurité. Les dangers de la civilisation organisée. Rendement et agitation p.161
	V	
La vocation de l'homme : manifester le divin		... p.165
	VI	
Père et Mère honoreras... Le Ciel et la Terre		... p.168
	VII	
De la fin d'un cycle à l'ère du Verseau. Eveil de l'homme à la Réalité Christique.		
Nous sommes dans un siècle d'aventures		...p. 117

Avertissement

Ces textes ont été réalisés d'après des livres anciens, à la typographie pas toujours nette, grâce à un logiciel de reconnaissance optique de caractères. Malgré le soin apporté à ce travail, il peut subsister des coquilles ; le lecteur voudra bien nous en excuser.

La pagination d'origine est respectée. Elle est balisée par les titres et les numéros de pages.

Site de la biographie d'André KARQUEL <http://andrekarquel.site.voila.fr/>

Copyright © 4/2008

Cet ouvrage dans sa version électronique est libre de droits. Il peut être librement copié, reproduit et utilisé en tout ou partie sans autorisation préalable.

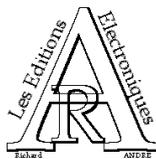
La mention de l'auteur, de l'édition et de l'adresse est à indiquer simplement :

André KARQUEL

Les Éditions Électroniques Richard ANDRÉ

<http://alivresraeditelect.site.voila.fr/>

Pour toutes utilisations à usage commercial de la totalité de chaque ouvrage, dont la réimpression sur divers supports ou l'offre payante des livres électroniques, prendre contact avec les Ayants droit par l'intermédiaire de cette adresse : rich-andre@orange.fr.



PREMIERS PROPOS

Pourquoi écrire un nouveau livre?

Je me pose cette question par ce que je veux tenter de répondre à la raison qui me pousse à exprimer ma pensée dans un nouvel ouvrage ; parce que je veux que tout soit clair dans l'expression de cette pensée, clair de la clarté de ce qui m'incite à écrire.

Dans l'angoisse du monde que j'observe au milieu de l'inquiétude qui règne autour de moi, je suis sans trouble, inaccessible à l'angoisse, à l'inquiétude, je suis pactifié parce qu'une foi vivante m'habite, une foi qui est symphonie intérieure. Cette foi est une foi en la vie, une foi en l'Intelligence finalement triomphante, en l'Intelligence que les passions grossières des hommes ne parviennent pas à annihiler pour toujours. Bien au contraire, il semble que l'Intelligence flotte au-dessus d'elles, attendant que leur émulsion chaotique s'apaise afin de remplir ses "bons offices". "Et l'Esprit de Dieu flotte au-dessus des eaux", comme il est écrit dans la Genèse. J'ai foi dans un dessein supérieur de la Vie qui s'inscrit dans l'évolution des choses, dans l'évolution des œuvres, dans la variété infinie des combinaisons physiques, chimiques, biologiques et spirituelles qui offrent à l'Homme un jeu sans limite de contemplation et de méditation, sources, elles-mêmes, de joie.

J'ai foi en ce qui constitue la nature des choses, des êtres de toute grandeur, de toute mesure. J'ai foi en

la sève inépuisable qui court à travers les mondes et qui anime des creusets où se modèlent des consciences, centres d'accueil d'une Intelligence Universelle qui est Espace, Mouvement, Lumière, Verbe, Energie et Chaleur; qui est ondes et corpuscules, continu et discontinu, gènes, et génies.

C'est parce que j'ai foi en cette réalité dont artistes, savants, philosophes, religieux, rendent témoignage, que j'écris ce livre. Il est vivant en moi, s'il est encore confus dans sa forme. Il est vivant parce que j'ai ardemment vécu les raisons qui m'entraînent à l'écrire. J'ai participé à deux guerres. J'ai observé la stupidité des passions qui aveuglent les hommes. J'ai admiré la grandeur des sacrifices dans tous les camps. J'ai vu que les adversaires se ressemblent, qu'ils ont des explosions de vitalité qui les poussent à réagir (1) sans discernement, à devenir des héros parfois redoutables, comme d'autres deviennent des lâches. Mais j'ai vu aussi qu'au-dessus de ce drame, l'Intelligence flotte, et que chaque fois que l'homme lui en laisse la possibilité, elle intervient pour rétablir le courant de la vie, fertilisant le monde, là où le monde se laisse fertiliser.

Malgré les fréquentes manifestations de stupidité des humains, l'Intelligence fait son œuvre. Chaque fois que l'homme a épuisé sa bêtise, l'Intelligence l'a éclairé.

Ainsi l'aspect politique et économique du monde oblige la pensée à se concentrer sur la cause profonde qui le trouble.

C'est surtout à l'homme de race blanche que la nécessité d'analyser le trouble revient. C'est surtout au chrétien que le problème se pose. Au chrétien convaincu de la valeur spirituelle de sa mission, partant du message d'Intelligence et d'Amour qui l'a entraîné à être chrétien à prétendre régner sur le monde, à concevoir l'audace de soulever le boisseau qui se trouvait sur les lumières qu'il cachait, car rien ne doit rester caché.

Le chrétien a fait tout cela dans l'oubli quasi total de

(1) Je ne dis pas agir, car l'homme n'agit que s'il est libre. Il réagit quand il est prisonnier de ses habitudes, de ses passions.

son christianisme, c'est-à-dire du christianisme éternel et universel qui n'est vivant que s'il réunit tous les hommes baptisés ou non dans une seule fraternité. Il a fait de sa mission une affaire personnelle, une affaire de profits temporels et non point une œuvre de vie inconditionnée répondant au dessein de l'Intelligence Universelle qui veut que l'homme soit le symbole de l'Evolution consciente d'elle-même, comme dit Julian Huxley.

Pourquoi ce problème se pose-t-il aujourd'hui si dramatiquement aux hommes d'Occident, aux hommes blancs aux hommes de l'Europe chrétienne et de l'Amérique conquise sous le signe de la Croix, aux conquérants de la Science et de la technique, aux privilégiés de la vie, aux possesseurs de pouvoirs qui leur permettraient de dispenser au monde les biens que la Nature prodigue, aux héritiers d'Athènes, de Rome, de Nazareth, d'Alexandrie? Pourquoi ? Sinon parce que puissance oblige, intelligence oblige, génie oblige ... Oblige à quoi, direz-vous ? Oblige à être puissance, intelligence et non avidité. Oblige à être à la mesure de sa grandeur. Étant frères aînés sur la voie de l'évolution, ces hommes se devaient d'élever leurs frères cadets à leur niveau, à les aider à s'aligner sur eux-mêmes, à sortir de leurs misères physiques et morales. Au lieu de cela, les chrétiens se sont livrés entre eux à des luttes sans merci. Ils se sont disputés les richesses qu'ils auraient dû se partager sans âpreté pour fertiliser les terres et les esprits qui s'offraient sans résistance à leur activité quand cette activité était appelée à servir tous les hommes sans distinction de race ou de religion.

Ils se sont disputé le pouvoir spirituel pour être plus assurés de jouir de biens temporels. Est-il nécessaire de faire appel à l'Histoire ? La volonté de puissance qui poussait certains pontifes à devenir chefs d'armée, certain moine à vouloir être pontife. Volonté de puissance qui prétendait s'appuyer sur la Bible, "nez de cire qui se laisse tordre en tous sens" disait Martin Luther qui, tout comme les autres, s'entendait bien à le tordre. Faut-il rappeler le martyre des Templiers. dont la richesse était convoitée autant

par Rome que par Paris ; la guerre de Trente ans et mille épisodes meurtriers de l'histoire de l'Europe?

Non, cela n'est pas nécessaire, car tout cela repose dans le lit de notre conscience. L'énoncé de faits précis ne changerait pas notre amertume en liqueur savoureuse.

Pouvons-nous conclure, en méditant sur la somme de nos échecs, que le christianisme a échoué, que le christianisme n'a rien apporté au monde ? Un certain cartésianisme soucieux d'appliquer les règles de la logique en partant des faits (qui sont incontestables) pourrait nous faire adopter ces conclusions.

Mais le disciple de Descartes néglige parfois d'observer que la logique ne peut se développer qu'à partir d'un postulat qui, lui, est juste ou faux. Dans le cas qui nous intéresse, c'est le christianisme qui est en cause, le christianisme en échec. Mais ce christianisme, dont nous élevons bien haut l'étendard, est-il vraiment l'expression sans voile, l'expression sans bavure, l'expression sans mensonge, sans duperie du Christ sa suprême origine ? N'y a-t-il pas eu — par des hommes — exploitation d'un idéal pour des fins personnelles et égoïstes, afin d'établir l'autorité d'une catégorie d'individus sur un ensemble d'hommes crédules ? Pour quelles fins a-t-on fait le trafic des indulgences ?

Je m'arrête là. Je ne dresse pas un acte d'accusation. Je m'invite à faire un examen de conscience, car je n'ai pas l'intention de me désolidariser d'avec les hommes de ma race, de ma culture... et de ma religion qui, elle, pourrait peut-être, en faisant retour à ses origines solaires, être catholique dans l'acception précise du mot.

Je pense, aujourd'hui, sincèrement, que le christianisme, dans les organisations qui se parent de son étiquette, dans le mode de vie des sociétés qui se disent chrétiennes, ne s'est pas encore manifesté dans sa Vérité, dans sa réalité cosmique. Il m'apparaît que c'est cette absence essentielle dans nos pensées, nos volitions, dans nos actes que se découvrent les causes de l'échec et, par cela même, les causes du trouble révolutionnaire qui envahit le monde. Les explosions révolutionnaires témoignent toujours des carences apportées au service d'une Evolution ou, mieux

encore, des oppositions faites à l'Evolution à laquelle nous ne voulons pas consacrer nos œuvres, cela exigeant de notre égoïsme des sacrifices qu'il ne peut pas consentir puisque ce consentement entraînerait sa disparition.

Je veux donc, dans ce nouveau livre, établir le bilan de la situation spirituelle d'un ensemble de peuples groupés dans le cercle d'une même civilisation. Civilisation qui comprend au-dessus des valeurs représentées par l'Art, la Science, la Technique, l'Economie, le développement social (qui implique un sens de la solidarité), la projection d'une Intelligence cosmique qui est l'origine et l'aboutissement de ce que l'évolution de la vie nous dévoile.

Pour parvenir à ce résultat, il est indispensable de se libérer de toute opinion, de toute croyance, de tout préjugé racial et national, de tout préjugé politique, de tout conditionnement intellectuel qui font obstacle à la claire compréhension des faits, des actes et des choses, qui font obstacle à la claire perception de ce qui doit pénétrer notre conscience.

Nietzsche disait : « On ment bien avec les lèvres, mais on dit la vérité avec la tête que l'on fait ».

Prenons cela pour un sage conseil et regardons dans le miroir de la vie la tête que nous faisons aujourd'hui. La Vérité se révélera sans doute si — tenant compte que nous ne faisons pas bonne figure — nous voulons bien reconnaître « pourquoi » à la lumière des expériences vécues et des connaissances acquises.

Il te faudra, je le présume, lecteur, mon semblable, mon frère, des références pour t'assurer que je ne t'entraîne pas dans le vertige des mots dévidés où l'intellect fait son régal d'illusions. Nous nous référerons ensemble à la Science éprouvée, à l'Écriture sacrée et à la symbolique qui cachent toutes deux une science, à l'observation des choses présentes que nous pouvons contrôler, à l'intuition même qui fait une trouée dans les nuées que les disputes idéologiques accumulent.

Ainsi, du mieux possible, sera-t-il fait.

SECONDS PROPOS

Mes premiers propos, lecteur, si tu les veux bien considérer, nous invitent à être, à tout moment, un homme nouveau. Or l'homme n'est nouveau que s'il se renouvelle sans cesse, que s'il consent à mourir pour renaître de seconde en seconde.

Tout s'écoule, tout est en perpétuel devenir, pensait Héraclite. C'est un nouveau soleil qui se lève chaque jour.

Saint Paul, qui postulait l'homme nouveau, disait:

« *Dans ce renouvellement, il n'y a ni grec, ni juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare ou scythe, ni esclave ou homme libre, mais le Christ qui est Tout en tous.* »

Répétons ces derniers mots pour nous en pénétrer: « *qui est Tout en tous.* » Ainsi donc, si nous comprenons bien ce que cela veut dire dans son universalité, dès la première apparition de l'homme, Christ était en lui. Cela est de toute évidence puisque Christ est Tout et qu'on ne peut pas être hors du Tout ou avant le Tout.

Pouvons-nous entendre après cela que le Christ est une entité qui parut pour la première fois sur la terre, il y a environ 2000 ans, alors que l'humanité a un million d'années d'existence, nous dit-on ? Ou entendrons-nous plus exactement que le Christ est la Lumière essentielle de ce que nous appréhendons seulement par l'apparence, et que cette Lumière a été de toute éternité. Qu'Elle a été, est et sera dans les siècles des siècles puisqu'Elle est Tout?

Christ est Tout. Il est de toute éternité. Il est de tous les temps : passé, présent et futur. Jésus serait alors venu

rappeler cette éternelle présence méconnue — en tout premier lieu par le peuple juif, ensuite par les Gentils qui laissaient corrompre leur symbolisme par l'idolâtrie.

Le Christianisme, qui tire son nom de Christ, aurait donc été de tous les temps, quel que nom qu'il ai emprunte au cours des âges. Il était la Lumière des religions d'Asie, des religions atlantes et des religions antérieures à l'histoire dont nous ne connaissons pas l'existence.

Le Christianisme était donc avant Ponce Pilate. Il est encore, mais dans la nuit de notre âme, hélas ! Aujourd'hui, il serait opportun qu'il fût dans la clarté de notre conscience. Il est temps que l'homme découvre que le Christ est en lui, qu'il est son ultime référence et la réalité de Sa vie.

Si nous concevons cela ; si cette présence nous devient sensible et nous ouvre les portes de l'esprit, alors pourquoi faisons-nous partir le christianisme d'un événement qui prit naissance par une belle nuit

étoilée de Bethléem, il y a 2000 ans, entre un âne et un bœuf, en compagnie de bergers, de moutons et de brebis (pour respecter la symbolique) ?

Pourquoi de cet événement, si poétiquement rapporté, faisons-nous le commencement de ce que nous n'avons pas encore accompli, alors qu'il est le rappel rédempteur de ce qui a toujours été et toujours périodiquement et longuement méconnu ?

Ce Christianisme que Jésus a révélé — pour nous — n'est-il pas en « esprit » l'origine de toutes les religions, le fondement même de ce que nous appelons religion puisqu'il est la glorification de l'Intelligence et de l'Amour dont il nous faut dévoiler l'existence au centre même du cœur de l'homme ?

Le Christianisme qui chante dès l'origine des mondes est pour l'homme la reconnaissance d'une Réalité éternelle, d'une Réalité absolue, voilée par les revêtements que les formes adoptées pour se manifester présentent à nos sens, nos sens qui impriment à notre cerveau des images mentales, lesquelles masquent la Vérité. Mais l'intelligence et l'Amour reflètent la Foi, et la Foi a besoin, comme le dit

le R.P. Teilhard de Chardin, de toute la Vérité. Oui, la Foi a besoin de toute la Vérité et elle ne la redoute pas. Si elle la redoutait, serait-elle encore la Foi ?

Mais si la Foi ne redoute pas la Vérité, en revanche, la croyance, me semble-t-il, la redoute farouchement.

Dis-moi, cher lecteur, si l'éveil de cette pensée ne te fait pas découvrir soudain qu'entre la Foi et la croyance se glisse une ambiguïté cause de confusion et de trouble ? Après réflexion, ne devons-nous pas reconnaître que croyance et Foi sont étrangères ? Croyance et Foi n'appartiennent pas aux mêmes régions de l'âme. Elles ne sont pas sur le même échelon de l'échelle des valeurs spirituelles.

La différence entre croyance et Foi apparaît dès que nous observons que les premiers moyens mis en œuvre par l'homme pour prendre conscience du milieu qui l'entoure sont les sens. Les sens sont ses moyens d'appréhension du monde et ce que ces sens lui rapportent est accepté pour réel. Partant de là, il croit en cette réalité qu'il déclare objective. Il croit en la réalité des images que les apports des sens créent en lui. Parmi elles, il y en a de terrifiantes. Elles sont terrifiantes quand des forces se déchaînent autour de lui — les orages par exemple — et qu'il n'en discerne pas l'origine. Il croit en la réalité objective de ces images que la peur projette. Il joint à l'objectif le subjectif : deux aspects de la Réalité issus d'un même moyen d'appréhension. Contraint de reconnaître sa faiblesse au premier stade de sa fausse connaissance du monde, il croit alors en l'existence d'une entité qui dispose des forces qui le bouleversent. L'homme, conditionné par cette croyance, emploie toutes ses ressources à obtenir les faveurs de cette entité toute-puissante. L'homme donne une forme à cette toute-puissance, hors de lui. Et l'homme croit à cette forme et aux attributs qu'il lui a joints. Il croit et craint de ne jamais croire assez bien parce qu'il suppose qu'un défaut de croyance pourrait irriter l'entité toute puissante qui déchaînerait alors les forces redoutées.. L'homme croit et veut croire ; et c'est l'homme de chair qui croit ; l'homme dominé par ses sens, trompé par

ses sens ; l'homme dont la vie de l'esprit plafonne au niveau du mental, du mental conditionné par les sens, l'affectivité et la mémoire psychologique.

Plus on reçoit de Dieu, moins il est nécessaire de croire.

La croyance est l'obstacle que l'homme rencontre sur le chemin de la vie. La croyance est le voile qui intercepte la lumière de la Réalité puisque c'est aux sens, à l'affectivité, aux clichés mentaux que la croyance doit son existence. En conséquence, mettre sa confiance en la croyance, c'est mettre sa confiance en la chair si faible. C'est pourquoi Jésus combattit avec tant de vigueur la croyance. Voyez-le vivre. Voyez-le agir. Il fait scandale, Il méprise les règles de la synagogue. Il néglige, à tout moment, de se conformer aux préceptes que pharisiens et saducéens observent parce que telle est leur croyance en la règle, en la tradition formelle, en l'existence d'un être redoutable qui clame : « œil pour œil, dent pour dent » (1). Cela compris par eux autorisait la vengeance, les représailles, la cruauté. Voilà où les amenait la croyance, créature du mental toujours enflammé de passion.

La croyance invitait les juifs à se faire circoncire. Saint Paul proclame que l'affranchi ne doit plus se rendre esclave. La croyance esclavage: «*Je vous déclare, moi Paul, dit-il aux Galates, que si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne servira de rien. Je proteste de plus à quiconque se fait circoncire qu'il est obligé de garder toute la loi* (2). *Vous qui voulez être justifiés par la loi, vous avez renoncé à Jésus-Christ ; vous vous êtes déchus de la grâce. Mais pour nous, c'est de l'Esprit par la Foi, que nous espérons la justice. Car en Jésus-Christ, ni la circoncision, ni l'incirconcision ne servent de rien, mais la Foi qui agit par l'Amour* ».

(1) Œil pour œil, dent pour dent : vous subirez ce que vous avez fait subir, selon le karma.

(2) Ce n'est pas cette loi particulière aux juifs que Jésus déclare accomplir. La loi qu'il veut accomplir est celle-ci : «*Conduisezvous en toute chose envers les hommes comme vous voudriez qu'ils se conduisent envers vous. Car c'est en cela que consistent la loi et les Prophètes* ». (Saint Matthieu, ch. VII - 12).

Œil pour œil, dent pour dent, menacent les saducéens. Et Jésus leur dit : On vous a commandé de haïr votre ennemi, moi je vous dis de l'aimer. Il leur dit aussi : «*...pourquoi violez-vous le commandement de Dieu pour suivre la tradition* » (Saint Matthieu, ch, XV - 2).

Et Jésus, pour éviter toute cristallisation mentale de son enseignement, procède par symboles et paraboles: «*Je parlerai en paraboles, dit-il, je découvrirai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.* » (Saint Matthieu, Ch. XIII - 35). Les paraboles, ces formes fluides d'expression, invitent l'esprit au silence pour que la vie contenue dans la parole, pénètre jusqu'à la chambre secrète du cœur. Le mental doit être dépassé, fluidifié, pour que le Verbe s'ouvre un chemin jusqu'à la demeure de l'Esprit de Dieu qui habite en l'homme, comme le dit Saint Paul. Toute croyance doit être dissoute pour que le Verbe pénètre en cette demeure. La dissolution de la croyance fait place à la Foi, car la Foi est le fil de relation qui relie le Verbe à la demeure de l'Esprit de Dieu qui doit faire la Gloire de l'Homme.

Nous voyons Jésus glorifier le Père dans l'Homme :

«*Si votre Foi, dit-il, égale seulement en grandeur un grain de senevé, vous direz à cette montagne : Passez d'ici, là ; et elle y passera, et rien ne vous sera impossible.* »

La croyance et la Foi ne sont pas sur le même échelon de l'échelle des valeurs spirituelles, avons-nous dit. La croyance participe de la chair, la Foi de l'Esprit.

Si nous nous référons à la parole que dit Saint Paul aux Corinthiens : «*Le premier homme est de la terre ; le second homme est le Seigneur du Ciel* », nous pourrions alors comprendre que la croyance est

de la nature du premier homme et que la Foi est de l'essence du second. Si nous avons une Foi égale en grandeur à un grain de senevé, le second homme, le Seigneur du Ciel agit en nous et pour nous.

Reconnaissons-nous que la croyance n'est pas la Foi? Alors ne les confondons pas. La confusion est grave en conséquences. La croyance est un produit du cerveau humain, cette éponge toujours prête à s'imbiber de tous les

mensonges, comme le dit Jean Rostand. La Foi, répétons-le, est le fil de relation qui relie le Verbe à la demeure de l'Esprit de Dieu.

La croyance paralyse l'élan spirituel et pétrifie la pensée. Elle s'attache aux doctrines et aux systèmes qui emprisonnent les hommes. La croyance a été l'excitatrice de guerres inexpiables. La croyance n'a jamais favorisé l'expression de la Charité, bien au contraire, car celui qui se veut Charité doit se savoir en relation, doit avoir foi en la participation de tous au Divin, sans exception ; doit savoir que le Tout fractionné est toujours le Tout, et que l'homme — fraction du Tout — est le Tout manifesté en œuvre et en esprit. Jean Rostand, le biologiste dit : « Des quadrillions de cellules qui nous composent, chacune nous contient potentiellement tout entier ... » Combattre la fraction au nom de la croyance, c'est renier le Tout, c'est être privé de la lumière de la Foi, de la Foi qui est la conscience originelle de l'Ineffable d'où Tout procède. Car, comme l'écrivait Saint Paul aux Hébreux : « *la foi est le fondement des choses que nous espérons et l'évidence de celles que nous ne voyons pas.* »

J'ai foi dans un dessein supérieur de la Vie, ai-je déclaré. C'est vrai. J'ai foi en ce dessein parce que malgré les obstacles dressés par les hommes sur le champ de l'Evolution, l'Evolution accomplit son œuvre en traversant, invulnérable, les sinistres et les catastrophes que les hommes provoquent.

Ce n'est donc pas tellement dans l'intention d'accélérer le cours de l'évolution que j'essaie d'introduire dans ce livre ce à quoi la vie m'a initié, mais pour rendre actif en mes frères humains le sentiment qu'ils peuvent éviter les catastrophes et les souffrances qu'ils provoquent. Ils peuvent éviter les calamités en s'ouvrant à la Réalité, en épousant le sens de l'Evolution par une prise de conscience toujours renouvelée, par la justification de leur essence et l'adhésion à un constant « nouveau ».

Les volcans politiques du monde sont en éruption. Un flot de lave emporte les œuvres du passé.

L'homme de ma race, d'éducation nécessairement chrétienne (1), s'attache plus à vouloir calfeutrer les voies volcaniques qu'à s'appliquer à comprendre les causes de ces éruptions, à comprendre la part d'imprudence et d'erreur qu'on peut exactement lui imputer. Il ne voit pas la situation nouvelle qui lui est faite dans ce monde mouvant qui s'attaque au sentiment de sécurité dans lequel s'épanouissait sa vaniteuse satisfaction.

La nécessité l'oblige, maintenant, à re-découvrir la place qui lui est faite dans ce monde nouveau, car une place est toujours faite dans ce monde vivant à ce qui est vivant. « *A l'égard de la résurrection des morts (qui est un sublime re-nouveau) n'avez-vous pas lu, remarque Jésus, ces paroles que Dieu*

vous a dites : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'isaac, le Dieu de Jacob ? Il n'est pas le Dieu des morts mais des vivants » (Saint Matthieu XXII - 31). La vie communie toujours avec la vie. L'Esprit interpénètre toujours l'Esprit. La vie n'empêche pas la vie. L'Esprit n'empêche pas l'esprit. Si les hommes de ma race sont menacés par l'émancipation d'une humanité considérée par eux jusqu'alors mineure, c'est qu'ils ont terminé — tant bien que mal — leur tâche dans la voie qui avait été la leur, et qu'ils ont, aujourd'hui, une nouvelle tâche à remplir. C'est qu'ils doivent, dès lors, passer de la notion : caractère national qui a été à la base de leur développement, au caractère plus universel de civilisation qui semble actuellement convenir à l'état d'évolution auquel ils sont parvenus.

L'humanité Afro-asiatique emprunte la voie qui a été la nôtre. Il n'y a pas lieu de s'étonner. Elle s'éveille au nationalisme agressif qui nous a été cher, et au moment où nous devons nous éveiller à notre universalisme pour rester guide et pilote et pour nous justifier de l'être.

L'Occident chrétien, dans la conjoncture actuelle, ne peut que prendre une voie nouvelle, une voie élargie et expansive, une voie qui favorise à l'homme l'épanouissement

(1) Le matérialiste d'opinion est malgré lui d'éducation chrétienne dans notre société Européenne. Le chrétien est influencé dans sa vie par le matérialisme.

de la Noosphère (1) - la sphère de l'Esprit ; de cette sphère qui puise sa vitalité dans la complexité — conscience que l'homme révèle par son intellect subtil et par sa spiritualité audacieuse. *« Je découvrirai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde ».* (Saint Matthieu XIII - 35).

Le monde chrétien doit être un découvreur de choses cachées pour répondre à sa mission christique.

C'est pour tenter d'expliciter cela que j'écris ce livre, cher lecteur. Puisse-t-il t'intéresser et te disposer à ouvrir, les cœurs et les esprits pour que la Loi soit accomplie

« Conduisez-vous donc en toutes choses envers les hommes, comme vous voudriez qu'ils se conduisent envers vous: car c'est en cela que consistent la Loi et les Prophètes. »

(1) J'emprunte ce mot au vocabulaire du P. Teilhard de Chardin.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'ESPACE , LE MOUVEMENT ET LA GENÈSE

Sous le soleil ardent et dans l'atmosphère subtile de l'Attique, Paul de Tarse méditait devant l'autel dressé à la gloire du Dieu inconnu. L'esprit semblait régner au cœur des choses, comme l'amour régnait au cœur de Paul. L'esprit palpitait dans l'air qui agitait légèrement les minces feuilles argentées des oliviers. L'esprit était partout présent. Il frémissait sous les apparences au point de rendre ces apparences expressives et fraternelles.

Certes le Dieu inconnu échappait à la recherche, mais les dieux étaient là pour chanter sa louange par la vertu de leurs créations : « *Car encore qu'il y en ait plusieurs que l'on appelle Dieu, soit au ciel, soit sur la terre, et qu'ainsi il y ait plusieurs Dieux et plusieurs Seigneurs...* » (I . Epître aux Corinthiens VIII - Saint Paul). Cependant, malgré ces attraits, Paul de Tarse voulait opposer l'indifférence aux charmes répandus par les dieux. Paul de Tarse voulait rejoindre le Dieu, le Dieu inconnu, l'Unique qui se faisait sensible à travers les charmes que les dieux répandaient.

Levant les yeux, Paul fouillait le ciel de son regard extatique et par ce regard perdu dans l'infini, l'espace

entraît en lui ; l'Espace, riche des potentialités qui témoignaient de Sa puissance : Mouvement, Lumière, Son, Chaleur, Champs magnétiques, Gravité... L'Espace s'imposait à sa contemplation, l'Espace sans relais, l'Espace commencement et fin de toutes choses l'emplissait tout entier. Plein d'éternité, il murmura :

Au commencement, l'Espace était. L'Espace était vide, d'un vide absolu. L'Espace était vide et plein, car l'Essence l'habitait. Et par l'Essence, les qualités de la puissance l'habitaient. De l'Essence qui représentait sa plénitude, Il possédait le Mouvement. Et parce qu'Il possédait le Mouvement, Il était Energie, Il était Lumière, Il était Son, Il était Verbe... Il était Conscience...

Paul promena son regard sur les choses, sur les êtres et il pensa : « *C'est alors que commença la création : Le Verbe était au commencement, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* »

Le Verbe était en Dieu : l'Essence qui habitait l'Espace était en l'Espace - complexe atomique. Et l'Espace-Mouvement (mouvement interne) portait dans son sein des myriades de matrices qui générèrent la conscience sous le souffle de l'Esprit dès que le Verbe commanda : Que la Lumière soit !

L'Espace portait dans son sein tous les éléments de la physique microcosmique que les hommes d'une époque future appelleront Physique quantique (1).

Dieu est Mouvement, Energie, Lumière, Son, Conscience amorisante. L'Espace, dans sa représentation abstraite, est la divinité, Elle-même Cause unique, Ineffable, Inconnue, esprit et Matière microscopique ou Substance primordiale.

L'Espace brassait la Lumière Primordiale (Ténèbres à nos yeux de chair) et la Lumière Primordiale traversée par le rayon de la Pensée Eternelle créa le Verbe et le Verbe créa la lumière physique, car du Verbe jaillit l'existence.

(1) Eliphas Lévy (l'abbé Constant) dit: « La divinité cachée dirigea un rayon de l'Essence Eternelle (les Eaux de l'Espace) et faisant ainsi fructifier le germe primordial, l'Essence se développa en donnant naissance à l'Homme Céleste, du mental duquel naquirent toutes les formes.

Le Soleil riait de tout son éclat sur le sol enchanté. Une haleine chaude montait jusqu'au visage de Paul de Tarse qui, élevant sa main droite, traça sur le Ciel pur une croix. La croix est le symbole de l'espace infini et de sa potentialité, murmura-t-il. Et il poursuivit son rêve. Il rêva la Création.

Le rayon de la Pensée Eternelle dans l'Espace-Mouvement, par la polarisation des champs magnétiques, imprima une direction aux manifestations de la Vie, aux événements de l'existence cosmique macro-physique et microphysique. Il y eut contraction et expansion; mouvement centripète et mouvement centrifuge; involution et évolution. Les champs magnétiques usant de la puissance qui venait de leur être donnée, attirèrent les particules de lumière de la Substance primordiale. Les particules, sous l'effet d'une gravité impérative, s'agglomérèrent, s'assombrirent, devinrent les eaux puis la matière — non encore pondérable et sensible. Dans le jeu des ondes et des corpuscules, les noyaux de matière affirmèrent leur individualité et les mondes fluides tourbillonnèrent dans un Espace de Feu et cependant amorphe pour des yeux d'homme de chair.

La pensée de Paul s'abîma dans l'approfondissement des Ecritures : Dieu est appelé Elohim. Elohim est un pluriel — Elohim, les 7 Puissances élémentales de l'Espace — Puissance de la nature, — dieux des constellations. Car je sais qu'il y a plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, fit-il. Les dieux ordonnèrent donc la création des mondes à l'échelle de leur niveau, de leur pouvoir. Les mondes, sous le souffle des dieux, chantèrent la gloire de l'Unique, de l'Ineffable inconnu, toujours et à jamais inconnu dans le monde phénoménal, toujours et à jamais pressenti par les consciences que le Souffle de l'Esprit éveilla.

L'Espace reçut alors une nouvelle impulsion de l'Esprit à la fois total et divisé, et ce fut l'expansion du Cosmos nébuleux sous le rayonnement incessant de l'Esprit. Ce Cosmos devenait l'âme du Divin. L'Esprit prenait possession des refuges que lui offraient les éléments atomiques de cette âme fulgurante que les anges habitaient. Introduisant sa pensée éveillée dans le cœur de son

rêve, Paul de Tarse murmura : Et il y eut le Ciel. Et il y eut les astres et les planètes. Et la substance planétaire se sépara en deux. Et il y eut le liquide et le solide. « Et Dieu donna à l'élément aride le nom de Terre, et il appela Mers toutes ces eaux rassemblées. Et il vit que cela était bon » .

Promenant ses regards sur d'augustes monuments où logeait la Beauté, Paul évoqua la grandeur des hommes que les œuvres glorifiaient. Il évoqua les précurseurs, ceux qui avaient préparé les fondations sur lesquelles son Eglise allait reposer, sur les fondations d'une science qu'il présentait. Il évoqua Démocrite d'Abdère, celui qui disait: « *Ce qui existe réellement, ce sont les particules immuables, les atomes et leur mouvement dans l'espace vide* ».

Attiré de nouveau par son rêve Paul vit l'Esprit apparaître au cœur de la structure physique en voie d'évolution. Et les minéraux essayaient leur cristallisation en cubes et en octaèdres. Des associations de particules se formaient sous la direction d'une entité mystérieuse, attractive, complexive. Et la masse, dans la pensée Divine, offrit une résistance à une variation de mouvement. Et la matière se découvrit tout d'abord sous des aspects différents : solide, liquide, gazeux. Vus de l'intérieur, les éléments de cette matière paraissaient subir des mouvements qui dépendaient de leur état propre. Ils se différenciaient en allant *du simple au composé* : Atome unique dans l'hélium, double dans l'oxygène de l'air, d'une grande multiplicité dans l'uranium... Des groupes d'atomes formaient des molécules. Les dieux émettaient de nouvelles énergies qui devenaient de nouveaux champs électriques. Et les siècles... et les siècles, les uns après les autres, comme de courtes secondes, s'abîmaient dans la Mémoire Universelle qui les buvait pour en aspirer d'autres. Et le temps s'enroulait sur la surface des mondes en émulsion appelés à l'existence.

Et les groupes d'atomes qui avaient formé des cellules produisirent, à partir de ces cellules, des structures nouvelles appelées tissus. Et les complications chimiques se multiplièrent, et l'origine se réfugia dans le noyau. Et l'Espace et le Ciel, et la Terre étaient associés pour aider

à l'Artisan céleste délégué à l'accomplissement de l'œuvre de création. Et cette œuvre se manifesta dans l'apparition du cytoplasme. D'autres naissances eurent lieu. Le milieu vivant se peuplait d'entités invisibles. Et dans une impalpable création l'herbe poussa et des arbres fruitiers portèrent des fruits, et l'herbe et les fruits portèrent leur semence en eux-mêmes comme l'Espace portait en Lui la semence de toutes choses qui seraient promues à l'existence. Et ces choses verront la lumière, se nourriront de la lumière qu'un corps de lumière leur enverrait. Et cette lumière — corpuscules après corpuscules — courrait sur des ondes, et cette lumière était déjà de la vie.

Un petit nuage, d'une blancheur dorée, glissait audessus de la mer. Il venait de naître comme naissent et disparaissent les formes qui servent d'habits aux effluves angéliques de la vie. Paul l'admira, puis il pensa qu'il grossirait sans doute pour porter, dans son apparence, l'eau qui devait rafraîchir une terre altérée. Le petit nuage, devenu gros, serait sacrifié à l'œuvre de fécondité. Ainsi la loi de l'éternelle charité veut-elle que la forme qu'emprunte la vie, parvenue à la phase extrême de son développement, se sacrifie à l'Evolution Universelle de Cela qui rayonne la conscience, témoignage constamment renouvelé de l'Intelligence suprême.

Paul, à son rêve, encore s'abandonna :

La matière vivante, sous la poussée d'une force interne, découvrait au Modeleur divin, par l'intermédiaire de ses anges, les atomes, des propriétés structurales qu'il engageait dans son œuvre. Des transformations se produisaient et des activités spontanées provoquaient des naissances encore ignorées. Les centrosomes s'entouraient de lignes radiantes, les chromosomes peuplaient un univers qui leur était réservé ; une intense activité régnait au cœur d'un monde nourri d'une sève électronique. De cette complexité, soudainement apparue, naquirent des structures vivantes et animées dans un milieu neuf. Et l'animal, réflexion d'un état particulier de la création, établit son règne dans l'air, dans les eaux, puis sur un

monde encore informe, un monde qui se mouvait dans une fluide astralité.

Alors, un grand événement eut lieu.

L'Esprit, pour être conscience active, Puissance créative, projeta Son Image dans le chantier impondérable de la création, et l'Adam divin fut. Il fut Un et animé de la double polarité de *Cela* qu'il reflétait, mâle et femelle, positive et négative. Il fut et manifesta le reflet du Dieu inconnu, de l'Ineffable ; Couronne de ce monde rayonnant, car c'était un monde de lumière. Adam, animé par l'Esprit-Roi, régna sur ce milieu offert à la hiérarchie des énergies cosmiques.

Par la présence de l'Image de Dieu dans la première phase de la création, par la présence de l'Homme céleste, la création parvenait à une nouvelle étape de son évolution. La gravitation servait le dessein de l'Espace qui s'acheminait vers son union avec le Temps.

Et Paul, assis maintenant sur un bloc de marbre de l'antique cité, songea aux Ecritures. Le Seigneur Dieu, pensa-t-il, a dit, dans le deuxième chapitre de la Genèse, qu' « *Il créa toutes les plantes des champs avant qu'elles fussent sorties de la terre, et toutes les herbes de la campagne avant qu'elles eussent poussé. Dieu n'avait, encore point fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait point d'hommes pour la labourer* » . C'est donc que la création débuta dans un état fluide qui possédait toutes les matrices, toutes les puissances et toutes les formes pensées que l'Espace divin portait en lui. C'est donc à partir de là que la création offerte à nos sens commença.

Et Paul de Tarse se laissa de nouveau captiver par sa vision:

Il y eut une période de repos. Cette période de repos était une période d'activité cachée dans le sein de l'universelle splendeur. Alors tout ce qui était lumière devint, sous l'action d'une force centripète, substance astrale, inonde sensible. Les archétypes du règne minéral, du règne végétal et du règne animal furent entraînés dans le courant de l'évolution sous l'influence de la puissance créatrice. Le Modeleur divin, délégué du Pouvoir Suprême,

dissimulé sous la trame des choses, essayait des structures susceptibles de servir de corps astral à l'Adam qui devait l'habiter, à l'Adam « harmonieuse unité » ignorant tout conflit (Adam, en sanscrit signifie Unité-Universalité). Comme champ d'expérience, « une lignée hétéroclite de bêtes » était utilisée. Elle comptait des gelées marines, des vers rampants, des poissons visqueux, des mammifères » ... (1) Et pour Adam l'épreuve commença au cœur d'un monde paradisiaque. Car Il se divisa ; devint mâle et devint

femelle Humanité mâle, Humanité femelle. A cause de cela, un drame s'ébauchait dans l'interaction de la dualité.

A ce drame, Paul de Tarse réfléchit. Il se laissa entraîner dans une profonde méditation.

Le Seigneur Dieu avait dit à « l'Adam-Eve » humanité mâle, humanité femelle, songea-t-il : « *Ne mangez point du fruit de l'arbre de la Science du bien et du mal. Car en même temps que vous en mangerez, vous mourrez très certainement.* »

Cette recommandation était-elle conforme à l'injonction de la Loi Souveraine qui présidait à l'évolution de la manifestation de la Vie dans la Matière ? N'était-il pas indispensable que les hommes *aidassent à Dieu dans son ouvrage* ? (Saint Paul : I Epître aux Corinthiens III-9) et mourussent pour ressusciter ? « *Il n'est rien d'enseveli qui ne doive ressusciter* » , disent les Ecritures.

Adam mangea du fruit de l'arbre de la Science du bien et du mal. Il changea d'état. L'homme de chair apparut et l'Homme Céleste, par le souffle de l'Esprit, l'anima. Le corps de chair étreignit l'homme, l'emmura, le soumit à ce que la chair ressentait. « *On t'a donné le corps d'une bête, à toi d'en mériter un meilleur* » , dit l'Ecclésiaste.

Et Paul pensa : tout *corps mortel et corruptible doit*

(1) *Pensées d'un biologiste : Jean Rostand. Page 100.*

N.B. - Les phases de l'existence intra-utérine, de l'homme représentent le récit abrégé de quelques-unes des pages perdues de l'histoire de la terre.

être revêtu de l'immortalité. (I Epître aux Corinthiens XV -53). C'est ainsi que sur notre planète, le genre humain révéla un premier homme — l'homme apparent — qui était de la terre, et un second homme qui était le Seigneur *du Ciel.* (I Epître aux Corinthiens, XV - 47).

Le premier homme, l'homme de la terre, se divisa et se présenta sous deux aspects, Il y eut l'homme de chair male et l'homme de chair femelle. Il y eut une humanité mâle et une humanité femelle. Mais mâle ou femelle, il y avait dans chacun de ces êtres l'homme de la terre et le Seigneur du Ciel. Voilà le grand mystère de la double origine de l'homme incarné. Substance dans son état temporaire ; esprit dans son état essentiel : unis, puis opposés pour se fondre « in fine » dans un état supra-substantiel et, supra-spirituel, un état divin. L'homme de chair, au cours de son expérience terrestre, doit découvrir l'Homme céleste pour être essentiellement l'Homme Céleste. Pour cela, il doit se résigner à savoir que la « *chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, et que ce qui est sujet à la corruption ne jouira point de l'immortalité* » . (I Epître aux Corinthiens, XV - 50).

Paul de Tarse médita profondément et répéta:

Le Seigneur Dieu avait dit à l'homme mâle et à l'homme femelle : « *ne mangez point du fruit de l'arbre de la Science du bien et du mal. Car en même temps que vous en mangerez, vous mourrez très certainement* » .

L'homme mangea du fruit de l'arbre de la Science du bien et du mal. Le Modeleur des formes, le Modeleur divin délégué par l'Esprit pour accomplir dans la création l'œuvre qui lui était réservée, dut avouer alors sa défaite, car il dit : « *Voilà Adam devenu comme «l'un de nous* » , sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne porte la main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et qu'en mangeant, il ne vive éternellement » . (Genèse III - 22).

L'homme n'est-il pas destiné à être — par la perfection cérébrale du système nerveux, le miroir-conscience qui reflète dans la nature, au cœur des choses, le rayon de

la Sublime Origine ? (1). Il devait obéir à la nécessité de manger du fruit de l'arbre de la Science du bien et du mal — de la Science des opposés qui s'affrontent dans l'Univers pour «aider à Dieu dans son ouvrage» . Mais devait-il se laisser duper par la dualité et perdre le sentiment de sa divine Unité?

L'homme de chair s'abîmant dans les obscures régions de la matière vivante, attiré par une force centripète irresistible, chercha la voie qui devait le conduire à méditer sur l'origine de toutes choses qu'il appréhendait par les sens. C'est alors que sous la pression de l'Homme Céleste qui l'adombrait, il fut soumis à une nouvelle complexité de ses éléments organiques. Il ordonna son instrument cérébral, développa ses facultés intellectuelles, et tout cela pour «aider à Dieu dans son ouvrage ».

Et il peina dans sa recherche subjugué par le mirage des apparences qui voilait le vrai visage de la création, voile qui était semblable au «voile que Moïse portait sur le visage afin que les enfants d'Israël ne vissent pas la lumière qui en sortait, quoiqu'elle dut passer » . (II Epîtres aux Corinthiens III - 13, Saint Paul). Sa recherche était tendue vers la découverte — de l'intérieur des eaux — de «l'Esprit de Dieu porté sur les Eaux » vers la découverte de l'arbre de vie qui lui dispenserait l'immortalité. Car il refusait la mort. Il voulait être vivant. Il voulait être vivant en devenant plus conscient. « La majorité des éléments dont nous sommes faits — nous les hommes — ne sont-ils pas potentiellement immortels ? » (1).

Le visionnaire soulevait le voile des apparences. Il enfonçait son regard dans la structure matérielle où se discernait la réflexion des mondes psychique et spirituel : Le monde psychique, se réalisant médiateur entre la Substance et l'Esprit, préparait la naissance d'un nouvel homme, prémice d'un ultra-humain. Il ébauchait le tracé d'une

(1) ... les phénomènes de vie et de conscience, si difficiles jusqu'ici à localiser dans l'univers, pourraient bien ne pas être autre chose que les propriétés particulières à une Matière portée à de très hautes valeurs d'arrangement et de centration (*l'Apparition de l'Homme, II p. 302. Pierre Teilhard de Chardin, Edition du Seuil*).

(1) *Pensées d'un biologiste : Jean Rostand. Pages 56-57.*

nouvelle voie menant à une nouvelle sphère prédestinant l'homme à passer par de nouvelles métamorphoses. Paul voit l'homme revêtir sa nature de Fils de Dieu et travailler à établir son règne sur les êtres et les choses inférieures à lui, afin de les entraîner dans la voie propre de l'évolution dont il manifeste la conscience.

«Le Seigneur Dieu n'amena-t-il pas devant Adam tous les animaux terrestres et tous les oiseaux du ciel, afin qu'il vit comment il les appellerait. Le nom qu'Adam donnerait à chacun des animaux devant être son nom véritable. » (Genèse 11-19).

Adam, ici, possédait donc la puissance du Verbe, le don de nommer et, par ce don, possédait-il le pouvoir d'animer tous les composants du monde au cœur de la conscience universelle, Adam hypostasiant en Lui les trois rayons de la Trinité. Il était Père, Fils et Saint-Esprit avant de consentir au sacrifice de l'engloutissement dans la matière cosmique où il aurait à lutter pour échapper à son emprise.

Et c'est là que commença la lente, l'interminable et sublime crucifixion. L'Adam de lumière allait, en s'enfonçant dans l'abîme, emplir ses yeux d'obscurité, ses oreilles d'eau bourbeuse et sa bouche de

terre. Il balbutierait les paroles qui étaient paroles de vie, puissance créatrice, projection de mondes toujours renouvelés par la multiplication de son origine qui consentit à se diviser. Il deviendrait le Verbe qui gronde au centre d'une prison et dont l'écho lui revient privé de sens. Il resterait créateur inconscient, créateur qui ne comprend pas de quoi est faite sa création, créateur que sa création stupéfie et trouble. De sa création, il chercherait une application, un emploi, un emploi étranger finalement à son originelle vocation. Il ne connaîtrait plus que le goût de la terre qu'il mâcherait, et le goût de la terre aurait le goût de la mort.

Est-ce parce que la terre a le goût de la mort que le Seigneur Modeleur de la forme, attaché à son œuvre de matière, Voulait priver l'Adam apparemment déchu de sa gloire, de l'immortalité en lui rendant si difficile l'accès de l'arbre de vie ? *«Empêchons donc maintenant qu'il*

ne porte la main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit et qu'en mangeant, il ne vive éternellement... Il mit des Chérubins devant le jardin de délices qui faisaient étinceler une épée de feu pour garder le chemin qui conduisait à l'arbre de vie ».

L'homme était-il abîmé à tout jamais dans la matière; définitivement condamné à livrer ses chairs à la mort qui se repaît de corruption ? Le chemin qui conduit à l'arbre de vie lui était-il à tout jamais interdit ? Avait-il perdu sa qualité de Fils de Dieu pour devenir fils de la Mort ?

Il est vrai que les mondes de matière ne représentent que des états éphémères. Sur eux règne la Mort. Mais les éléments qui constituent ces mondes n'appartiennent pas à la Mort ; il sont la vie, éternellement la vie. «Et la Vie est la lumière des hommes». Le monde est fait de matière qui est susceptible de s'évaporer en lumière, et Il est dans le monde, Lui, le Verbe, la Lumière, la Vie. Il est dans l'Homme. Par cette présence, l'Homme est prédestiné à la Gloire. Il faut qu'il s'éveille à cette gloire. Mais il faut qu'il sache que les chérubins qui gardent le chemin de l'Arbre de vie sont là pour que l'homme encore aveugla par la dualité du bien et du mal, par l'inharmonie des contraires, ne porte point la main sur les fruits qui lui donneraient l'immortalité avant qu'il ait retrouvé la Souveraine Unité, Lumière de son Essence.

L'Occident faisait un lit d'or et d'écarlate à « Celui » (le Soleil), qui se lèverait demain dans de roses vapeurs. La nuit prévenait de sa venue, et la fraîcheur soudaine fit frissonner le rêveur. Paul alors, quitta le lieu de sa contemplation. Poursuivant son rêve, il s'éloigna pour gagner le toit hospitalier qui l'attendait, sous lequel il transmettrait la parole, car il portait le Verbe.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA VÉRITÉ ET LE SCANDALE

Le rêve est mystérieux. Il s'interprète et découvre des réalités insoupçonnées et souvent insoupçonnables parce que le rêveur doute de la valeur authentique des éléments qui composent son rêve. De quel fond abyssal proviennent-ils ces éléments ? Des profondeurs d'une conscience qui échappe

au contrôle de l'homme à l'état de veille ? Conscience individuelle reliée sans doute à une conscience universelle chargée de tous les événements qui font l'Histoire de l'Espace vide et plein, de l'Espace cosmique et qui contient tout ce qui nous est connu et tout ce qui nous est inconnu?

Le rêve de Paul de Tarse, ce rêve que nous venons de rêver ensemble, qui projette l'esprit dans un passé insondable et qui évoque des connaissances plantées sur des îlots émergés de l'avenir, ce rêve peut être poursuivi par nous : Il peut conserver son enchaînement logique et s'appuyer sur ce que l'on ne révoque plus. Paul de Tarse, le cœur et l'esprit pleins de son doux Maître, peut pénétrer les raisons qui opposaient l'esprit de vérité que Jésus incarnait à l'esprit de la synagogue systématique et dominateur, à l'esprit de la synagogue pour qui la doctrine — fruit d'un mental humain — est plus importante que la vérité, prévaut sur toute vérité première née de la spontanéité de l'être pur et simple, pour qui la lettre recouvrant l'esprit est seule autorité.

La Synagogue, plus exactement le conseil supérieur

des Prêtres, décide, décrète, juge, condamne. Alors que Jésus, laissant épandre sa pureté, dit à la femme adultère : moi, je ne te juge point.

En laissant épandre sa pureté, Jésus laisse transparaître la lumière dont son être est constitué. Cette lumière est la Vie. La Vie, cette lumière des hommes, dit Saint Jean. Cette lumière que chaque homme devra laisser transparaître ; cette lumière qui baignera toutes les âmes.

Revoyons Paul de Tarse. Retrouvons-le sur le chemin de Damas courant sus aux chrétiens et soudainement ébloui, foudroyé par cette lumière qui était en lui; mais qu'il avait tenue jusqu'alors sous les voiles tendus par sa croyance sectaire. Le Christ a provoqué en lui le déchirement de ces voiles, et il fut soudain éveillé à sa propre divinité par Celui qui avait incarné dans la transparence d'une humanité extrêmement pure, cette céleste lumière.

Cette brutale transformation d'un homme qui persécutait les chrétiens peut-elle s'expliquer ? Ce brusque saut en avant sur la voie de l'évolution se comprend-il?

Le P. Teilhard de Chardin expose le problème du mal (1). Il semble répondre à la question qui vient d'être posée. Il observe que la matière se charge d'esprit dans l'opération universelle en laquelle nous sommes engagés, vaste opération, voyez-vous, qui s'étend non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps, dans le temps infiltré dans l'espace. Il n'est pas étonnant qu'à cette mesure, matière et esprit s'épousant, se compénétrant, quelque inarrangement ou dérangement n'apparaisse au sein d'une multitude en voie d'arrangement. Au cours de cette vaste opération, il est inévitable que des altérations se produisent, et que des mutations surgissent. Dans ce match de judo que se livrent l'esprit et la matière, il y a des passes rapides qui provoquent la surprise. La chair lutte contre l'esprit, l'esprit contre la chair. Mais quand survient la victoire de l'esprit, la chair n'est pas déchue, elle est sublimée. Il y a des défaites qui sont des victoires. Paul de Tarse,

(1) Du Cosmos à la Cosmogénèse (Etude du P. Teilhard de Chardin).

sur le chemin de la vie qui est un chemin d'initiation, venait d'être soumis à une révolution intérieure. Il était envahi par le cours impétueux de la Vie réelle. Sa chair serait, dorénavant, offerte au service du Christ.

En servant, sa réalité se manifestait. Il devenait vivant. Le ciel de son être s'ouvrait. Il découvrait soudain l'erreur que la tradition religieuse juive imposait aux hommes par le truchement des Princes des Prêtres. Il découvrait la vie que l'esprit libre émanait. L'esprit libre est esprit pur. Paul avait échangé les voiles qui l'obscuraient contre la liberté que le Christ lui révélait, liberté qui était lumière. Il prenait conscience qu'il ne fallait « *regarder aucun homme comme souillé ou impur* » (les Actes des Apôtres, X - 28). Car la loi juive interdisait à un juif d'approcher d'un étranger ou de le visiter. Il comprenait le message que Jésus avait eu mission de transmettre à l'humanité. Message de Vérité, message de Liberté. Le Fils de Dieu avait parlé pour que la lampe que l'on avait mise sous le *boisseau fût placée sur un chandelier afin qu'elle éclairât tous ceux qui étaient dans la maison*. Mais, et mal lui en prit, il n'avait pas répondu aux espoirs que l'attente de la venue du Messie entretenait en Palestine dans les esprits d'alors, esprits racistes et nationalistes, adorateurs du veau d'or, amateurs de trafics, avides de puissance, se déclarant fils de Jéhovah, Dieu national, et non du Père solaire avec qui Jésus était en totale communion. Un abîme séparait l'organisation religieuse de ce peuple de l'Etre pur qui sacrifiait sa Vie à la Vérité. « *Car il enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les Scribes et les Pharisiens* » (Saint Matthieu VII - 29). L'Etre pur était amour et ne regardait aucun homme comme souillé ou impur. L'Etre pur était Vérité. Etre Vérité, c'est être vivant.

Pie XII, parlant aux anciens élèves du Séminaire pontifical d'Agnani, disait qu'à l'esprit de mensonge qui domine le monde devait être opposé l'amour inébranlable de la Vérité. Il ne pouvait parler que de la Vérité dont l'Univers est plein et dont l'homme est sevré. Vérité qui suinte à travers les pores de l'épiderme de la vie. Vérité dont chaque atome est fait, dont chaque cellule est emplie, dont chaque

germe explose. Vérité qui transpire sous le tégument des choses. Vérité qui sommeille sous le voile de l'illusion. Vérité qui s'offre à qui sait voir, à qui sait entendre. Vérité que l'homme chérit comme une maîtresse vainement désirée et jamais possédée parce que le désir détruit ce qu'il veut saisir, et parce que la vérité n'exige point de lutte pour être appréhendée puisqu'elle s'offre à la perception directe. Elle n'est pas un objet, elle n'est pas un bien que l'homme peut détenir. Elle est ce que l'homme fuit en la voulant chercher, car elle n'a pas de lieu de son choix, de domicile particulier. L'homme la porte en lui, dans son sang, dans ses glandes, dans son cerveau, dans son cœur, dans ses colères, dans ses douleurs, dans ses plaisirs, dans ses rapports avec autrui. L'Esprit et la Matière en portent témoignage puisque la Matière est susceptible de s'évaporer en lumière et que la lumière est vie et que la vie est la lumière des hommes. La Matière offre sa lumière et elle est Vie.

La vie est mouvante et elle est vérité. La vérité est donc mouvante et se perçoit dans le rythme de ce mouvement qui nous entraîne.

La Vérité est absolue dans l'axe de la loi qui nous impose le mouvement. Mais on la perçoit qu'en ne la clichant point, c'est-à-dire en ne lui substituant pas des images gravées dans notre mental, dans notre mémoire. Ce n'est pas la représentation que nous voulons en faire qui est la Vérité, au contraire, cette représentation à peine manifestée se fait mensonge « *Nous ne pouvons rien à l'encontre de la Vérité, mais uniquement selon la Vérité* », dit Saint Paul. C'est la perception qui succède à une perception qui

révèle à notre esprit-conscience l'éternelle présence de la Vérité sous le voile évanescent des apparences qui se déroule sans fin. Apparences toujours nouvelles de choses toujours nouvelles : « *C'est pour cela que tout docteur bien instruit en ce qui regarde le royaume du ciel est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes* » (Saint Matthieu XIII - 2).

Les choses anciennes se renouvellent quand l'homme

devient la résurrection et la vie en suivant l'exemple qui lui fut donné. Mais de quel dépouillement doit-il être capable pour que la vérité transparaisse ! La vérité fluide, mouvante comme la vie, quand elle s'introduit dans la création en marche, en perpétuel devenir, exige de qui la veut percevoir la pureté de la perception. Aucun préjugé et aucun mode de croyance ne doivent proliférer pour envelopper l'esprit qui observe, appréhende. Préjugés et croyances sont des scories arrachées à des visions évanouies. Notre prison est le monde de notre vision, disait Platon. Mais, hélas ! notre avidité de toutes choses et notre goût de la possession nous incitent à n'aimer que ce nous possédons ou pouvons posséder. Et nous pensons faire de la vérité un bien qui nous est propre et que nous disputons à qui prétend le détruire ou l'altérer. Et qui prétend le détruire fait scandale. Il fait scandale, car il s'attaque à ce que nous déclarons péremptoirement sacré et intouchable, une vérité mise en boîte avec certificat d'origine garantie par des autorités humaines sujettes à l'erreur. Alors pour que la Vérité transparaisse, pour que la Vérité sourde à travers toutes les valeurs de la nature et du ciel, il faut que les scandales se succèdent au cours de l'Evolution. Ainsi, est-il écrit : « *Malheur au monde à cause du scandale, car il est nécessaire qu'il arrive des scandales, mais malheur à celui par qui le scandale arrive* » . (Saint Matthieu XVIII - 7).

Malheur au monde à cause du scandale, car il est nécessaire qu'il arrive des scandales, est-il écrit. Oui, malheur au monde qui oppose l'opinion — toujours mensongère parce qu'opinion — à la vie source de vérité. Malheur au monde parce que ce comportement, qui veut être orthodoxe et qui veut être imposé, provoque le scandale qui doit le détruire ou le rénover. Malheur au monde qui s'enlise dans le mensonge. C'est pourquoi il est nécessaire qu'il arrive des scandales. Le monde se complaît dans le mensonge parce qu'il entretient une représentation trompeuse de la vérité. Cette représentation est dégradée par l'activité mentale au service de l'ego. L'homme de ce monde interprète ce qui se perçoit, soit par les sens, soit par cette sensibilité

secrète qui serait intelligence pure si l'homme ne matérialisait pas ce qu'elle transmet à son esprit. A l'homme de ce monde le scandale est nécessaire. « *Car il aime plus la gloire des hommes que la gloire de Dieu* » . (Saint Jean, XII - 43).

Pourquoi, demandez-vous encore, le scandale doit-il arriver ? Parce que l'homme doit être pénétré de l'esprit de vérité pour être vivant.

Le scandale atteint les sources émotives de l'homme et, en atteignant ces sources, bouleverse l'ordonnance de son corps d'émotion qui est hiérarchisé selon ses préjugés, son hérédité, son éducation, etc... Le bouleversement provoque une question : il provoque aussi un choix, car le corps émotionnel

trouvera la réponse à sa question en faisant appel à des facteurs plus subtils ou en faisant appel à des facteurs moins subtils, ou en faisant appel à des valeurs extérieures. Quelquefois le choix sera tel que le corps émotionnel reprendra sa position antérieure au scandale, mais il y aura la minute de perplexité, de choix et de prise de position. La prise de position sera ignorance, s'il y a appel de préjugés extérieurs ou de forces moins subtiles. Il y aura éclaircissement de conscience, s'il est fait appel à des valeurs plus subtiles. Seulement, celui qui aura déterminé le scandale, sera le point de fixation de la somme des troubles émotionnels provoqués par le scandale et, ainsi, supportera le contre-coup de cette décharge astrale.

Malheur à celui par qui le scandale arrive !

Le scandale est arrivé. Il est arrivé en Judée, il y a 2.000 ans.

Les valeurs spirituelles transmises par la tradition et déposées dans le cœur des hommes avaient été soumises à une organisation au sein de laquelle Saducéens et Pharisiens défendaient un conformisme favorable à leur établissement dans la société, un conformisme pétrifié qui s'opposait au cours vif de la Vérité : « *N'allez point vers les Gentils et n'entrez point dans les villes des Samaritains. Mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël* » dit à ses disciples le fils de Dieu. Et Jésus, le

pur Jésus fit scandale. Et Jésus, pour se soumettre à la loi occulte, dût supporter le contre-coup de cette décharge astrale qu'il avait provoquée, Lui, le Christ, Lumière et Vérité.

« *Malheur à vous légistes, vous avez enlevé la clé de la Science, vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés* ». (Saint Luc, XI - 52).

*

* *

En créant des organisations, les hommes se soumettent finalement aux désirs voilés de leurs intérêts. Ils s'arrogent des droits et des pouvoirs auxquels ils sont attachés et sont plus préoccupés de défendre et de conserver l'organisation que de sacrifier tout intérêt personnel à ce qui avait, tout d'abord, motivé cette création. Les statuts de l'organisation sont plus importants que la raison d'être idéale de la chose organisée. C'est ainsi que l'esprit originel est souvent contredit par les organisateurs eux-mêmes soucieux de justifier leurs fonctions et leur existence, par les organisateurs qui opposent au dynamisme de la vie, la force d'inertie.

« *La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?* » (Saint Matthieu, VI - 25).

Hélas ! l'homme n'abandonne pas aisément son égo, et ses œuvres sont obscures. A ces œuvres, la lumière du vrai est hostile. De la lumière du vrai l'homme se garde. C'est ainsi que Saint Jérôme, qui avait trouvé le manuscrit de l'Evangile de saint Matthieu dans la bibliothèque de Césarée, prétendit que ce livre écrit de la main de l'Apôtre, « exposait des faits qui n'étaient pas pour l'édification, mais pour la destruction ». La destruction de quoi ? De l'organisation que saint Jérôme préférait à la vérité ? Saint Jérôme se chargea alors de traduire l'ouvrage. Par ailleurs, saint Grégoire de Nazianze, dans un écrit adressé à saint Jérôme, dit : « Souvent nos ancêtres et nos docteurs ont dit, non pas ce qu'ils pensaient, mais ce que les circonstances et la nécessité les forçaient à dire ».

De la lumière du vrai, l'homme se garde. Et pour s'en

garder, il ne sera pas en peine d'artifice et de justification. L'empire de sa pensée est assez grand pour qu'il y trouve ce qui convient à son dessein. Et souvent, étrange disposition mentale, dans son égotisme qui reste pour lui voilé, il est sincère. Il propage le mensonge en se pensant justifié par l'excellente intention de protéger ce qu'il croit être le bien. Il néglige de comprendre que le bien ne peut être que l'expression du vrai. Le bien, le beau, le vrai sont trois aspects d'une unique réalité.

Il ne faut pas préjuger de ce qui est ou de ce qui n'est pas, mais laisser ce qui est s'offrir à notre conscience lucide.

«C'est pourquoi, à l'esprit de mensonge qui domine le monde, il faut opposer l'amour inébranlable de la vérité. »

Mais l'amour inébranlable de la vérité conduit à provoquer le scandale, car il est nécessaire qu'il arrive des scandales quand le monde n'est pas plein de l'amour inébranlable de la Vérité.

« Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse

« S'élancer vers les champs lumineux et sereins. »

La Vérité, sachons-le, fait d'un monde profane un lieu sacré.

CHAPITRE TROISIÈME

MOUVEMENT - RYTHME – HARMONIE

EVOLUTION

Paul de Tarse, méditant devant l'autel dressé à la gloire du Dieu inconnu à Athènes, avait eu les yeux remplis d'une vision prophétique. Il nous en souvient, n'est-ce pas ? Il avait perçu dans une unité de temps ce qui avait été dans un passé insondable ; ce qui était à l'époque de son apostolat ; et ce qui devait être dans un avenir qui est aujourd'hui notre présent.

Il avait distingué de la Bible la Genèse, la Genèse ou l'histoire fabuleuse de la Création. Il avait évoqué le déroulement des sept jours de cette Création. Sept jours qui représentaient sept périodes, sept cycles, sept phases de l'évolution de la vie, de la vie manifestée substantiellement ; sept épisodes du film de l'enfantement universel. Il avait perçu le mouvement éternel, mouvement grandiose qui impliquait un rythme ; un rythme qui révélait une harmonie ; une harmonie pressentie par les hommes de tous les

temps dans l'Art, dans les Sciences, dans les Religions. Une harmonie que les chercheurs d'aujourd'hui, mathématiciens et physiciens, espèrent bientôt saisir dans la contemplation d'une équation, équation qui n'est qu'un bref symbole, symbole évocateur d'un monde invisible, mais actif ; d'un monde présent dans une impalpable fluidité ; d'un monde énergie-substance ; d'un monde esprit-substance ; d'un monde kaléidoscopique qui force la pensée

à se dépasser, la nature à se livrer dans son essence, l'homme à s'humilier ou à se détruire. Et c'est par le mouvement, par le rythme que l'harmonie s'est rendue sensible. Par le rythme que les savants saluent et reconnaissent d'étape en étape sur le chemin où s'échelonnent leurs découvertes. « La répétition d'un rythme ne donnerait lieu, dit J. Rivain, qu'à des mouvements cycliques, si la symphonie des rythmes n'utilisait les marges d'élasticité pour ses libertés de mouvement ». Le Prince Louis de Broglie parle de l'existence d'une sorte de rythme dans les progrès de la Science.

Mouvement, rythme, formes transitoires évanescences sous l'influence intégrante et désintégrante du mouvement et du rythme, sont à présent les éléments soumis aux investigations de la science depuis que l'énergie a escamoté la matière.

Les oppositions de doctrine entre finalistes et antifinalistes font sourire mieux encore que l'on souriait à l'évocation de cette anecdote rapportée de la Grèce antique : Le divin Platon expliquait un jour, devant Diogène, ses idées et parlait de la forme d'une table et de celle d'un verre. Je vois bien une table et un verre, avait dit ce dernier, mais je ne sais pas ce que c'est que la forme d'une table et non plus celle d'un verre. Cela est vrai, avait répliqué Platon, car pour voir une table et un verre, il ne faut avoir que des yeux, au lieu que pour connaître la forme d'une table et celle d'un verre, il faut avoir de l'esprit.

Nous pouvons nous demander, aujourd'hui, de quel secours sont les yeux quand il s'agit de contempler ce monde invisible, ce monde qui échappe à nos sens et qui ne se laisse actuellement (en partie, est-il sage de dire) appréhender que par le calcul aidé par l'esprit ; l'esprit comprenant un ensemble de facultés dont certaines demeurent mystérieuses tant elles nous apparaissent extracérébrales. Les autres sont confuses devant l'exposition de symboles obscurs qui ne vivent en nous que grâce à une disposition particulière de l'esprit. A ce propos, rappelons ce que dit M. Gaston Bachelard dans son ouvrage

« *La Formation de l'Esprit Scientifique* » (p. 251) : « Désormais le cerveau n'est plus absolument l'instrument adéquat de la pensée scientifique ; autant dire que le cerveau est l'obstacle à la pensée scientifique. Il est un obstacle en ce sens qu'il est un coordonnateur de gestes et d'appétits. Il faut penser contre le cerveau ». Les physiciens découvrent et nous décrivent comment les choses se comportent grâce à l'abstraction du langage mathématique. Et cependant, ils ignorent ce qu'elles sont en elles-mêmes ; mais le rythme nous est, là encore, révélé.

Dieu est Mouvement, Energie, Lumière, Son, Cohérence, suggérait Paul de Tarse captif de sa contemplation. Le rythme partant du Mouvement initial, est projection et réflexion. Le soleil projette sa lumière que la lune réfléchit ; l'hiver projette son activité interne que l'été renvoie ou réfléchit. Le rythme

s'évertue dans le jeu alterné des contraires ; dans le cœur des choses qui ont leur mouvement interne et qui résonnent aux rythmes qu'elles peuvent émettre. Au rythme du cœur, le sang circule dans le corps de l'homme ; au rythme de psyché se manifeste la beauté de son expression. Et cette beauté est Harmonie et cette Harmonie s'objective dans l'Art ; s'objective dans la pensée du savant, dans les créations de la Nature ; et l'homme étant une harmonique de la divine Pensée, est musicalement accordé à cette Nature.

« Chaque fleur est une âme à la Nature éclosé ;

« Un mystère d'amour dans le métal repose... »

Mais pour juger de la beauté, pour juger de l'Harmonie, ce n'est point des yeux qu'il faut, mais de l'esprit.

Henri Poincaré disait : « L'objectif suprême de la Science est la recherche de cette beauté spéciale, le sens de l'harmonie du Monde ».

L'Harmonie, née du rythme lequel est né du mouvement, est un état d'Etre — « mouvant » — qui concilie par le rythme les forces contraires en action dans la variété des manifestations de la Vie. L'Harmonie est Vie et la Vie, « cette lumière des hommes », est Mouvement, Rythme, Harmonie. La Vie est Lumière comme la Vie est Verbe,

et cela dans une traduction adéquate du Mouvement, du Rythme et de l'Harmonie dans l'Universalité des êtres et des choses.

Le prince de Broglie nous dit avec enthousiasme que « les grandes découvertes ont été comme de brusques éclairs nous faisant apercevoir d'un seul coup *une harmonie* jusque là insoupçonnée, et c'est pour avoir de temps à autre la joie divine de découvrir de telles harmonies que la Science pure travaille sans ménager sa peine, ni chercher son profit ».

Au dix-septième siècle, un homme éminent, Leibniz, définissait ainsi l'harmonie : « l'immanence de la logique dans le monde sensible ». Cela rejoint, n'est-il pas vrai, la pensée grecque, toujours pénétrante, qui mariait logique et harmonie. Dans l'acheminement de notre appréhension du monde sensible, nous voyons que logique et harmonie ne sont pas étrangères. Il est clair que dans le monde sensible où règne l'harmonie — l'harmonie née du rythme, l'harmonie née du mouvement — la logique voit son règne établi par la découverte du fil de relation, du fil qui relie toutes choses existantes, du fil de relation qui favorise l'équilibre des forces qui s'opposent, qui s'affrontent constamment sur le champ où la vie se propage en se manifestant.

L'Univers est Mouvement, Rythme, Harmonie, Logique. Selon Pythagore, celui qui résoudre le problème musical résoudre du même coup le problème de l'Univers. L'homme de Science, de nos jours, devient sensible au chant des sphères. Il reconnaît, assez volontiers, que l'Univers est une symphonie, une composition musicale au style fugué que nous entendons avec un sens qui n'est pas l'ouïe, mais un sens spirituel qui siège au cœur de la réalité qui nous habite. Dans cette symphonie, les thèmes, les canons, les imitations, la strette sont les structures atomiques complexes qui chantaient dans l'Eternelle Pensée qui est l'intelligence Universelle ; structures complexes qui se développent dans une suite harmonique tendue vers sa sublimation. De l'Alpha rayonnant cette suite harmonique

se déroule pour parvenir à l'Oméga triomphant sans cesser d'Être Pensée Initiale.

L'Univers est une symphonie, une composition musicale.

A ce propos, qu'il me soit permis de rappeler ici ce qu'écrivait Amadeus Wolfgang Mozart à son père. Il venait d'achever une symphonie. Il s'étonnait de la virtuosité avec laquelle il l'avait composée. Il n'avait eu, prétendait-il, qu'à la copier, car, vibrante dans son âme, elle était entièrement gravée dans sa tête. Il l'avait donc transcrite. Extraite d'un monde, pour nous silencieux, cette musique était représentée par des signes conventionnels qui figuraient rythme, harmonie, dessin mélodique. Signes que ceux qui ne sont point des techniciens de la musique, ne déchiffrent pas. Pour ces derniers, la musique qui chantait dans l'âme de Mozart n'existait pas. Elle appartenait au domaine de l'abstraction.

Pour faire entendre cette musique aux hommes de chair qui ne perçoivent les sons qu'avec le secours de leur sens auditif, il fallait une succession d'opérations qui nous rappelle l'œuvre de création des dieux dans la Genèse.

Ainsi, la symphonie éclate dans l'âme du génial musicien, mais nul autre que lui ne l'entend. Pour que l'audition soit possible, il faut, en premier lieu, au compositeur, du papier, de l'encre, une plume. Pour que la transcription soit possible, il faut que la plume, l'encre, le papier soit créés. Il faut ensuite que chacune des parties instrumentales soit copiée séparément ; que la copie de chacune des parties instrumentales soit distribuée à un musicien spécialisé dans la pratique de l'instrument désigné. Que les musiciens spécialisés dans chacune des parties instrumentales ainsi enfantées soient réunis en une formation d'orchestre homogène sous la direction d'un chef qui assurera l'ordre général pour que de la diversité des dessins musicaux, naisse une harmonie. Et cette harmonie n'entrera vraiment en existence que lorsqu'elle sera réfléchi par une conscience, la conscience d'un auditoire réceptif : Autrement dit, dans un monde vide de conscience, la symphonie

ne serait pas. Le silence régnerait vide de musique, vide de rythme, vide d'harmonie, vide de chant.

Saint Matthieu nous apprend (ch. X-27) ce que le Christ a prédit : « *Ne craignons donc pas, car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être su* ».

Ce qui est actuellement caché est ce qui n'a pas encore été réfléchi par la conscience humaine. Mais la conscience humaine s'épanouissant réfléchira ce qui est caché, et ce qui est secret sera su. Car la conscience humaine est le miroir qui réfléchit la Vie dans sa manifestation. Et la Vie, qui se manifeste par le Mouvement, le Rythme, l'Harmonie, a pour mode d'expression l'Evolution. L'Evolution révèle le sens de direction du Mouvement originel opérant dans la Création.

Ainsi l'homme apparaît comme étant l'Evolution consciente d'elle-même, selon l'expression de Julian Huxley. L'homme est — en essence — Mouvement, Rythme, Harmonie, Evolution. L'homme est accordé à l'Univers par le Mouvement, le Rythme, l'Harmonie et l'Evolution.

C'est par l'émission de son rythme que l'homme s'intègre à l'Univers.

C'est par sa soumission au Mouvement, au Rythme, à l'Harmonie qui constituent sa propre loi, que l'Homme peut être en ce inonde l'expression de la Sublime Réalité.

*

**

Au commencement l'Espace était. L'Espace était vide, d'un vide absolu. L'Espace était vide et plein car l'Essence l'habitait. Et par l'Essence les qualités de la puissance l'habitaient. De l'Essence qui représentait sa plénitude, Il possédait le Mouvement. Et parce qu'Il possédait le Mouvement, Il était Energie, Il était Lumière, Il était Son, Il était Verbe, Il était Conscience.

L'espace était vide et ce vide était substance primordiale, substance qui ne connaissait point de types différents de corpuscules. Substance qui était Une dans son

état initial. La structure n'apparut dans sa variété corpusculaire que sous la pression de l'Evolution elle-même soumise à l'impulsion donnée par le Souffle-Esprit, quand les dieux s'éveillèrent.

Dans la variété corpusculaire, le nombre de corpuscules de types différents fut ensuite fort peu grand, mais ces corpuscules furent répétés à tant de milliards et de milliards d'exemplaires, qu'ils parvinrent à constituer une variété de phénomènes physico-chimiques d'une richesse qu'il est difficile d'évaluer. La création devint comparable à une plongée dans l'Abîme de la multiplicité et de la variété des structures, des formes et des aspects. Cette plongée dans l'Abîme ne fut pas livrée à l'incohérence, à l'anarchie que nous confondons avec le chaos. Elle suivit une sorte de trajectoire que l'Evolution révèle soumise à une loi. Et cette plongée dans l'Abîme de la multiplicité fut accompagnée par la pénétration concomitante de la conscience humaine sous les obscures profondeurs de la création. Elle pénétra jusqu'aux limites extrêmes de la création sous son aspect involué, et la conscience refléta la variété des structures qu'entraînait l'Evolution, et cette réflexion fut elle-même réfléchi par les limites qui étaient celles de la Conscience : « Mouvement, Rythme, Harmonie, Evolution ». Celles que la conscience, dépendante des conditions de perception que l'Evolution lui imposait, avait elle-même créées.

En pénétrant la pensée de Paul de Tarse que nous avons évoquée dans l'exercice de son apostolat sur la terre ensoleillée de l'Attique, nous pouvons, avec l'apôtre, énoncer ceci : L'homme à l'image du « Dieu Inconnu », bien que manifesté, est « esprit-énergie » ; mais à l'image de ta Création, il est aussi « charnelle-substance ». Et il est encore possible de dire que de l'« esprit-énergie » à la « charnelle-substance » il n'y a que l'intervalle d'un état de conscience divisé en degrés. Cet état de conscience peut être considéré comme un état médiateur entre deux aspects de la vie manifestée. La médiation nous permet de comprendre que la « charnelle-substance » limite les facultés appréhensives de la Conscience, alors que l'« Esprit-énergie »

favorise le dépassement des limites. Il favorise aussi l'évolution de la « charnelle-substance » vers le subtil en vue de la résurrection.

Paul de Tarse comprend ce que signifie le symbolisme de la Sainte-Cène. Par la communion profonde avec son principe supérieur, il comprend que le pain symbolise la charnelle-substance qui se nourrit de la substance qui est le corps du « Christ-Esprit-Energie » et que le vin symbolise le fluide vital « Esprit-énergie » qui transcende la charnelle-substance. Ainsi compris ce symbolisme de la communion peut aider l'homme à s'éveiller à la conscience de la présence permanente en lui du Christ.

Il y aura lieu de revenir plus tard sur le symbolisme de la communion. Contentons-nous, pour l'instant, et pour terminer ce chapitre, de constater que l'Evolution (Mouvement, Rythme et Harmonie) a amené l'homme, aujourd'hui, à la perception, encore imprécise, sans doute, de son origine.

« *Vous êtes la lumière du monde : Une ville située sur une montagne ne peut être cachée . (Saint Matthieu, ch. V-14).* »

CHAPITRE QUATRIÈME

L'UNITÉ ET LE MULTIPLE

Le divin maître avait dit à ses disciples : « *Je suis en eux, et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'Unité* ». (Saint Jean, XVII - 23). Ainsi pensait Paul de Tarse, apôtre des Gentils, qu'il nous plaît d'évoquer rêvant et prophétisant. Et...

La rivière courait au pied des collines et serpentait dans les replis du terrain. La pluie pénétrait la terre et les gouttes d'eau tombées du ciel couraient avec l'eau de la rivière, et les gouttes d'eau étaient mêlées à l'eau de la rivière, mêlées à la foule des gouttes d'eau qui constituaient la rivière, la rivière grossie par l'apport des ruisseaux qui descendaient des pentes naturelles. Les gouttes d'eau de la rivière grossie par l'apport des ruisseaux, des ruisseaux qui descendaient des pentes naturelles ; les gouttes d'eau de la rivière grossie des gouttes d'eau des ruisseaux, à un affluent, se joignaient aux gouttes d'eau qui constituaient le fleuve pour s'intégrer ensuite à la foule innombrable des gouttes d'eau qui constituaient l'océan. La multitude des gouttes d'eau était l'océan. Et l'océan représentait l'Unité. L'Unité était multitude. L'Unité était Espace et l'Espace contenait, dans son unité, le multiple. L'Unité et le multiple étaient UN, parce que le multiple non différencié est Un. C'est pourquoi il est dit : Au commencement l'Espace était... et l'Espace était Un.

Paul de Tarse répétait : Et l'Espace ôtait Un. Et l'Espace entraînait en lui pour le consommer dans l'Unité.

Quand l'océan s'élevait en vapeur vers le ciel, le souffle du ciel transportait ces vapeurs au-dessus des terres immenses, et ces vapeurs, que le ciel avait bues, étaient ensuite attirées vers le sol ; elles subissaient l'attraction de la terre. Ces vapeurs, alors, se transformaient en gouttes d'eau, s'individualisaient en devenant gouttes d'eau. Le multiple comblait l'Unité de la Variété de ses aspects. L'Unité était pleine de ce qui était unité ; unité qui était Espace, Espace que le multiple comblait. Espace vide et plein.

Et Paul de Tarse, juif et citoyen romain, évoquait la pensée d'un sage empereur qui devait régner à Rome au II. siècle, le sage Marc-Aurèle :

« Souviens-toi de la substance universelle dont tu n'es qu'un atome, dit ce sage empereur ; souviens-toi de l'éternité entière dans laquelle tu n'as en partage qu'un instant court et presque insensible du destin général dont tu n'es qu'un si mince objet ».

Ainsi le grand empereur, le premier homme de l'empire se considère comme la goutte d'eau dans l'océan. Cependant, il dit par ailleurs avec foi : « . . . toute âme est un génie, un Dieu émané de la substance du Dieu suprême qui l'a donné à chacun de nous pour gouverneur, pour guide, pour maître intérieur » . La goutte d'eau participe de l'océan. La goutte d'eau répète des milliards et des milliards de fois l'océan.

Le biologiste, au XX^e siècle, dit : « Des quadrillions de cellules qui nous composent, chacune nous contient potentiellement tout entier dès lors que, pourvue de nos quarante-huit chromosomes, elles recèle au complet notre patrimoine héréditaire. Nous sommes des milliards de fois répétés en nous-mêmes » (1).

Les gouttes d'eau absorbées par l'Océan restaient gouttes d'eau, ces gouttes d'eau qui étaient l'océan. L'océan projetait hors de lui la goutte d'eau qui était vapeur et la goutte d'eau était l'océan.

Tout procède de l'Un. De l'Un tout procède.

(1) *Pensées d'un biologiste*, p. 55. Jean Rostand.

Par l'observation du multiple, l'homme tente de saisir l'unité, mais il est aussi possible — en procédant de l'Unité — de comprendre le multiple.

Une blanche fleur sur un vert tapis, une étoile brillante dans une étendue bleue : une seule émotion réfugiée dans le cœur de l'homme.

La haute figure de Marc-Aurèle hantait de nouveau le visionnaire.

La pensée du sage hantait sa pensée dans l'universalité des choses.

« Il n'y a qu'un seul monde qui comprend tout, rappelait le Sage »

« Une seule loi générale à laquelle obéissent les éléments dans la constitution physique du monde.

»

« Une seule impulsion qui fait tout mouvoir. »

« Une seule harmonie qui préside à l'ensemble des êtres...

« Une seule loi morale qui est la raison commune à tous les êtres intelligents.

« Une seule âme intelligente distribuée à tous les êtres raisonnables.

« Une seule vérité.

« Un seul principe de sentiment.

« Enfin, un seul état de perfection pour les choses du même genre et pour les êtres qui participent à la même raison.»

Et Paul murmura: « Il n'y a qu'un seul Dieu bien qu'il y ait plusieurs dieux et plusieurs seigneurs ».

Oui, je le sais, le son fondamental, par l'unité, est en accord avec ses harmoniques. Les harmoniques sont l'unité. Cela est juste. Qui en doute ? Mais la somme de ces harmoniques n'est peut-être pas l'Unité. Qui le croit ? Par quel artifice de la nature, la vie déconcerte-t-elle le vivant bien que le vivant soit la vie ? Est-ce parce que le vivant veut voir en l'Univers une grande machine, alors qu'aussi bien il paraît être une grande Pensée ? (1).

(1) A mesure qu'on le connaît mieux, le monde ressemble au moins autant à une Grande Pensée qu'à une grande Machine. (James Jeans).

Le divin Maître avait dit à ses disciples: « *Je suis en vous et vous êtes en moi afin qu'ils soient consommés dans l'Unité* », songeait de nouveau Paul de Tarse qui reprit : « *Afin qu'ils soient tous un, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous ; afin qu'ils soient aussi un en nous...* » (Saint Jean, XVII 21).

Paul de Tarse s'enfonçait dans la spirale des profondeurs du message qu'il portait dans son sein.

Cette grande Pensée est Espace et l'Espace est unité et multiple parce que l'un se divise en se multipliant et que chaque fraction de cet un multiplié est l'un divisé, l'un dans son intégrité, l'un simple et complexe ; le simple au complexe étant identifié ; le complexe au simple étant intégré par le mouvement originel qui est vie.

Ainsi est-il possible de dire que le Mouvement qui est à l'origine de l'unification de la cellule est à l'origine de la substance primordiale qui est Une. L'Unité est mouvante et le mouvement s'identifie à l'Unité. C'est ainsi qu'extraite de l'Universelle Pensée, au XX siècle, la pensée des physiciens Pauli et Fermi, met en évidence l'existence d'une présence potentielle de chaque corpuscule atomique s'étendant à l'Univers entier. Et ceci est saisissable par l'effet d'un mouvement qui est identification et intégration par une conscience perceptive.

Pour cette conscience qui perçoit l'unité par le jeu du multiple, l'Unité est le fruit qu'elle aspire à connaître, mais qu'elle ne peut connaître que par intégration. Les rivières de la vie coulent vers l'océan de lumière qui est vie. Et chaque onde entraîne la durée ; c'est le temps qui s'écoule, mais qu'est-ce que le temps, sinon l'éternité quand notre esprit perçoit que le Tout est dans tout et que c'est l'Unité ?

Paul de Tarse pensa à ce qu'il avait écrit aux Corinthiens : (*Que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni l'esprit de l'homme conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. Mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit. Car l'Esprit pénètre ce qu'il y a de plus caché, même les plus profonds secrets de Dieu* » (I Epître Ch. II - 9 - 10).

Au XX siècle, la Science, par une pénétration nouvelle

de l'esprit, apporte une grande perturbation dans la façon de voir les choses de la vie, dans la façon de les situer dans un ensemble, dans la façon d'apprécier les réactions des hommes devant les phénomènes de la nature. Et cependant, de découverte en découverte, la Science achemine l'homme vers une compréhension raffinée de la Sagesse antique, vers une mise en évidence d'une traditionnelle pensée qui est l'éternelle pensée que porte l'humain en faction devant le bric-à-brac de son ignorance. Car son ignorance est faite par l'accumulation de faux concepts et de préjugés que le paradoxe, parfois, engage à dissiper. Plotin voulait que l'homme libérât son mental des entraves de sa conscience limitée pour s'unifier et s'identifier à l'infini. Réalisation difficile. Le mental, usurpant la conscience de l'être par le truchement d'une conscience illégitime du « moi » , est rétif aux concessions qu'il doit faire à la raison suprême et finale des choses qui est l'unité absolue. Même s'il reconnaît que, selon la tendance ultime de la Science, l'homme doit observer actuellement que cette science réduit au vide, au vide qui n'est pas le néant, mais qui est au contraire, comme le dit un savant, l'être le plus complet qui soit, puisqu'il contient

l'univers en puissance. Réalisation difficile quand l'homme égoïque est captivé par l'attrait des choses évanescences qui parent un monde transitoire. Le moi concupiscent tente d'étreindre les objets qu'offre à sa portée, ce monde « illusionniste » avec l'espoir que ces objets, étreints par lui, cesseront de mourir. Le savant pressant le vide sans pouvoir le définir. Il doit, devant « quoi » le met la ronde des découvertes scientifiques qui escamotent la matière comme elle avait été définie au siècle dernier, abandonner le mode de pensée et les théories qui l'ont servi à s'engager dans cette grande aventure. A des questions, en apparence, des plus simples, dit M. Robert Oppenheimer, nous allons être amenés soit à ne donner aucune réponse, soit à en fournir une qui, à première vue, fait penser à un étrange catéchisme plutôt qu'aux affirmations catégoriques de la physique. Si l'on demande, par exemple, si la position de l'électron reste la même, nous

devrons répondre « non » ; si l'on demande si l'électron est immobile, nous devons encore répondre « non » et si l'on demande s'il est en mouvement, nous devons toujours répondre « non ».

Si le Bouddha, interrogé sur les états de la personne humaine après la mort, a donné des réponses de ce genre, elles s'accordent mal avec la tradition de la science des XVII^e et XVIII^e siècles » (1).

Mais si nous nous adressons aux mystiques de tous les temps et de toutes les latitudes, de tous les lieux du monde : Chrétiens, Mahométans, Soufis, Bouddhistes, Brahmanistes, etc... ; si nous les questionnons dans l'intention de connaître ce qu'est l'ultime réalité qu'ils ont découverte à l'extrême limite de leur expérience, ils nous mettront en présence de ce vide que rencontre le savant du XX^e siècle au bout de sa recherche ; de ce vide qui contient tout, qui est tout et rien ; de ce vide qui nous remplit de son essence et de sa puissance créative. A toutes les définitions que l'on prétendrait donner de cette ultime réalité, ils répondraient non, encore non, toujours non. Non, ce n'est pas ceci ; non, ce n'est pas cela, ni encore ceci, ni encore cela. L'Unité absolue, le Dieu suprême, qui est le multiple en non-existence et par conséquent non-multiple, est ce qui n'est pas exprimable, et ce qui ne peut pas être figuré. Ainsi par cette forme invariablement négative, Plotin, Saint Denys l'Aréopagite, Saint Jean Chrysostome tentaient-ils de rendre sensible le résultat de leurs expériences mystiques, l'aboutissement de leur persévérante méditation, prière fluide dépouillée de toute pensée ; l'au-delà de tout sentiment, l'au-delà de tout intellect, l'au-delà de ce qui constitue le moi personnalisé. C'est l'Unité-multiple quand le multiple a perdu sa discontinuité, discontinuité qui est l'état par lequel on le connaît. Cette Unité-multiple, quand le multiple a perdu sa discontinuité, ses limites séparatives, n'a rien d'analogue dans toute l'étendue de ce que nous connaissons. Cette absence d'analogie dans le connu prive l'homme de tout moyen

(1) J. Robert Oppenheimer « La Science et le Bon Sens » (Gallimard).

conceptuel. Ce fait le contraint à abandonner son mode habituel de compréhension des choses à l'échelle de son existence dominée par les sens et le mental. Ce n'est que libéré de cette existence particulière que le mystique se trouve confronté avec la Réalité finale étrangère au connu, qui n'est ni ceci, ni cela, ni une chose, ni un être, qui est rien et qui est Tout : ce Vide où rien n'existe et tout est vie.

Cette confrontation ne peut donc avoir lieu qu'à partir d'une libération de l'esprit.

Quand l'homme devient conscient de sa dualité psychologique, il change d'état ; de dualité, il devient Un.

Krishnamurti dit à ce sujet que dans la réalité il n'y a pas un penseur et la pensée. Quand un être se livre à une pensée, il n'est que cette pensée. Et s'il parvient à réaliser que cette pensée est fugitive, qu'elle n'est rien, le penseur identique à cette pensée n'est rien. L'être n'est rien. L'être alors fait une découverte. Il découvre que ce rien (ce vide) est vie. Le transitoire a fait place à un état de permanence. Les pensées accumulées sont mémoire ; la mémoire est à la fois penseur et pensée ; mémoire, penseur et pensée constituent le « moi », cette personnalité surajoutée. Par la découverte de l'identité du penseur et de la pensée, de la pensée et de la mémoire, le moi n'est plus. Le « moi » n'étant plus, il y a liberté, liberté, essence de l'esprit.

L'Unité est réalisée.

Le « moi » et ce qu'il convoite sont une seule chose. Le « moi » et ce qu'il manifeste sont une seule chose.

Prêtant son attention à tous les chants du monde, Paul de Tarse écoutait dans le lointain des temps, ce que dit Krishnamurti : « Je suis avide ; moi et l'avidité, nous ne constituons pas deux états différents ; il n'y a qu'une seule chose : l'avidité. et si je me rends compte que je suis avide, qu'arrive-t-il ? Je fais un effort pour ne pas l'être, soit pour des raisons sociales, soit pour des raisons religieuses. Cet effort ne s'exercera jamais que dans un petit cercle limité ; je pourrai élargir le cercle, mais il sera toujours limité. Donc le facteur de détérioration est là.

Mais si je m'examine d'un peu plus près, je vois que le faiseur d'efforts est la cause même de l'avidité, qu'il est l'avidité elle-même ; et je vois aussi qu'il n'existe pas un « moi » et de l'avidité existant séparément, mais rien que de l'avidité. Si je me rends compte que je suis avide, il n'existe pas un observateur avide, mais je suis moi-même avidité, et alors toute notre question est entièrement différente, notre réponse est différente, et notre effort n'est pas destructeur.

.....

« Ce qu'il est important de voir c'est que le « faiseur d'efforts » et l'objet vers lequel il tend sont une seule et même chose. Et ceci exige une immense compréhension et une observation aiguë ; car il est très difficile de voir comment l'esprit se divise en deux parties, l'inférieure et la supérieure. Cette dernière est la sécurité, l'entité permanente, mais qui demeure pourtant à l'intérieur du processus de la pensée, donc du temps. Si nous pouvons comprendre cela par expérience directe, nous voyons naître un facteur entièrement nouveau » (1).

Et Paul de Tarse murmurait : « Mon père et moi ne faisons qu'Un » et puis, il ajoutait : « Il y a un seul corps et un seul esprit » . « Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous qui est au-dessus de tous et parmi tous et en vous tous » (Saint Paul : Ephésiens, IV : 5-6).

De l'Orient, venait une autre voix :

« Celui qui, parvenu à l'Unité, M'adore, Moi qui demeure dans toutes les créatures, ce yogi vit en Moi, quel que soit son mode de vie (2).

(1) La première et dernière liberté « Le Penseur et la Pensée », p. 114, Edition Stock.

(2) « La Bhagavad-Gîta : sixième dialogue » (31).

CHAPITRE CINQUIÈME

VOILA ADAM DEVENU

COMME L'UN DE NOUS...

« Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui ». Voilà ce que nous dit Charles Baudelaire dans un de ses poèmes en prose.

Sans prétendre être poète, usons de ce privilège pour être dans l'esprit de Paul de Tarse pour l'écouter dans son chant, pour le suivre dans son rythme, pour épouser sa pensée qui tente, pour l'instant, d'éclairer un paragraphe de la Genèse curieusement rédigé : « *Dieu créa donc l'homme à son image ; il « le » créa à l'image de Dieu, et il « les » créa mâle et femelle* ».

Il le créa, puis il les créa. La rédaction de ce texte passe d'un singulier affirmé à un pluriel défini. L'Un enfante le duel. Il le créa à l'image de Dieu et il *les* créa mâle et femelle. Comprenez-vous ? Si Adam est deux en un, d'un qu'il est originellement, il est manifestement deux, puis il est trois dans son enveloppe cosmique, le triangle parfait. Adam, symbole de l'universelle humanité, porte les attributs de la Sainte Trinité : Adam, notre Père, est Fils de Dieu et aussi notre Mère Saint-Esprit. Il est l'image de Dieu, son reflet... Il est la conscience du Cosmos, il est son accumulateur spirituel, sa Mémoire. Il trace, avec les cordeaux de l'expérience douloureuse, le

chemin qui va toujours de la cause à l'effet pour être, par l'effet, une nouvelle cause. Oui, c'est bien cela, Adam est la conscience qui exsude la vie cosmique et reflète la Suprême Pensée. Il est la conscience semblable à un prisme géant, un prisme qui croît avec l'Univers et par quoi « Tout » passant par son filtre, se divise ; par quoi le multiple s'additionne et se totalise. Il est le principe de Simplicité et le Rythme. Il est la voie que parcourt l'Evolution qui règle l'harmonie des structures de plus en plus complexes puisqu'il en est la conscience. Il est l'Esprit à son degré hiérarchique de rayonnement dans l'océan de la substance primordiale. Il est le fondé de pouvoir de Celui qui détient l'impersonnel pouvoir. Il a de Lui, l'impersonnel pouvoir de créer. Par la vertu du Verbe, il a le pouvoir de créer. Le Verbe est en lui, l'Ancien Testament nous le fait connaître. Lisons le paragraphe 19 du deuxième Chapitre de la Genèse : « *Le Seigneur Dieu ayant donc formé de la terre tous les animaux terrestres et tous les oiseaux du ciel, il les amena devant Adam, afin qu'il vit comment il les appellerait. Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son nom véritable* ».

Ce passage de la Bible fit rêver Jacob Boehme. Le savetier philosophe et mystique, en battant le cuir, a réfléchi profondément. Sa voix intérieure finalement lui a dit : « *Créé à l'image de Dieu, l'homme*

possède comme Dieu la puissance créatrice ; en « essence », une deuxième fois, il crée spirituellement le monde en donnant à chaque être un nom qui exprime directement l'essence ».

Ainsi par la vertu du Verbe, en « essence, Adam crée une deuxième fois le monde. Son pouvoir est reconnu. Sa divinité est affirmée. Le nom qu'il donne est véritable ; véritable... « A cause de la Vérité qui demeure en nous et qui sera en nous éternellement » . Voilà ce que dit Saint Jean dans une Epître.

Adam, par la vertu du Verbe, crée. Son Verbe vibre dans la substance Eternelle. Il éveille les énergies de la Nature en les faisant tourbillonner. Ces énergies ont leurs lois, ces lois qu'Adam respecte et que Claude Bernard a appelées les « idées de la Nature ». Les idées ! Les idées

qu'en nommant, Adam, image de Dieu, inspire. L'Univers se pare de leurs couleurs, se pare de leur beauté. Le Verbe parcourt « les sillons de l'espace où fermentent les mondes » . Par la parure que l'univers revêt l'homme déchu aura toujours présent le message que la Beauté lui communique s'il veut se rendre digne d'en prendre connaissance. Et cela sera toujours Vérité parce que cela en « essence » est *vérité*. La substance par le jeu de ses formes transitoires pourra la travestir ; sous le travestissement, la vérité sera toujours susceptible de transparaître, car la vérité est vie alors que le travestissement est illusion.

Adam nomme. Adam crée. Son Verbe anime les tourbillons du Cosmos. Dans l'Espace éternel les particules peuplent ces tourbillons et chaque particule répète à des milliards et des milliards de fois l'Unité. Et dans chaque particule une conscience est susceptible de s'éveiller à l'Unité et d'être l'Unité puisque chaque fraction du Tout est le Tout.

En conséquence, l'homme, le dernier Adam que nous sommes, le dernier Adam que son Père inspire s'éveille au génie qui est le génie de son Père. Il épelle les noms sous la pression du Verbe et anime la matière et la transfigure. La chair est vivante. Par la parure que l'Univers revêt et que la Science observe, le dernier Adam — que nous sommes — découvre un univers nouveau, un univers que nous contemplons du-dedans ; un univers qui n'abolit pas les théories scientifiques précédemment formulées par l'homme de science, mais qui engage ce dernier à envisager d'autres lois, d'autres principes que les lois et les principes jusqu'alors connus de lui; d'autres lois, d'autres principes sortis du trésor de l'originelle simplicité. Cette découverte révèle à l'homme son pouvoir adamique.

Le dernier Adam qui a distillé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, de la connaissance du duel, s'éveille peu à peu à la conscience de son origine, à la conscience de sa réalité. Il est créateur. Partant des lois et des principes nouveaux qu'il vient d'adopter, il crée une

nouvelle science, la Science des Robots, qu'il baptise d'un nom savant « la Cybernétique ».

Cette science fait entrer en existence des machines extraordinaires. Ces machines calculent avec une rapidité qui défie le mental de l'homme; ces machines raisonnent, prennent des décisions dans le secteur que son créateur leur impartit ; ces machines sont dotées de réflexes conditionnés comme en est

doté l'animal humain qui obéit à un certain nombre d'automatismes ; ces machines, en fin de compte, imitent la vie ou la miment sous un aspect qui leur est particulier.

La créature-robot confond son créateur qui garde l'empreinte de ses anciennes conceptions : conceptions sur la vie, sur la mécanisation. La vie ne peut être mécanisée. La mécanique ne peut rien avoir de commun avec l'être vivant qui veut, qui raisonne selon un instinct infailible, choisit délibérément ses moyens d'action. La créature-robot confond son créateur parce que les anciennes conceptions du créateur semblent désormais périmées.

Le créateur des robots donne naissance à des machines dont le comportement est finalisé, à des machines qui peuvent répondre à un dessein prévu, parfaitement déterminé ; qui s'acheminent vers le but qu'on les charge d'atteindre ; à des machines qui possèdent une sensibilité, un jeu mental, une mémoire et qui doivent ces qualités particulières aux éléments particuliers de leurs composants. Ainsi existe-t-il, aujourd'hui, un robot qui contrôle les variations thermiques d'un four : le thermostat : un robot qui dirige un projectile dans une direction donnée ; un robot-pilote d'avion ; un robot-fusée qui cherche dans les airs sa victime, fonce sur elle comme foncerait un oiseau de proie, et la détruit infailiblement.

Il y a des machines à réflexes intelligents qui sont capables de se gouverner elles-mêmes, d'agir, non pas sous l'impulsion d'un ordre reçu, mais selon les circonstances qui se présentent dans une situation donnée. Ces machines fabriquent en séries des postes de radio, de télévision, de radar, des automobiles...

L'homme dans de nombreuses fonctions économiques

et sociales est relevé par le robot sensible et mentalisé, susceptible d'acquérir des comportements imprévus par le créateur ; susceptible d'établir des programmes de production sur la base de ses propres conclusions ; susceptible d'éclairer l'homme sur lui-même, sur sa physiologie, son métabolisme et la part de psychologie qui en est dépendante.

« Sur le plan individuel, dit M. Georges Boulanger, c'est la Psychologie qui est appelée à trouver, dans la Cybernétique, les voies qui lui permettront de sortir de l'état embryonnaire dans lequel elle stagne actuellement. La psychologie s'est construite, jusqu'à présent, sur des bases purement expérimentales. Pour le Cybernéticien, au contraire, la théorie du comportement est une théorie physique dont seule la complexité s'oppose à l'exploitation immédiate, mais que les machines à calculer géantes de demain permettront d'élaborer » (1).

M. Georges R. Boulanger, est fort catégorique quand il dit : la théorie du comportement est une théorie physique. Peut-être peut-on s'exprimer ainsi. Ne lui faisons pas un procès de tendances, mais disons avec une prudente réserve que le comportement dépend pour une grande part de l'organisation physique de l'individu en soulignant que le physique peut influencer le psychisme.

Mais il n'est pas exclu d'admettre que le psychisme détermine une partie de l'organisation physique de l'homme. Il est vrai que la constitution du psychisme peut être considérée sous un aspect physique subtil ; les frontières de nos catégories sont ouvertes depuis que nous explorons l'invisible. Le R.P. Teilhard de Chardin dans l'étude qu'il fit des relations entre Esprit et Matière sa « cosmogénèse » voit l'intégration dans l'unité par le fait que la Matière se charge d'Esprit. C'est sans doute que la Matière se charge d'Esprit-Energie soumise à la Loi qui est intelligence — que le robot, dernier modèle, possède des qualités ultra-mécaniques.

Pendant que nous raisonnons, que nous parlons des

développements de la nouvelle science dite Cybernétique, Paul de Tarse, méditatif, murmure : Le Seigneur Dieu dit : « *Voilà Adam devenu comme l'un de nous sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne porte la main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et qu'en mangeant, il ne vive éternellement* ».

L'homme, le dernier Adam que nous sommes, fondé de pouvoir de celui que Dieu créa à son image, perplexe devant son œuvre, va-t-il parodier le Seigneur Dieu et dire : Voilà le robot devenu comme l'un d'entre nous, sachant le bien et le mal ? Le Bien et le mal ! Eh bien, oui ; cela veut dire sachant distinguer entre ce qui est propre à répondre à son dessein et ce qui est impropre à le réaliser ; et pour agir en conséquence. Jusqu'où le robot ira-t-il dans l'action ? Jusqu'où ira-t-il dans l'appréciation des conséquences ? Le dernier Adam l'ignore, tout fondé de pouvoir de celui que Dieu créa à son image qu'il soit. Il l'ignore. Son ignorance vient de ce qu'il use de certains de ses pouvoirs sans se tourner vers Celui qui jouit de la Connaissance et qui pourrait très justement l'inspirer.

Le dernier Adam, l'Adam que nous sommes, fera-t-il défense au robot, sa créature, de porter la main à l'arbre de vie, de crainte...

De crainte ?...

Mais le dernier Adam s'est-il approché de l'arbre de Vie ? Connaît-il l'arbre de Vie ? A-t-il mangé le fruit de l'arbre de Vie ? En connaît-il la saveur ?

Hélas ! non. Pas encore, bien qu'il connaisse cependant le chemin qui y conduit ; car ce chemin lui a été révélé par la Loi qui est aussi sa Loi ; par le Christ, le messager rayonnant de la Loi et qui peut être lui-même dans sa gloire, dans son éternité.

Le Chemin qui conduit à l'arbre de vie serpente en lui, passe par des carrefours, des ronds-points où la vie se manifeste de plus en plus exubérante pour aboutir au Jardin de délices où l'arbre est planté, l'arbre qui pousse ses racines dans la « substance-énergie » et qui s'élève dans le Ciel-Esprit, arbre dont le fruit donne la semence génératrice de l'Amour Eternel et de l'Éternelle Béatitude.

Alors ? de crainte de quoi ? Que craint l'homme, le dernier Adam ? Le robot peut-il découvrir le chemin qui conduit à l'arbre de vie ? Peut-il mieux connaître que son créateur le sublime secret qui dispense la Paix et le bonheur ? Ce n'est guère pensable. « Ce qui est sujet à la corruption ne jouira point de l'éternité ». Cela est écrit. Le robot se détraque et va à la casse ; nous le savons. L'homme aussi lorsqu'il vit selon la chair ; nous le savons également. L'homme est semblable au robot sur bien des points.

Le cerveau électronique, par exemple, se fatigue quand on le fait travailler sans relâche. L'homme aussi se fatigue. Le robot sensible a besoin de repos. L'homme également. Quand le robot est fatigué, il fait des erreurs. L'homme est dans le même cas.

Après cette constatation un espoir apparaît. La perplexité de l'homme devant son œuvre, devant le robot semblable à lui sur bien des points, va-t-elle le rendre conscient de ce qu'il est et, par cette

connaissance de ce qu'il est, de ce qu'il est dans les limites communes de son existence terrestre, lui faire découvrir ce qu'il pourrait être, ce qu'il pourrait être en accédant à la conscience de ses possibilités spirituelles, à la conscience qu'il est relié au Seigneur du Ciel, son père, par le Christ qui est en lui crucifié?

Paul de Tarse se souvient de l'Épître qu'il adressa aux Philippiens : « Car vous devez avoir les mêmes sentiments qu'a eus Jésus-Christ qui, ayant la nature divine, n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égalier à Dieu ».

Le dernier Adam en retrouvant le pouvoir de nommer, découvrira-t-il le secret de son origine pour accéder à la pleine conscience de ses responsabilités ? Pour accéder à la pleine conscience que toutes les manifestations mouvantes de la vie convergent vers la source unique de cette vie ? A la pleine conscience qui reflète les choses et les êtres pour les restituer à la source unique de la vie, dépouilles de leur formes provisoires, mais revêtus des qualités

que l'expérience de la manifestation de l'existence leur a fait acquérir ?

« La sagesse de la chair est la mort, au lieu que la sagesse de l'esprit est la vie et la paix »
(Saint Paul, Épître aux Romains, ch. VIII - 6).

L'homme, le dernier Adam, consacrerait-il les loisirs dont il pourra disposer grâce aux robots, grâce à la Cybernétique, à la recherche du chemin qui accède au jardin des délices où l'arbre de vie est planté ?

CHAPITRE SIXIÈME

DE LA SUBSTANCE A L'ESPRIT

Paul de Tarse s'était éloigné du lieu où il prêchait, du lieu où, à la suite de sa prédication, les juifs avaient voulu le lapider. Paul s'était éloigné et avait gagné un lieu désert. Là, le silence régnait ; le ciel était d'un bleu limpide et sur le sol rebondissait l'ardente lumière du ciel.

Avisant un figuier, Paul cueillit un fruit mûr, un fruit revêtu d'une couleur violette qui s'associait au pourpre. La pression de ses doigts fit jaillir un jus coloré qu'il suçait puis il chercha dans un sac de toile qu'il avait attaché à sa ceinture un croûton de pain.

Paul contempla la croûte dorée qui brillait au soleil. La couleur en était belle et l'odeur agréable. Il éleva le pain et murmura : ceci est mon corps ; puis pressant le fruit juteux, il dit : cela est mon sang. Pourquoi ne commémorerais-je pas la mort de Celui qui m'a ouvert la porte du ciel, ajouta-t-il, de Celui qui a ouvert les fenêtres de mon âme pour que je visse la Lumière et pour qu'elle pénètre en moi et qu'elle dissipe toute l'obscurité qui s'y trouvait, toutes les ombres que mes erreurs y projetaient ?

Il se recueillit un moment et mangea ensuite avec lenteur, avec une très grande lenteur. Il accomplissait un acte sacré. Tous les saints qui vivaient sur la terre devaient manger ainsi, comme lui,

avec cette ferveur. Paul communiait avec ces saints, avec tous ceux qui communiaient avec la vie profonde quand ils mangeaient les fruits de la

Nature, de la Mère dispensatrice de nourriture charnelle afin d'entretenir le corps de l'homme, temple de Dieu.

L'épi de blé et le fruit du figuier furent sacrifiés à l'entretien de la chair pour que l'Esprit y pût trouver sa demeure et qu'il la sanctifiât.

A l'ombre de l'arbre, l'apôtre s'était assis. Il méditait. Il méditait et la parole de Jésus résonnait dans son cœur. « Je suis le pain descendu du ciel » . Oui, pensa Paul, le pain de vie, le pain qui dépasse toute substance, comme il est écrit dans l'Évangile selon saint Matthieu : « donnez-nous chaque jour notre pain qui dépasse toute substance ». Et Paul ajouta : donnez-nous le nectar de l'Intelligence et l'ambrosie de l'Amour.

Des abeilles butinaient. La musique de leurs ailes vibrantes enchantait le silence. Paul aspirait l'air chaud qui avait le parfum que lui communiquait la terre, et il songea : sur cette terre, la légende d'Attis, Attis le bon berger, Attis le fils d'une vierge vivait, vit toujours dans les mémoires. Attis demandait le sacrifice du corps et le sacrifice du sang.

Les païens offraient en holocauste à la divinité un bouc. Ce bouc symbolisait la bête, la brute que l'homme devait sacrifier à l'esprit. C'était ainsi autrefois... avant le message... C'était ainsi dans l'antiquité quand les idoles étaient considérées comme des dieux. Des dieux, le peuple mangeait la chair et buvait le sang. Cependant le culte dont Attis était l'objet avait une résonance plus subtile quand les hommes étaient capables de comprendre son ésotérisme. Attis était personnifié par un Grand Prêtre sacrificateur qui le 24 mars, jour consacré à l'éveil printanier de la Nature, au bouillonnement de la Sève, le jour du sang, faisait jaillir de son bras le sang rouge pour rappeler celui qu'Attis avait versé avant de mourir puis de ressusciter trois jours après sa mort, après son sacrifice.

Paul de Tarse, toujours méditatif, tourna lentement son regard vers l'Anatolie, vers l'Orient berceau d'une traditionnelle sagesse. Il savait que de l'Iran était venue la ferveur pour un autre culte ; un culte que les Romains

avaient pratiqué dès qu'ils y avaient été initiés. C'était le culte de Mithra.

Selon la légende iranienne et la Grande Tradition — souvent perdue de vue — un 25 décembre d'une année confondue avec la multitude des années que Chronos dévore, le signe de la Vierge était paru au-dessus de l'horizon. Cette apparition annonçait l'entrée en action de la vie. Donc, ce 25 décembre d'une année confondue avec la multitude des années que Chronos dévore, Mithra vint au monde. Mithra, le Verbe incarné, était envoyé sur terre par Ormuzd, l'Unique Principe, le Principe des principes. Il était envoyé sur terre pour être le médiateur entre Ormuzd et les hommes. Mithra, né de la Vierge Céleste, sa mission accomplie, mourut et ressuscita en Esprit afin que la tradition fût respectée.

Après sa mort ; après sa résurrection, les disciples de Mithra, à Mithra le Verbe qui avait vibré dans la chair, consacrèrent un culte. Et dans ce culte, ils respectèrent les sacrements que l'enseignement du Maître leur avait transmis, à savoir le baptême et la communion.

Les Païens, selon la coutume d'alors, sacrifièrent au culte, non pas un bouc, comme le faisaient les juifs adorateurs de Jéhovah, mais un taureau, autre symbole de la bête, de la force brutale ; car il s'agissait bien de sacrifier la bête au Dieu. Dans l'homme, la chair de la bête n'est que corruption. Tout ce qui se corrompt ne peut pas connaître l'immortalité. L'homme doit donc sacrifier la chair pour naître à l'Esprit, et se purifier par l'eau du baptême et se sublimer par le vin de la communion.

Paul de Tarse épongea son front. La douceur du soir n'était pas encore descendue. Paul soupira. Il faisait un retour dans ses souvenirs. Qu'avait-il dit aux Hébreux?

« ...les prêtres entraient en tout temps dans le premier tabernacle pour y faire leurs fonctions. Mais le seul Pontife entrait une fois l'année dans le second, non sans y porter du sang qu'il offrait pour son ignorance et pour celle du peuple. Le Saint Esprit nous faisant connaître par là que la voie pour entrer dans le Saint des Saints n'était

pas encore découverte pendant que le premier tabernacle subsistait » .

De tout temps, en lui, l'homme avait eu la voie pour entrer dans le Saint des Saints. Il gardait secret le Saint des Saints depuis son origine et l'avait oublié, mais l'Eglise alors l'ignorait.

Paul soupira de nouveau et continua de cheminer dans sa mémoire.

« Mais Jésus-Christ, le Pontife des biens à venir, ayant paru avec un tabernacle plus excellent et plus parfait, qui n'a point été l'ouvrage des hommes, c'est-à-dire qui n'est pas comme les édifices de ce monde ; est entré dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs ou des taureaux, mais avec son propre sang, après nous avoir acquis une rédemption éternelle. Car si le sang des boucs et des taureaux, et les cendres d'une génisse répandues, sur des personnes souillées, leur communiquaient une sainteté qui purifiait leurs corps ; combien plus le sang de Jésus-Christ qui n'ayant aucun défaut, s'est offert lui-même à Dieu par le Saint-Esprit, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, afin que nous servions le Dieu vivant ? (Ep. aux Hébreux, chapitre IX).

La pensée de Paul était suspendue car le souvenir des paroles de Jésus le hantait : *« En vérité, en vérité je vous dis que si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous » .*

Comment faire comprendre ce mystère, murmura l'Apôtre : *« C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Celui qui mange de ce pain vivra éternellement » ?* Puis il ajouta : *« C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie » .*

Comment faire comprendre aux hommes que la chair du Christ, du Christ fils de l'Essence, Essence lui-même, est la substance dont le corps de l'Univers est constitué, la substance cosmique fille de la Nature, la substance dont toute chose est composée, la substance de toute chose dont l'homme se nourrit ? Et que sa vraie nourriture doit être recherchée non pour la satisfaction d'un goût qui peu à

peu se corrompt, mais pour les vertus vivifiantes qu'elle renferme. Ceci est mon corps, et ceci est vie ; cela est mon sang, et cela est vie.

Comment faire comprendre aux hommes attachés aux apparences physiques que le Christ est dans l'homme; que la chair du Christ est la chair de l'homme, la substance essentielle de l'homme ; que le sang du Christ est le sang de l'homme ; et que l'homme qui veut manger la chair du Christ doit nourrir sa propre chair de la substance essentielle pour que sa propre chair soit substance et vie que l'homme qui veut boire le sang du Christ doit boire l'eau vive qui coule des sources éternelles ? C'est en subtilisant sa chair, c'est en subtilisant son sang qu'il est possible à l'homme de vivre en esprit.

Aux tentations de la chair, il faut renoncer. Aux passions que déchaîne la chaleur d'un sang lourd, il faut renoncer ; il faut renoncer pour que le pain de vie descendu du ciel soit vraie nourriture, et que l'eau vive offerte à la Samaritaine soit vrai breuvage. Aux formes aberrantes que la chair et le sang inspirent à l'homme, il faut renoncer, il faut renoncer pour aller au Christ et lui demander, à boire l'eau de la vraie source : « *pour que les fleuves de vie jaillissent de notre sein* », comme le rappelle saint Jean l'Évangéliste.

L'enseignement que Jésus a donné à ses apôtres est source intarissable de vie quand les hommes s'attachent à le comprendre dans ses subtiles nuances.

Sa Sainteté Pie XII a eu raison de proclamer dans son Encyclique « *Humani Generis* » : C'est par l'étude de Sources que les Sciences Sacrées rajeunissent sans cesse, tandis que la spéculation qui néglige de pousser au-delà de l'étude du dépôt révélé — l'expérience nous l'apprit — devient stérile ».

L'enseignement que Jésus a prodigué est la religion de l'Esprit : il s'adresse à l'esprit ; ne relève que de l'esprit. Il appartient à chacun des hommes de le comprendre pour connaître et par cela vivre.

« *Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie* ».

Paul de Tarse éleva son regard. Il se souvenait de ce

qu'il avait dit aux Galates : « *Car chacun recueillera ce qu'il aura semé : Celui qui sème dans sa chair ne recueillera de sa chair que la corruption, mais celui qui sèmera dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle* » . (Ch. VI-8)

Ainsi chaque jour de cette vie — de cette vie qu'un homme spirituel trouvait, par boutade, trop quotidienne — chaque jour de cette vie la sainte table est dressée pour la communion qui est la communion de la substance et de l'esprit, qui permet d'aller de la substance à l'esprit. Puissent les hommes s'approcher sans souillure de la sainte table toujours dressée ; puissent les hommes se nourrir dans le recueillement ; puissent les hommes reconnaître que tout acte est sacré ; puissent les hommes goûter toujours, en toute occasion, le pain de vie qui descend du ciel. O Communion ! sublime fraternité !

Que ceux qui veulent prendre, prennent, dit Jésus.

Que ceux qui peuvent offrir donnent, donnent le meilleur d'eux-mêmes dans l'esprit de la parfaite charité.

« *Quoi que ce soit qu'on M'offre avec dévotion :*

Une feuille, un fleur, un fruit ou de l'eau,

Je l'accepte de mon serviteur comme une offrande faite avec amour ».

Ainsi parlait le Seigneur béni.

(Bhagavad-Gîtâ - Neuvième dialogue, 26).

CHAPITRE SEPTIÈME

LE FILS PRODIGE

Les mots qui désignent les choses ont pour fonction de révéler leur essence à l'homme vivant. Dans la symphonie des essences, les mots sont des fondamentales qui, pour se faire entendre, ne peuvent se passer de leurs harmoniques. C'est par la perception des pures harmoniques que l'on retrouve dans les mots ce que le Verbe leur a transmis. En conséquence, cela peut être justement pensé, la confusion des langues ne provient que de la faiblesse des facultés perceptives et de l'étroitesse du canal qui les relie à l'intuition.

La parole de Jésus dans l'encorbellement des paraboles se faisait entendre par ses harmoniques : « *que ceux qui ont des oreilles entendent* », disait-il. Des oreilles assez sensibles, faut-il comprendre, pour percevoir les harmoniques qui s'accordaient en vibrations avec la vérité sur l'instant dévoilée.

Paul de Tarse, notre guide spirituel en cette aventure, à l'ombre des oliviers, songeait aux paraboles évocatrices dont Jésus enrichissait son enseignement. Sa mémoire lui rappelait ce qu'avait dit le fils prodigue : « *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Je ne suis pas digne maintenant d'être appelé votre fils...* » (Saint Luc, ch. XV-21)

Depuis la sortie du paradis terrestre combien nombreux sont les hommes qui ont péché contre le ciel ! Combien

nombreux sont les fils d'Adam, tentés par les promesses trompeuses du monde, qui, prenant leurs biens, (songeons aux biens spirituels), sont allés les dissiper où tout se dissipe et se corrompt ?

Paul semblait dans un abîme de réflexions. Sa rêverie se faisait contemplative. Et dans le récit de la Genèse, il percevait des harmoniques qui captivaient son esprit. Le récit lui inspirait de nouvelles perspectives. Il l'imaginait ainsi :

Le premier Adam créé à l'image de Dieu était un point, un point mathématique à l'image de Dieu. Il était un, il était deux, il était trois, sans cesser d'être ce point, car il était Nombre, il était Essence et, par le Mouvement puisqu'il était créé à l'image de Dieu, il était Espace. Le premier Adam créé à l'image de Dieu était un point, un point mathématique qui était Nombre, Essence et Espace.

De lui, le second Adam prit naissance. Il fut engendré dans la substance astrale. Ce second Adam par l'essence était un ; par la substance astrale était deux ; par la conscience était trois. Parce qu'en trois il était un, il vivait dans un jardin de délices ; et ce jardin et lui étaient de même essence. Mais si le second Adam, par son Père Céleste était essence, il était aussi substance. Par l'essence et par la substance, essence et substance combinées, il fut doté de la conscience. Il fut conscient d'un milieu dans lequel il existait. Par la conscience, il perçut tout d'abord des apparences et cela éveilla sa curiosité par le travers

de la sensibilité. Et cette curiosité entraîna le second Adam à quitter le jardin de délices qui était de pure essence semblable à son essence.

C'est alors que, devenu troisième Adam, fils de la terre, il sacrifia Abel, l'image de sa subjectivité essentielle, pour entreprendre — fils prodigue — un grand voyage à travers l'évolution cosmique. Hors du jardin de délices qui était de pure essence, il s'engagea dans une grande aventure au cours de laquelle, peu à peu, il perdit le souvenir de sa famille originelle, de sa famille céleste. Dans le domaine de la matière, il s'enfonça, il s'égara.

Pour s'adapter au milieu étreignant, son corps devint

grossier. Les sens de ce corps qui étaient la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher — réseau médiocre d'information — permirent au troisième Adam, fils de la terre, d'appréhender les choses extérieures à lui et de les différencier. Avec ces choses différenciées, il s'édifia un Univers dans les limites de ses appréhensions. Ces limites l'emprisonnèrent et le séparèrent de son essence. Ses yeux s'emplirent d'obscurité, ses oreilles d'eau bourbeuse et sa bouche de terre. La simplicité première n'était plus. La densité causait la densité. La densité, fille du complexe, conduisait au complexe.

Adam, fils de la terre, était livré à l'expérience de la complexité des éléments de la terre. Il expérimenta. L'expérience succéda à l'expérience dans les limites de la prison qu'il s'était construite. La Mémoire, fille de Chronos, enregistra de ces expériences, observation sur observation. Le souvenir cristallisé de l'expérience pétrifia le fruit de l'expérience. Ce fruit de l'expérience se durcit parce que enseveli dans le souvenir produit d'un passé mort — il n'est plus qu'un fruit de la Mort. Tout ce qui meurt durcit, devient rigide avant de se désagréger. Le troisième Adam, fils de la terre, goûtait maintenant le fruit de la Mort, se nourrissait du fruit de la Mort.

Parce qu'il avait perdu le sentiment de son origine, Adam, fils de la terre, ignorait, maintenant, qu'il était un. Alors il fut deux : l'ami et l'ennemi de lui-même. Il fut le conflit des opposés. Il fut l'esclave avide de la durée. Chronos dévore ce qu'il engendre : Chronos le dota d'une faim dévorante. Adam, fils de la terre, fut le désir toujours insatisfait. Le désir entretint son avidité car il avait une faim dévorante. Bien que se goinfrant de matière, il tombait d'inanition car sa faim ne pouvait être apaisée. Il était, lui, fils de la terre, le sujet soumis de la Mort.

La Mort, on le sait, se goinfre de matière corruptible et corrompue. Mais : « ce qui est corruptible, est-il écrit, ne connaît pas l'immortalité ».

Pour fuir alors la vision de son destin, Adam, fils de la terre, se livra au plaisir et passa du plaisir à l'ivrognerie et de l'ivrognerie au repentir.

Le repentir dissipait apparemment les effets de l'ivrognerie. Ceci constaté, Adam, fils de la terre, retournait au plaisir pour retomber dans l'ivrognerie. La souffrance enfin, imposant son empire, l'obligea

à dresser l'inventaire des découvertes qu'il avait faites jusqu'alors. L'inventaire dénombra la somme des produits de ses erreurs.

Adam, fils de la terre, voulut établir le bilan de son existence aventureuse. Actif - Passif ; l'ignorance encombra le passif. Quant à l'actif, un simple signe le représenta, un signe qu'il ne comprenait pas. Un symbole mystérieux. Un symbole attirant et terrifiant tout à la fois.

Adam, fils de la terre, voulut découvrir la signification de ce symbole. Il ignorait que derrière ce symbole était son paradis perdu. C'était l'Inconnu cause de trouble, d'angoisse et de tourments ; l'Inconnu qu'il voulut connaître le plus simplement du monde en faisant usage des moyens qui lui servaient à toucher le connu familier à ses sens et à sa raison, l'Inconnu caché par ce symbole. A la recherche de l'Inconnu, Adam, fils de la terre, consacra une partie de son activité mentale.

Après de laborieuses réflexions, pour commencer sa quête de l'Inconnu, Adam, fils de la terre, décida de faire l'inventaire de ce qu'il connaissait. Car, astuce très grande, du bric-à-brac de ses connaissances, il pensait extraire les éléments susceptibles de l'aider dans sa recherche. De ces éléments connus, il voulait faire un choix. Ce choix, croyait-il, l'aiderait à se faire une image de l'Inconnu. Son univers lui sembla plus étendu. N'avait-il pas ajouté à la somme de ses connaissances la figuration concevable de l'Inconnu ? Il n'était que de donner un nom à cette image pour la faire entrer en existence. Du mot latin « dies » il tira le mot « Dieu ». Adam, fils de la terre, qui avait oublié son origine, s'inspira du jour, de la lumière, pour baptiser l'image de l'Inconnu qu'il avait créé et de l'appeler Dieu, Tout-Puissant, Eternel, mots dont il ne percevait que fort imparfaitement les harmoniques. Mais mots qui lui permirent de parler sans gêne et sans trouble de l'Inconnu. Il en parla à tout propos d'ailleurs, avec l'assurance que confère l'ignorance : Dieu est avec moi. Dieu commande

ceci. Dieu commande cela. Adam, fils de la terre, à l'aide de cet artifice, voulait se convaincre que le vide de son âme était comblé bien qu'il restât béant.

L'Inconnu, derrière la figuration concevable, était toujours l'Inconnu inconcevable. Denys l'Aréopagite ne trouvait-il pas stupide qu'on le nommât puisqu'Il était l'Incompréhensible, l'Ineffable, le sans-nom !

Qu'importe. A l'ombre de Dieu qui masquait le vide de son âme, Adam, fils de la terre, s'adonna comme auparavant au plaisir jusqu'à la glotonnerie et à l'ivrognerie. Quant au repentir, ma foi, il s'en remit à Dieu.

Cependant le vide était toujours le vide. Dans ce vide siégeait l'Inconnu, logeait le souvenir de l'origine et du paradis perdu ; ce paradis qu'Adam avait quitté pour courir l'aventure ; qu'il avait quitté et oublié, mais dont il avait la nostalgie sans le savoir, sans s'en rendre compte. Les croyants parlent toujours de Dieu qu'ils ne connaissent pas, et les incroyants parlent constamment de son absence. Les deux sortes de croyants se préoccupent du même sujet. La différence qui particularise leurs conclusions, ne modifie en rien le sujet de leur préoccupation.

De la terre, il attendit le bonheur, Adam, fils de la terre, voulut construire le paradis sur la terre. Comme par un même biais de l'esprit il avait fait l'image de l'Inconnu avec le connu, il attendit l'inattendu sans comprendre que l'inattendu est, justement, ce que l'on n'attend pas.

Adam, fils de la terre, restait le prisonnier du duel ; le prisonnier du chercheur d'aventures qui engendre le duel, le conflit des opposés, la cause des contradictions. Il restait le prisonnier de la Mort ; le prisonnier de la peur que la Mort entretient. Et son attente était vaine ; son attente de l'inattendu — qui était en fait l'attente de la grâce — était vaine parce que la peur de la mort le rendait avide de ce qui se reçoit quand on ne le convoite pas. Il voulait échapper à la Mort par la possession de l'Inconnu, ou par la possession des faveurs de l'Inconnu. selon l'image qu'il s'en faisait.

Adam, fils de la terre, cultivait la terre, comme nous le disent les Ecritures : « *Le Seigneur Dieu le fit sortir du*

jardin délicieux pour travailler à la culture de la terre dont il avait été tiré ». (Genèse IV - 23 -) Cette terre, il entreprit de l'asservir à ses besoins. Il la fouilla, pénétra dans ses entrailles ; l'analysa pour surprendre dans son sein l'inconnu ou les secrets de l'Inconnu. La quête de l'Inconnu l'obligea à de grands travaux. Où était-il cet Inconnu? Dans le sein de la matière ! Il écrasa, pulvérisa d'une main puissante la matière et découvrit la force de la matière, la richesse de la matière, toute richesse qui appartient à l'Inconnu. Malgré ces découvertes l'Inconnu n'en restait pas moins pour Adam, fils de la terre, l'Inconnu.

Sur les fondations de la matière, Adam, fils de la terre, édifia un monde.

Au pied de l'image qu'il s'était faite de l'Inconnu, il édifia des Eglises qui s'opposèrent naturellement, car Adam, fils de la terre, engendrait par nature la dualité. Il ignorait toujours qu'il était un. Il ignorait que « ce qui est en bas égale ce qui est en haut, pour faire le miracle d'une seule chose ».

Adam, fils de la terre, ignorait toujours que l'inconnu était l'Essence de sa propre essence ; essence qu'il n'avait point à posséder, mais qu'il avait à reconnaître puisqu'il était cette essence, comme elle était l'essence de sa lente création, de la création sans fin qu'il tentait d'ordonner avec les matériaux de ses contradictions et de ses états temporaires. Il ignorait que le vide était le plein et que le plein était le vide.

Adam, fils de la terre, à la poursuite du bonheur, errait comme Dédale dans son labyrinthe. Il était aux prises avec le Minotaure qu'il ne parvenait pas à vaincre parce que le Minotaure était son double, l'ombre de son ombre et qu'il ignorait l'existence de son ombre.

Dans l'obscurité du labyrinthe, semblable au fils prodigue de la parabole, Adam, fils de la terre, se sentit malheureux. La chair convoitait contre l'esprit, l'esprit contre la chair. Il aspirait à la paix et se livrait à un perpétuel conflit. Il travaillait à la réalisation de ce qui était contraire à ce qu'il espérait.

Paul de Tarse, parvenu à cette étape de l'interprétation

du récit biblique qu'il développait, se reporta à la parabole citée par Luc. Le fils prodigue « étant entré en soi-même, dit : Combien y a-t-il dans la maison de mon père de domestiques qui ont du pain en abondance et moi je meurs ici de faim ! »

Adam, fils de la terre, avait faim du pain de vie descendu du ciel. Adam, fils de la terre, se voyait puissant et misérable. Sa puissance se retournait contre lui. Adam, fils de la terre, entraîné dans le courant de l'évolution, avait arraché à la matière de nombreux secrets. Aucun de ces secrets ne lui avait permis de se trouver face à face avec l'Inconnu, ce cœur de la Vie. L'Inconnu restait l'Inconnu derrière l'existence, derrière l'image qu'il s'en était faite.

Adam, fils de la terre, en dernière analyse, avait découvert que la matière qu'il voyait pondérable était susceptible de s'évaporer en lumière, et que la lumière était susceptible de se condenser en matière. Il découvrait que l'Image du Dieu à laquelle il consacrait un culte restait insensible à la misère qui persistait. La terre ne connaissait pas le bonheur, ne connaissait pas la paix, mais était abandonnée au jeu des tragédies sanglantes.

Adam, fils de la terre, enveloppé dans le manteau de sa souffrance, se recueillait. Il avait pénétré profondément dans l'évolution de l'univers appréhendé. Il devait reconnaître que les lois de la physique ne gouvernaient pas le mécanisme entier de l'univers. Il possédait peu ou point d'indice pour l'éclairer sur sa propre destinée. Parmi ce qu'il ignorait, c'est l'ignorance de sa propre nature qu'il ignorait le plus.

Vers sa nature, alors, il porta son attention. Dévoré par le feu de son intellect, il eut soif de fraîcheur spirituelle. Il s'abîma dans une contemplation intérieure. Et, dans le silence inattendu, il perçut des harmonies insoupçonnées. Il vit un grand cercle qui figurait l'involution et l'évolution dans l'infini du temps et de l'espace. Il remarqua que l'hémicycle réservé à l'involution offrait l'aspect d'un tube démesurément large puisque par l'état de sa densité toujours plus grande, Adam plongeait jusqu'au bas du cercle, alors que l'hémicycle offert à l'évolution apparaissait

de plus en plus étroit au fur et à mesure qu'il remontait vers le sommet.

Paul de Tarse pensa : « *Entrez par la porte étroite. Car la porte de la perdition est large, et le chemin qui y mène est spacieux ; et le nombre de ceux qui y passent est grand. Que la porte de la vie est petite ! que le chemin qui y mène est étroit, et qu'il y a peu de personnes qui le trouvent !* » (Saint Matthieu VII - 13 - 14).

Adam, fils de la terre, se confronta avec les mesures du canal qui pouvait lui permettre de s'acheminer jusqu'au domaine de son Père, l'Adam céleste. Sa personne avait tellement grandi, tellement grossi sous l'effet de son avidité et de la matière dont il s'était chargé, qu'il lui était interdit dans cet état de tenter le passage. Sa personne représentait l'accumulation de tout ce qu'il avait voulu posséder au cours de son involution. De tout un complexe engrangé dans sa chair, dans son sang, dans ses viscères, dans les cellules de son cerveau, il avait fait de la pensée des souvenirs, des réflexes conditionnés, des doctrines. Parfois si l'esprit faisait pression sur cet ensemble pour orienter ses facultés intellectuelles, ses facultés créatrices qu'il tenait de son hérité céleste, vers la découverte du Vide, du vide des valeurs illusoirement entretenues par un jeu mental nourri par la mémoire, il édifiait un système qui se dressait en obstacle devant l'esprit. Cependant tout phénomène perçu et expérimenté était susceptible de lui révéler la Réalité dans la splendeur de sa simplicité. « La Matière, avant tout, ce n'est pas seulement le poids qui entraîne, la vase qui enlève, le buisson épineux qui barre le sentier. Prise en soi, antérieurement à notre position et à nos choix, elle est simplement la pente sur laquelle on s'élève aussi bien qu'on descend, le milieu qui supporte aussi bien qu'il cède, le vent qui abat aussi bien qu'il enlève ». (1)

Mais Adam, fils de la terre, était devenu trop charnel et, bien qu'il eût découvert que la Matière n'était pas ce qu'il se l'était représentée, la représentation qu'il s'en était

(1) Teilhard de Chardin : *Le Milieu divin* (p. 124), Edition du Seuil.

faite influençait son comportement, façonnait son mode de vie et de pensée et déterminait ses limites. Les pouvoirs qu'Adam, fils de la terre, avait acquis de longue lutte, au centre même de ses limites constituaient pour lui un danger. Ses pouvoirs se retournaient contre lui, pactisaient avec la Nature dont les lois sont souveraines. Cette Nature qu'il avait voulu asservir pour en tous points en triompher, il découvrait qu'il ne pouvait en triompher qu'en lui obéissant. Il pressentait que les lois de la Nature étaient filles de l'Esprit ; que la chair pouvait se spiritualiser, s'unir à l'esprit pour faire le miracle d'une seule chose. Car rien ne doit échapper à la conscience humaine, ni la valeur charnelle de la Nature, ni sa valeur spirituelle, soit dit en passant.

A l'heure où le choix s'imposait, le fils de la terre comprenait qu'un nouvel Adam, de lui, devait naître : « Vous devez renoncer à votre vie passée et vous dépouiller du vieil homme qui se corrompt dans ses désirs trompeurs » (Saint Paul, Epître aux Ephésiens IV - 22). Mais tout enfantement se fait ici-bas dans la douleur. Devant la douleur, devant l'anéantissement du vieil homme, la personne née de la chair reculait.

Paul de Tarse se souvenait qu'il avait écrit aux Corinthiens : « Adam le premier homme a eu une âme vivante, mais le dernier Adam recevra un esprit vivifiant » . (I Corinthiens XV - 45).

Le fils de la terre, semblable au jeune homme riche de l'Ecriture, se rendait compte que pour entreprendre le voyage du retour, il devait tout abandonner, abandonner ce à quoi il était attaché ; ce qui était sa substance même ; ce qui constituait sa personne ; ce qu'il avait toujours cru être et qui n'était qu'un masque. Il était conscient de l'obscurité dans laquelle il existait, faute de vivre. Il aspirait à la lumière. Il voulait s'en retourner vers la Lumière, mais ce qu'il avait à accomplir, empreint de l'état mental dans lequel il se trouvait, était tâche surhumaine.

Pendant que Paul de Tarse rêvait à l'ombre des oliviers, une petite voix, une fraîche voix de jeune fille, la voix de la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, s'élevait

dans la douceur printanière d'un monde invisible : « Je dois me supporter comme je suis, disait-elle, avec mes imperfections sans nombre, mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'aventures... Je voudrais trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection ».

Ecrasé sous les lauriers de son orgueilleux triomphe en ce monde, le fils de la terre pouvait entendre l'humble pensée d'une enfant dont la simplicité de cœur faisait un lumineux esprit. Cette pensée devait lui révéler que le retour vers le Père peut toujours se faire car « *il y a plus de joie au ciel pour un pécheur repentant que pour quatre vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas à se repentir* ».

Mais... Mon Dieu, que la porte de la vie est petite ! que le chemin qui y mène est étroit !

A l'ombre des oliviers, Paul, l'apôtre des Gentils pensait à ses frères et s'inquiétait : Comment un sujet soumis à la Mort peut-il franchir la porte de la Vie ? Comment peut-il devenir conscient qu'il possède, en son essence, le secret de ce franchissement ? Comment l'aider à prendre conscience du pouvoir qu'il détient, de par son origine, de franchir cette porte étroite ?

C'était là matière à profonde réflexion.

Le fils de la terre n'était-il pas ce mort qui ensevelit les morts ? N'était-il pas celui que l'Apocalypse de Jean, le disciple bien-aimé, fait connaître ? Celui dont il est dit : « Vous avez la réputation d'être vivant et cependant vous êtes mort ! » Vous êtes morts, est-il dit aux hommes. Vous êtes morts, mais vous pouvez être vivants. « *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'Esprit les actions de la chair, vous vivrez* ». (Ep. aux Romains ch. VIII - 13)

N'est-il pas un exemple qui ouvre le chemin de la vie ; l'exemple de Jésus : « *Jésus de Nazareth a été un homme de qui Dieu vous a rendu témoignage* » (Actes II - 22). Le Fils de l'homme qui sut être Fils de Dieu, Celui qui après sa mort fut fait Seigneur et Christ (actes des apôtres ch. II 36).

N'a-t-il pas dit — c'est encore Jean qui le rapporte : « *J'ai été mort et maintenant je vis pour tous les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'Enfer* ».

Quelles sont ces clefs de la mort, ces clefs de l'Enfer dont parle le Maître crucifié ? N'est-ce pas parce que Fils de l'Homme, il sut être Fils de Dieu qu'il est entré en possession de ces clefs ?

Cela est obscur assurément. Mais cela n'est-il pas obscur parce que le fils de la terre est un mort qui ensevelit les morts ? N'est-ce pas obscur parce que tout ce que la vie révèle est voilé aux morts ?

Paul de Tarse se souvient avoir dit aux Corinthiens : « *Si notre évangile aussi est voilé, c'est pour ceux qui périssent qu'il est voilé.* »

Pour ceux qui périssent. Pour ceux qui ne sont pas ouverts à la vie. Mais il leur est possible de s'ouvrir à la vie. Il y a un combat à livrer avec la Mort, un combat dont on peut sortir victorieux. Les Ecritures nous l'attestent. Par elles, nous savons qu'une promesse a été faite. Nous savons qu'il sera donné aux *victorieux* à manger le fruit de l'arbre de vie. Le fruit de l'arbre de vie ! Qu'est-ce sinon l'immortalité !

L'immortalité sera donnée aux victorieux, aux victorieux de la Mort, à ceux qui triompheront du Minotaure, qui triompheront d'eux-mêmes.

Le fils de la terre est le fils de l'Homme. Au fils de l'homme il appartient de redevenir Fils de Dieu en pratiquant l'action pure, l'action dépouillée de tout intérêt personnel. Ainsi pourra s'effectuer le retour d'Adam à son origine, d'Adam fils de la terre qui sera le nouvel Adam.

Les cieux resplendiront d'une gloire nouvelle.

Car il est écrit : « *Quiconque aura vaincu, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi qui ai vaincu* ».

INTRODUCTION

A LA

SECONDE PARTIE

L'aventure cyclique dans laquelle Adam s'est engagé ; l'aventure cyclique dont nous avons tenté d'ébaucher la reconstitution avec les matériaux que de notre mieux nous avons soustraits aux Ecritures, aux légendes, aux symboles hermétiques, aux comptes rendus sévères de la science ; encouragés que nous étions par la présence imaginée de l'Apôtre des Gentils, dont le témoignage nous est certainement précieux, cette reconstitution nous conduit, par un penchant naturel de l'esprit, à considérer avec attention la situation psychologique et spirituelle faite aux fils de la terre que nous sommes, sous la pression toujours plus grande de l'Evolution, l'Evolution révélant le dessein de la vie.

Sur cette planète où les morts s'agitent, où les vivants sont si rares, la situation spirituelle des fils de la terre est empreinte d'angoisse, de tracas, d'une inquiétude particulière qui relève de la psychiatrie. Les fils de la terre sont amenés, à présent, par une naissante curiosité mentale qui prend un tour collectif (elle était autrefois le fait réservé à des individualités clairsemées) à se poser de très nombreuses questions, à s'égarer dans les données de problèmes multiples qu'ils s'ingénient, par habitude intellectuelle, à rendre insolubles.

Paul de Tarse, qui nous conserve son aide, se souvient qu'après sa fulgurante vision, son illumination,

sur le chemin de Damas, il fut trois jours sans voir, trois jours sans boire et sans manger, trois jours privé de tout sens (Actes IX - 10).

Trois jours ! Il est bon de le souligner, Jésus, nous le savons, ressuscita trois jours après sa mort. Il n'est pas absurde de penser que Paul, le probationnaire, dépouilla durant trois jours les voiles de la mort qui l'enveloppaient quand il paraissait vivant, pour s'éveiller après trois jours à la vie. Après ces trois jours de cécité, il eut des yeux pour voir, des oreilles pour entendre.

O tristesse de notre condition, les Ecritures ont beau nous apprendre cela, notre regard se heurte toujours aux apparences et nos oreilles n'entendent que le bruit.

Suffit-il de savoir que Jésus fut mort et qu'il devint vivant, que Paul de Tarse fut mort et qu'il s'éveilla à la vie, que les Apôtres reçurent le Saint-Esprit avant d'accomplir leur mission, pour que l'homme de chair corruptible s'éveille à la vie sans autre difficulté, pour que le fils de la terre soit immortel, pour que l'homme de chair ne soit plus appelé à mourir, ne soit plus appelé à subir le joug d'existences multiples comme les Ecritures nous le font entendre ?

Suffit-il de savoir, répétons-le, que « *Jésus de Nazareth a été un homme de qui Dieu nous a rendu témoignage* » et qui a été ensuite « *fait Seigneur et Christ* » (Actes 11-22 et 35) pour que le fils de la terre franchisse la porte étroite de la vie ?

Le dépouillement peut-il se faire si rapidement ? Instantanément sans une disposition particulière de l'esprit de l'homme qui change d'orientation ? La grâce tombe-telle spontanément sur l'homme qui ne s'y est pas ouvert ?

Hélas ! Alerté par l'inquiétude métaphysique qui l'obsède, l'homme demande : Comment triompher de la mort ? La Mort préside à la naissance de l'homme, comme elle préside à sa fin. Quels mérites exige-t-on de lui ? De quelles vertus doit-il être paré ? Est-il même question de mérites et de vertus ? La science prétend actuellement que les dispositions psychologiques et spirituelles d'un homme, ses facultés cérébrales, dépendent du plus ou moins d'hormones

dont son organisme dispose et suivant un dosage préétabli ; d'un système glandulaire assez fantasque puisqu'il fonctionne avec une régularité qui relève d'un caprice de la Nature. Ainsi le biologiste prétend que lorsque la glande thyroïde cesse de sécréter de la thyroxine dans les vaisseaux sanguins, il n'y a plus ni intelligence, ni sens du mal, ni sens religieux.

Ceci, superficiellement admis, sans autre approfondissement, nous ferait penser à la doctrine de la prédestination qui fut, au XVII^e siècle, le sujet de tant de querelles. La Nature, semble-t-il, disposerait de la grâce de faire l'homme apte à manifester l'intelligence, à manifester l'esprit, comme le Dieu, cher à certains fanatiques, donne la vie de l'esprit à qui bon lui plaît, et notamment à qui plaît à ces fanatiques.

Mais l'homme, ce dieu de la terre, hardi biologiste, peut remédier aux carences de la Nature comme aux effets de ses fantaisies en lui faisant la nique. Alexis Carrel ne craint pas de dire que la science est capable de donner à l'homme des moyens qui le disposent à faire le bien et à éviter le mal. Le biologiste peut d'un avorton faire un géant, d'une femme un homme, d'une vierge une femme enceinte, d'un imbécile un homme intelligent. Il possède le pouvoir de mettre le fils de la terre en état de grâce, même si la grâce ne doit pas être reçue.

Cela ne nous fait-il pas penser au Jansénisme ou autre doctrine sévère qui vous étend l'esprit sur un chevalet de tortures sans autre effet que d'offusquer en soi le sentiment de la justice, de la charité, le sentiment profond du pur épanouissement de l'Amour ? Sentiment qui a sa racine dans la vie qui fait que l'homme existe, qu'il est un élément conscient du cosmos, participant de la Conscience universelle.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier : Comment le fils de la terre postulerait-il la grâce, s'il ne savait pas qu'il en peut recevoir le don ?

Le savant voit sa science incliner ses pouvoirs sur le seuil de la porte si petite de la vie. Le théologien se trouve dans le même cas. Il spéculé intellectuellement sur les possibilités

que Dieu veut bien — selon lui qui ne craint pas de parler en son nom — accorder à sa pauvre créature, sans que cela l'aide à faire un pas sur le chemin étroit qui mène à la Vie.

Il n'est point de système qui, bien employé, puisse permettre de passer de la mort à la vie. Il n'y a pas de moyens pour atteindre à la spiritualité. Il n'y a pas de méthodes qui puissent prévaloir dans ce domaine. Des qualités telles que la volonté, l'unité de direction vers le but, le pouvoir de concentration peuvent permettre de développer des pouvoirs. Ces pouvoirs peuvent être plus subtils que les possibilités physiques grossières, mais ils ne représentent jamais que des valeurs supra-sensorielles, c'est-à-dire d'autres sens plus complexes, plus fins, capables d'investiguer un domaine qui pour n'être pas appréhendable avec les sens habituels, n'en est pas moins un domaine purement matériel. Ce développement de pouvoirs s'adresse à une qualité de matière plus élaborée, mais qui demeure matière. Le problème du pouvoir touche à un art, mais cet art est non seulement à la portée de l'homme doué, mais à la portée de l'homme obstiné. Cela n'a rien à voir avec quoi que ce soit de spirituel ; cela appartient au monde des phénomènes, ce monde où les morts sont nombreux.

La porte de la vie est petite ; le chemin qui y mène est étroit.

Alors qu'est-ce donc que ce volume encombrant dont nous avons parlé à la fin du dernier chapitre de la première partie de cet essai ? Qu'est-ce donc que ce volume que nous traînons et qui nous interdit le passage de la porte étroite de la Vie ? De quoi est-il fait ? De quoi ce poids qui nous entraîne vers cet abîme de tourment et d'iniquité qu'est le monde est-il composé ? La sagesse prétend qu'il est fait de ce que notre cerveau avide a absorbé ; notre cerveau, c'est-à-dire cette éponge toute prête à s'imbiber de tous les mensonges dont la société est pourvue. La sagesse assure même que la vérité un instant perçue devient mensonge dès que nous voulons la retenir dans notre boîte aux souvenirs. Le cerveau pétrifie les formes parce que

la vie toujours mouvante s'en évade dès qu'elles ont servi à la manifester un instant. Les formes, comme les pensées qui se réfèrent aux formes transitoires n'ont point de vie réelle en soi. Ces formes sont transitoires parce qu'elles sont filles de notre mental momentanément ensemencé par l'esprit. La forme a le goût du terroir où elle a germé. Ce terroir est le cerveau humain « *monstrueuse tumeur de l'univers*, dit Jean Rostand, où, *telles des cellules malignes, prolifèrent sans frein les questions et les angoisses* ». Il faut ajouter où prolifèrent sans frein des réponses qui n'apaisent point notre inquiétude. Tout cela passe dans le canal de l'existence en nous offrant un continuuel changement d'aspect qui nous déconcerte. La vie est au-delà de la forme et en deçà de la forme. La vie est ce qui reste quand tout ce qui nous avait paru la contenir a disparu. La vie est toujours au-delà de ce que nous heurtons, en deçà de ce que nous concevons. La vie est où nous ne la voyons pas : « *Et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise* » (Saint Jean).

Dans le musée de nos représentations mentales, la vie n'est plus, la vérité s'est évaporée. Ce n'est que le vestiaire de la vie, le vestiaire de la vérité ; l'habillement que la vie avait un instant revêtu et que nous avons conservé dans notre mémoire pour que la personne s'y puisse référer. La personne qui n'est qu'un vêtement rapiécé. Notons, en passant, ce que dit Krishnamurti : « Une vérité n'est pas acquise une fois pour toutes. Ce qui est vrai maintenant est vrai dans sa spontanéité au moment de la découverte ; c'est l'expression d'un instant, la vérité d'un instant. Si cette vérité est codifiée, elle deviendra une erreur parce qu'à partir de cette vérité codifiée devenue erreur, un système sera érigé ».

Emmuré dans les formes et le système, écrasé sous le poids des vêtements, l'esprit aspire à la vie. Prisonnier de la personne, l'esprit aspire à la liberté, à la faculté de manifester la vie qui est l'essence de

tout ce qui nous apparaît, de tout ce qui nous heurte, de tout ce qui nous entraîne, de tout ce qui s'écoule, de tout ce qui n'est plus pour être de nouveau.

Nous avons dit que les pensées qui se réfèrent aux formes transitoires conservées dans la mémoire n'ont pas de vie en soi. La mémoire sert de structure et de fondations à la personne, à la créature conditionnée par le climat, par l'ambiance physique et morale dans laquelle elle croît et meurt. Conditionnée par le jeu mouvant des formes, la créature est le jouet des formes et non l'expression de la vie pure lumière, de la vie essence de toute chose. C'est pourquoi Saint Jean rappelle les paroles du Seigneur : « On dit que vous êtes vivants alors que vous êtes morts ». La créature conditionnée est morte. Un savant conditionné trop étroitement par sa science peut n'être pas vivant en ne discernant pas la vraie nature de sa pensée, la vraie nature de l'obstacle qu'il dresse entre lui et la vie, la vraie nature de ses limites qui sont d'ordre intérieur, qui sont disposition mentale. De même un théologien peut être conditionné par sa fonction et sa discipline et n'être pas vivant parce qu'il spécule intellectuellement sur des notions étrangères à toute expérience vécue, sur des notions abstraites étrangères à la vie de l'être.

Dans la seconde partie de ce livre, nous allons tenter de nous affranchir de ces conditionnements, et, cela, en prenant conscience de leur existence et en prenant conscience de leur nature. Nous rompons avec tout conformisme ; nous écartèlerons préjugés tenaces et habitudes stagnantes pour percevoir au-delà de ces éléments stratifiés de nos exercices mentaux, de nos exercices cérébraux, la calme grandeur des solitudes silencieuses où la vie étend son empire, où la vie est sans obstacle, sans limite, où la vie est parce que rien n'est plus.

Peut-être n'apparaîtrons-nous pas orthodoxe, peut-être ferons-nous scandale ! Mais l'abbé Alta disait : « Dans le royaume de l'esprit l'hérésie et le schisme sont la spécialité des orthodoxes qui rompent avec la liberté de pensée » .

L'essence de l'esprit est la liberté. Dans le ciel de l'esprit il n'y a pas de prisons.

Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.

CHAPITRE PREMIER

DU BIEN ET DU MAL

Evoquons le calvaire.

Le calvaire nous offre le spectacle de Jésus crucifié entre deux larrons.

Quelle image suggestive ! Quelle image parlante et surréaliste ! Quelle image chargée d'enseignement ! Quelle image tragique !

Cette évocation marque de son sceau la vie de vastes communautés humaines qui s'en affligent faute d'avoir acquis par la compréhension le privilège d'en réaliser la valeur précise.

Jésus crucifié entre deux larrons !

Pourquoi Jésus a-t-il été crucifié entre deux larrons, deux larrons qui s'opposaient dans leur ultime comportement ? Qu'est-ce que cela veut dire ? L'un de ces larrons s'éveilla à la vie, tandis que l'autre, irrémédiablement aveugle, adressa quelque cruelle plaisanterie au sublime messager. Jésus crucifié entre deux larrons donna à l'un le royaume des cieux. Parfaitement, Il donna le royaume des cieux à celui qui avait été sensible à sa pureté, qui avait reconnu Sa divinité et qui avait entendu son message, alors que le second était abandonné à son sort qui

90

EVEIL DE L'HOMME NOUVEAU

est le sort commun aux créatures qui ont fermé leurs yeux et bouché leurs oreilles à ce qui rayonne, à ce qui chante, à ce qui fait la raison et la beauté de l'existence.

Jésus crucifié entre deux larrons ! Quel tableau qui dispense l'enseignement sous son voile tragique. Jésus crucifié entre deux larrons ! Symbole qui permet de voir l'homme tourmenté entre les opposés, angoissé et torturé entre le bien et le mal. Nous sommes hantés par la pensée que le bien et le mal se partagent l'homme : la ville haute et la ville basse. La cité où règne le conflit. La cité qui est le cœur de l'homme où l'esprit s'égare faute de le connaître et de l'occuper.

.....

La fraîcheur se faisait la compagne apaisante du soir. L'air était plus léger. Un chat venait d'attraper un oiseau. Le pauvre volatile avait poussé un cri, un seul cri, avant de rester inerte dans la gueule du félin qui l'emportait. Paul de Tarse qui venait d'assister au meurtre, songeait aux drames multiples dont la Nature nourrissait son histoire, aux drames que l'homme portait en lui et qui faisaient l'illustration de chaque jour de la Terre.

Des agonies quotidiennes altèrent la sérénité des aubes et des soirées crépusculaires. Cela est vrai. Il est vrai, aussi, que les hommes ne gardent du Christ glorieux que le souvenir d'un flanc percé d'une lance, le souvenir d'un corps décharné et cela imprègne d'un sentiment macabre la doctrine d'Amour qu'Il nous a donnée, doctrine qui ne devrait inspirer que confiance et joie, que bonheur et vie.

Jésus a été crucifié entre deux larrons : le bien et le mal. Le bien et le mal qui sont vie et mort ; qui sont lumière et ténèbres ; qui sont esprit et chair ; qui sont douceur et colère ; qui s'opposent et ne se substituent pas opposé à opposé. Seule la conscience du conflit peut réaliser l'harmonie des contraires par leur dépassement.

Jésus a été crucifié entre deux larrons ; les deux pôles de l'existence.

Et Paul de Tarse pensait : « *Je sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair, parce que je*

n'y trouve pas le moyen de le faire, encore que je le désire. Car je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Que si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi ». (Ep. aux Romains, VII - 18-21).

Je suis écartelé entre le mal que je fais et le bien que je voudrais faire. Je suis comme le Seigneur crucifié entre deux larrons. Et je dis : mon Père, éclairez-moi que je vois de quelle nature dépend le bien. De quelle nature dépend le mal. Que je découvre, sans erreur possible, ce qu'est le bien et son origine ; ce qu'est le mal et d'où il vient. Que je comprenne de quelle nature est ce péché qui m'empêche de faire le bien vers lequel mes efforts devraient me porter ?

Ces questions que Paul de Tarse soumettait à son discernement sont les éternelles questions que l'homme se pose dès que la souffrance l'aiguillonne ! Eternelles questions auxquelles des moralistes prétendent répondre sans que, nonobstant leur œuvre, le mal succombe sous l'activité du bien ; ou que le bien cède définitivement l'empire de ce monde au mal.

Dans l'effervescence des passions le mal semble toujours triompher et cependant les hommes glorifient les martyrs qui se sacrifient à la victoire du bien sur le mal.

L'opposition est sans fin. Entre les opposés, il y a continuelle oscillation. Aussi devons-nous comprendre ce que signifie la crucifixion de Jésus entre deux larrons.

Jésus a été crucifié entre les deux opposés : le duel ! Le duel source de perpétuelle confusion, de perpétuel conflit : le bien et le mal ; le positif et le négatif ; le clair et l'obscur ; la chair et l'esprit ...

C'est dans la fermentation des sécrétions de la chair que le péché prend naissance. C'est pourquoi Paul de Tarse se souvenait qu'il avait dit : « *Celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit.* » (Ep. aux Galates, IV - 29).

Il est dit, il m'en souvient, murmurait Paul de Tarse que Jésus s'était retiré dans le désert durant quarante jours et quarante nuits, et que là, Il fut livré aux attaques

incessantes du démon. Il faut entendre, bien sûr, que Jésus s'était retiré dans l'aride désert de sa solitude, dans les ténèbres de son physique, de sa constitution affective et mentale, et que dans ces profondeurs Il avait éprouvé les exigences du physique, de l'émotionnel et du mental ; Il avait été soumis aux mirages de Maya qui dénature la promesse archangélique en se servant des perspectives de l'illusion. Mais toutes les flèches et toutes les lances de la nature charnelle de Jésus vinrent se briser sur sa cuirasse de pureté et sur son heaume de simplicité. La chair, alors, fut soumise à l'Esprit qui triompha sans faire des efforts

pour lutter, car s'il avait fait des efforts, il aurait été un adversaire vulnérable ; mais il dut son triomphe à ce qu'il était Esprit, Esprit impollué.

L'homme, ce vase d'argile, a à subir durant son existence, les assauts de la chair mortelle avide d'une immortalité qui lui est refusée. La chair est physiquement avide de nourritures terrestres, d'émotions et de sentiments, de savoir et de vanités intellectuelles. La chair se crée la parure d'une personnalité qui entretient une mémoire laquelle accumule des souvenirs, des expériences, pour s'assurer une continuité et pour se croire impérissable. Cette avidité, qui fait de la personne la manifestation de l'avidité, donne naissance à l'angoisse sujette de la Peur.

« L'homme joue aux quatre coins avec son angoisse » a dit Jean Rostand. Ces quatre coins sont les quatre pointes de la rose des vents qui tournent dans son mental tourmenté, toujours tourmenté par la peur de l'Inconnu. Et, quoiqu'il en soit, le savant plein de savoir voit grandir l'Inconnu au fur et à mesure que son savoir augmente. Il voit, conséquemment, grandir son angoisse. Jean Rostand se reconnaît un biologiste anxieux. D'où vient cette anxiété quand la vie pour certains être a ...

... a des parfums frais comme des chairs d'enfants,

Doux comme les hautbois, verts comme les prairies !..

D'où vient cette anxiété sinon, nous semble-t-il, de la peur qui naquit avec la chair périssable, de la peur qui, selon les Upanishads, tire — avec la chair — son origine de la Mort ?

Saint Jean de la Croix a parlé de l'inquiétude. Ne l'avait-il pas connue ? « L'inquiétude, disait-il, est toujours de la vanité, et parce qu'elle ne sert à rien de bon. Voire même si le monde entier était jeté dans la confusion avec toutes les choses qui s'y trouvent, l'inquiétude à ce sujet serait encore de la vanité ».

L'anxiété est-elle purement et simplement vaine ou est-elle l'aiguillon qui force l'homme à se retourner sur lui-même, à en découvrir la cause en soi ? Et si nous considérons l'anxiété du savant, qui est l'anxiété de l'homme conditionné par un aspect de la connaissance acquise, d'un mince savoir malgré son importance, ne pouvons-nous pas dire qu'elle provient du fait qu'aspirant à s'assurer de son immortalité par la découverte de preuves physiques, il erre obstinément dans le domaine où la Mort exerce son emprise. Il ne songe pas à se retourner vers la face ouverte de son esprit qui perçoit la vie dépouillée de ses apparences transitoires. Il n'accorde crédit qu'à ce qu'il appelle sa raison soumise à ses méthodes particulières d'investigation. Il ne se rend pas compte que cette raison — indispensable certes dans les limites du champ qu'elle embrasse — devient l'obstacle à son éveil à la vie. Eveil qui ferait cesser toute anxiété. Il est pourtant secrètement conscient qu'« il est une âme qui porte un cadavre » pour se servir de l'expression d'Epictète, mais seul le cadavre retient son attention. C'est dans le cadavre qu'il veut découvrir la pérennité de la vie de l'esprit, sans diriger sa recherche dans le secteur où la vie de l'esprit se manifeste. Il aspire à posséder une certitude que sa méthode d'investigation est incapable de lui donner. L'anxiété est née d'un conflit intérieur qu'il ne peut faire cesser par les voies qu'il emprunte. Il est crucifié entre deux larrons : la dualité de sa nature.

Le conflit, cause de son anxiété, est-il le mal en soi ? En cette matière, nous ne pouvons adopter une conclusion que si nous faisons abstraction de toute morale, morale qui n'aurait rien à faire ici. Il apparaît qu'il est possible de dire que le bien est ce qui assure l'union du corps et de

l'esprit — en parfait équilibre ; et le mal ce qui n'assure pas l'harmonie, du corps et de l'esprit, ce qui n'assure pas la paix de l'être, ce qui entretient la dualité, ce qui oppose le dense au subtil. Le mal est ce qui entretient le conflit ; ce qui dans « *l'aveugle jeu des molécules s'achève en trouble et en tourment* ».

Le mal règne quand, par la science, l'homme recherche la puissance pour s'en servir à son profit ou au profit du système auquel, par orgueil stérile, il s'identifie, ce qui revient à peu de chose près au même. Dans ce cas la science fait que l'homme court bien, comme le dit — ou à peu près — saint Augustin, mais il court à côté du chemin ; c'est ainsi que plus il court, plus il s'égare, car plus il s'éloigne du chemin. Mais par la recherche scientifique désintéressée, l'homme se rapproche du chemin pour peu qu'il considère les deux faces de son esprit avec une égale confiance et une certaine foi dans ce qui est. Le bien est dans ce qui est spontanément connu ; le mal dans ce que nous désirons posséder. Cela relève de l'éthique et non de la morale. Entre ce qui est et ce que nous désirons, il y a conflit. La morale n'empêche pas le conflit d'exister ; la religion, par ailleurs, ne le fait pas cesser. Le Dr A. Nielsen, dans son ouvrage « *Le Principe Vital* » dit ceci :

« Il est dans l'imagerie religieuse un seul trait que l'on retrouve constamment, savoir le pouvoir régnant sur la vie et le monde qui a une opposition à combattre, et de même que le pouvoir régnant est personnifié en un Dieu, l'opposition à celui-ci est personnifié en un Satan. Cette force souveraine reste souvent en abandon devant la force diabolique, et je crois que, du point de vue biologique, on peut considérer que Satan représente le milieu ambiant. L'extinction de la vie produite par les puissances de la nature, c'est cela, sous l'angle religieux, le Mal, le feu qui dévore, le froid qui tue, la violence des tempêtes, les inondations et les tremblements de terre, tout ce qui ruine, toutes les intentions incluses dans le principe vital ».

Partons de cette citation en considérant, comme elle nous est exposée, l'imagerie religieuse où apparaît la dualité,

donc le mal en soi, pour découvrir la signification symbolique des implications de l'homme dans les cataclysmes physiques. Il n'est pas insensé de penser y découvrir cette implication puisque l'homme, en voulant tirer des activités physiques ou matérielles (élevées jusqu'à l'activité mentale) toutes possessions propres à satisfaire son avidité, et propres mêmes, à lui donner tous les espoirs de durer et de se dépasser, projette dans son ambiance de puissantes énergies, vibrant à l'échelle des vibrations de son avidité. Nous pouvons fort bien nous demander si l'homme en multipliant ses erreurs, en ignorant, en fin de compte, que Dieu est le symbole de l'harmonie des contraires, ne détermine pas dans le « milieu ambiant » — pour reprendre les termes du Dr Nielsen — les causes de réaction catastrophiques et planétaires ! Il sera bon de revenir sur ce sujet dans la dernière partie de ce livre. Admettons, pour l'instant, que les activités de l'homme ne sont pas sans conséquence et sans conséquence physique, même si ces activités ne sont pas d'ordre mental — par conséquent soumises à notre jugement incliné à apprécier le bien et le mal. Le sage Marc-Aurèle, à sa façon, nous aide à le croire. Il écrivit sur ses tablettes cette réflexion bonne à méditer : « . . . car mon âme a le pouvoir de transformer par la pensée l'action que je ne peux faire en quelque chose de meilleur ; en sorte que ce qui arrête un ouvrage projeté devient l'ouvrage, et que ce qui s'oppose à ma route devient une route ».

Cette vertu que l'homme révèle fait reconnaître qu'à sa débilité s'égale sa puissance. Mais, en revanche, on peut dire que l'homme, apprenti sorcier, projette son œuvre dans un milieu ambiant où elle

trouve, dans son opposition, un accomplissement. L'œuvre apparaît alors dans son revers. C'est dans ce qui s'oppose à sa route que l'homme trouve une route qui l'éloigne de sa réalisation.

C'est toujours par le jeu des opposés que l'homme se laisse distraire du chemin qui le reconduit à son origine ; c'est par le jeu des opposés qu'il se fait duper et qu'il se fait crucifier entre deux larrons : le bien et le mal.

Pourtant « les feux de l'enfer et les feux du ciel ne sont pas deux forces, différentes, mais les manifestations contraires de la même énergie. » (1).

La Re-connaissance de cette unique énergie fait disparaître la notion du bien et du mal et fait de l'existence de l'homme, de l'homme éveillé à l'esprit, le temple de la béatitude.

(1) Teilhard de Chardin : *Le Milieu Divin*, . 191.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE LA MORALE A L'ÉTHIQUE

Que le chemin qui conduit à l'arbre de vie est étroit, et qu'il est aride ! L'homme le prétend mal tracé à travers le désert de son existence. Errant entre les directions opposées, il attend — du radar qu'est la Morale — la prise en charge de sa conduite. Sa démarche ne dépendra pas de son choix et de son initiative, mais de la Morale qui lui évite le pénible effort d'une prise de conscience. La Morale est un code de bon usage dans la société. Elle commande une discipline ; elle impose un comportement qui maintient l'homme dans les limites d'une règle systématique, mais qui ne sert de rien à qui postule la perfection véritable. La Morale conforme le Moi qui s'efforce de se perfectionner dans la pratique de la vertu. De quelle force est l'amour du Moi qui se Justifie par la vertu La Morale est la loi. « *Or, il est certain que personne n'est justifié devant Dieu par la loi* » . (Epître aux Galates III - 2). Ainsi nous plait-il de souligner que les Ecritures appuient de leur autorité ce que nous pensons en cette matière. Il nous souvient, par ailleurs que Kant trouvait un double sujet d'étonnement dans la contemplation du ciel et dans l'examen de la loi Morale. Et Jean Rostand, à ce propos, va jusqu'à dire qu'il est surprenant que le respect de celle-ci résiste à la contemplation de celui-là.

Certes, l'homme est parfois déconcerté par ce que la morale religieuse ou laïque lui commande ou lui interdit.

escarpé de la terre hellénique, là où notre rêverie se plaît à le voir, Paul de Tarse illustre ce qui vient d'être dit par le conseil que donna Jésus : « N'appellez *personne sur terre votre père, parce que vous n'avez qu'un père qui est dans le ciel.* (Saint Matthieu XXIII, 9). Et l'apôtre des Gentils de remarquer que cela semble en contradiction avec le commandement de l'Ancien Testament qui est celui-ci : « *Père et Mère honoreras afin de vivre longuement* ».

Ce commandement s'inscrit également dans l'enseignement que donne l'Eglise Chrétienne. Enseignement certainement mal compris par ceux qui le donnent et par ceux qui le reçoivent. Nous exposerons plus tard les réflexions que nous suggèrent ces remarques. Précisons, pour l'instant, que par ces propos, nous ne voulons en aucune façon attaquer ou abolir toute règle qui, dans la société, pourrait servir à l'entretien de bons rapports entre les hommes. Mais il entre dans nos intentions de faire observer que ces bons rapports peuvent être, de manière constante, assurés par une démarche libre de l'intelligence qui, elle, n'esclavagerait pas l'esprit.

Nous entendons dire par là que d'excellents rapports entre les hommes peuvent être obtenus par le sage comportement de chaque individu qui obéit à une disposition naturelle de l'esprit, l'esprit exerçant librement ses fonctions de guide intelligent, et non, comme la Morale le tente en vain, obéissant à des impératifs d'inspiration sociale conservatrice. Il y a, dans cette manière d'envisager la question, grande différence de niveau spirituel. Notre choix s'élève, naturellement, vers le niveau qui s'accorde le mieux avec la reconnaissance de la nature divine de l'homme. Or, chercher à établir par la Morale des rapports humains satisfaisants pour conserver en existence une société, c'est mettre sur le même pied la Morale et la police ; c'est négliger le composant humain de la société, et c'est, en outre, accepter l'hypocrisie pour règle de bonne tenue. Dans ce cas, disons avec M. de Rivarol, que « ce qui maintient le peu d'honnêteté et de morale publique qui brille encore en ce monde, c'est qu'un coquin ne veut pas passer pour tel ».

Il y a également contradiction entre la morale religieuse qui nous défend de tuer, et la morale laïque qui nous commande de remplir notre devoir patriotique en courant sus à l'ennemi pour le pourfendre. Ces contradictions ne donnent pas bonne opinion de la Morale, puisqu'elle ne réforme pas des mœurs qui s'accordent mal avec le comportement humain que la Morale prétend inspirer. Il y a là une situation ambiguë qui légitime subtilement le mensonge. Nous croyons encore entendre la grande voix de Sa Sainteté Pie XII qui disait : « A l'esprit de mensonge qui domine le monde devrait être substitué l'amour inébranlable de la Vérité ».

Est-ce parce que la Morale n'est pas observée par les hommes que cette grande voix fit entendre ce qui devrait être, de soi-même, compris ; ou devons-nous penser que la Morale est inopérante parce qu'elle paraît autoriser le mensonge en faveur de ce que l'on croit être un haut idéal ? Certains exemples illustrent cette réflexion. Saint Grégoire de Nazianze justifiait le mensonge avec subtilité. Il écrivit à saint Jérôme, qui pour son propre compte avait besoin de justifications, ce que nous avons déjà cité : « Souvent nos ancêtres et nos docteurs ont dit non pas ce qu'ils pensaient, mais ce que les circonstances et la nécessité les forçaient à dire ». La vieille duchesse de Ferrare, qui avait grande probité d'esprit, reprochait à Jeanne d'Albret, reine de Navarre, mère de Henri IV, d'avoir soutenu devant elle « qu'il était

permis de mentir pour la religion, qu'il se fallait défendre en toutes les sortes qu'on pouvait, et que le mensonge était bon et sain en cet endroit ».

Ainsi, nous devons bien l'admettre, dans l'esprit de certains êtres, le mensonge doit servir à protéger la vérité ou, même, à la justifier. Comment la Vérité peut-elle leur apparaître ? Comment peuvent-ils la percevoir sans erreur possible si la vérité est l'opposé du mensonge ? La question se pose, même si l'on répugne d'y répondre.

L'homme, au cours de sa fabuleuse aventure cosmique, depuis la période où, selon la Genèse, Adam mangea du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, où

Adam androgyne, donna naissance à Eve, expression vivante de son affectivité, depuis la période où Adam passa de l'unité initiale au duel existentiel, l'homme a perdu le sentiment de l'unité et s'est laissé prendre dans les filets de la dualité. Il s'est rendu prisonnier de la notion de séparativité qui s'installa dans sa pensée. Depuis cette période antédiluvienne la vérité et le mensonge coexistent.

Et pourtant, ô Seigneur, dernier parmi les sauveurs du monde, vous êtes venu pour affranchir l'homme de cette dualité dont il est encore, aujourd'hui, l'esclave.

Comment, de menteur qu'il est — par le défaut de son incarnation — l'homme pourra-t-il devenir messenger de vérité ? Autrement dit, comment le mensonge que l'incarnation détermine, ne serait-ce que par l'aberration des sens, deviendra-t-il vérité ? Comment la vérité se révélera-t-elle vérité en compagnie du mensonge ? Comment l'homme, embarrassé du mensonge, fera-t-il éclater la vérité ?

L'homme, menteur, bien intentionné envers la société, pour satisfaire aux exigences du duel qui s'impose à son esprit, se servira d'un artifice. Il se servira d'un artifice sans se soucier de connaître l'origine de la dualité. Cet artifice sera la Morale. La Morale, code de règles de conduite, sera le compromis offert aux opposés qui s'affrontent au cours de l'existence humaine. La Morale, tant bien que mal observée, assurera une apparente sécurité à ceux qui n'ont point trop souci de leur liberté, ni trop souci de vigilance spirituelle. L'observation de la loi morale laissera en paix la conscience des tièdes qui seront satisfaits de la conduite que la loi leur imposera. Tout cela à l'encontre de la pensée des sages qui, comme Aristote, disent que leur philosophie leur sert à faire librement ce que les autres hommes ne font que sous la contrainte des lois.

L'homme ignore la liberté dont il parle beaucoup, comme il ignore Dieu, dirait Maître Eckhart, dont il bavarde constamment. Il voile avec des mots son ignorance. Ce sont là choses des siècles qu'il nous faut bien juger.

Paul de Tarse nous rappelle qu'il écrivit aux Corinthiens : « *Ne savez-vous pas que nous jugerons les Anges ?* »

A plus forte raison devons-nous juger les choses du siècle ».

Puis il ajoute que bien embarrassés sont les hommes de juger les choses du siècle quand ils croient habiles de sauvegarder par le mensonge un système ou un idéal qui devient alors la raison d'être du mensonge et sa justification au nom de la Morale.

Ainsi l'Homme d'Etat ment pour assurer le succès d'une politique qu'il estime être favorable aux intérêts de son pays ou de son parti, aux intérêts de la gauche ou de la droite. L'Homme d'Eglise ment pour conserver bonne figure, quelles que soient les circonstances, à l'idéal qu'il est chargé de faire admettre et respecter par les croyants de son obédience. La Morale, dans les deux cas, est toute imprégnée de ces mensonges, disons de ces pieux mensonges, comme la pudeur nous commande de les qualifier. N'est-ce pas là aberration mentale qui veut que la société composée d'hommes qui mentent, soit parfaite malgré les menteurs qui la dirigent et ont la prétention de la moraliser.

L'aberration mentale apparaît dans la distinction que font les hommes entre ce qui est et ce qui devrait être. C'est sur cette distinction, profond non-sens psychologique, que la Morale se fonde et qu'un pouvoir législatif s'appuie. Ce qui est, pense-t-on communément, devrait être réformé en vue de réaliser ce qui devrait être — qui n'est pas. Par les lois et la morale, une transformation de la société est envisagée. Ainsi pour aller de ce qui est à ce qui devrait être, les lois et la Morale sont empruntées. Grande confiance est accordée au système imaginé. Si l'on en croit Krishnamurti « les systèmes politiques ou éducatifs - ne se modifient pas mystérieusement ; ils se transforment lorsque se produit un changement fondamental en nous. L'individu est de première importance, non le système ; et lorsque l'individu ne se comprend pas en tant que processus total, aucun système, fût-il de droite ou de gauche, ne peut apporter au monde l'ordre et la paix ».

Quoiqu'il en soit, l'aventure engagée par les hommes pour transformer ce qui est en ce qui devrait être est inlassablement poursuivie à travers le temps avec un égal insuccès.

Cette chasse à la chimère trouve sa justification dans la nature du mental humain qui relève du monde de la mécanique dont les lois - fort justes font fructifier l'erreur que le mental chérit. Dans ce monde livré à la manifestation physique, par la logique, que le mental y introduit, tout est vraisemblable bien que rien ne soit vrai ; alors que dans le monde subtil du réel où se trouve ce que l'homme aspire de connaître, tout est vrai bien qu'apparemment invraisemblable.

En conséquence, l'homme s'attache fidèlement au système, quel qu'il soit : politique, économique, social, religieux, moral. Le système est étranger à la vie. Il est statique, la vie est mouvante. Lorsque nous flânons sur un pont, le courant du fleuve, au-dessous de nous, ne nous entraîne pas ; nous avons l'illusion, en le regardant, de voir toujours la même eau, alors que par son écoulement, elle est sans cesse renouvelée.

Eh bien, la morale s'apparente au système... Elle est règles par conséquent statique... Mais la vie est mouvement. Si la morale est règle et la règle est statique, la morale est en désaccord avec la vie qui est mouvement. Mais, aux yeux des hommes, c'est la morale qui est importante, et non la vie.

Par ailleurs, le but que se propose la Morale inspirée par les religions, est de complaire à Dieu, dit-on. A Dieu cet inconnu. A Dieu qui est la plus haute mesure de notre incapacité ! comme le dit Rivarol. Comment complaire à qui nous ne connaissons pas ? A quel Dieu complaire ? Les Dieux qui vivent dans l'imagination des hommes sont nombreux : Jéhovah, Baal, Ormuzd, Shiva, Vishnou, Allah, Jupiter... Je ne saurais les énumérer tous. Au Dieu, dont Jésus fut chargé de transmettre le message ? Au Père ? Au Père qu'il faut prier dans le secret de son cœur ? Ce Seigneur qui habite, immortel, en chacun de nous ?

C'est bien à propos que Paul de Tarse nous rappelle qu'il avait dit aux Corinthiens (I Ep. II, 10) « *l'Esprit pénètre ce qu'il y a de plus caché, même les plus profonds secrets de Dieu* ». Car si l'Esprit — dont l'essence est la liberté —

pénètre même les plus profonds secrets de Dieu, la Morale s'avère obstacle, s'oppose à cette pénétration. La Morale codifiée, par ses commandements et ses interdictions, dépouille l'Esprit de son essence car elle conditionne la créature qui se soumet à son autorité et la prive de liberté. L'autorité contraint. L'autorité détruit la liberté qui est l'essence de l'Esprit, annihile donc l'esprit, l'empêche de pénétrer les secrets de Dieu.

C'est par la découverte de l'action de l'esprit que l'homme pénètre les secrets de Dieu, c'est-à-dire pénètre tous les secrets de sa manifestation dans ce monde, dans ce monde qui voile la Réalité éternelle. Plus les hommes seront éclairés et plus ils seront libres, prétendait Voltaire. Les hommes sont éclairés par l'Esprit et leur liberté vient de la liberté qu'a l'Esprit de pénétrer tous les secrets.

La Morale conditionne l'esprit de l'homme et ne l'éclaire pas. C'est la connaissance de l'esprit, de ses facultés, de ce qui le conditionne qui éclaire l'homme et non point ce qui lui est imposé par une règle dont l'origine est parfois dépourvue de valeur spirituelle.

Peut-être allez-vous dire : Tout cela est très beau. Rien n'est parfait ici-bas, nous le savons, mais, sans morale, que ferait l'homme qui est un loup pour l'homme ?

Grave question ! c'est vrai. Pourtant la morale existe. Elle est enseignée. Et malgré cela, vous reconnaissez que l'homme est un loup pour l'homme. C'est donc que la Morale est inefficace à faire de l'homme autre chose que ce qu'il est. Cela nous contraint d'admettre que la Morale ne transforme pas l'homme. Et cela nous incite même à nous demander si elle n'entrave pas sa transformation. Nous croyons, naïvement, qu'en respectant les règles de la Morale codifiée, l'homme deviendra vertueux ! Grande erreur ! Il ne connaîtra pas la vertu. Car la vertu vue à travers les règles de la Morale codifiée n'est qu'un concept et n'est pas un état d'être, un état vivant. La lettre fait mourir, l'Esprit vivifie.

Si tu ne tues pas, si tu ne voles pas, si tu ne prends pas la femme de ton prochain, si tu ne fais pas tout ce que ton avidité te pousse à faire, tu seras vertueux. Tu seras vertueux !

Comment ne voit-on pas que courir ainsi après la vertu, c'est faire comme l'âne qui court après la carotte pendue devant son museau ! Espérer ou vouloir devenir vertueux, ce n'est pas l'être. Ne pas l'être, c'est être quoi ? C'est être très simplement ce que l'on est : un sot qui court après ce qu'il n'est pas. Vouloir devenir vertueux, c'est ignorer ce que l'on est. Or, la connaissance parfaite de ce que l'on est implique la vertu. Il n'y a pas lieu de le devenir. « *Qui est-ce d'entre vous qui, avec tous ses soins, peut ajouter une coudée à sa taille ?* », demanda Jésus (Saint Matthieu VI, 27). La connaissance parfaite de ce que l'on est libère de ce qui nous emprisonne. Cette libération donne la béatitude. Et la béatitude n'est pas la récompense de la vertu, reconnaît Spinoza, c'est la vertu elle-même.

L'homme qui se connaît est l'homme social parfait. La connaissance de soi établit le connaissant dans le royaume où l'esprit est libre, libre de toute idée préconçue, de tout préjugé, de toute habitude, libre de tout conditionnement moral, religieux, politique, social...

Paul de Tarse qui depuis le début de ce livre nous assiste, n'a-t-il pas adressé aux Romains une épître dans laquelle il dit (chap. XII,) : « *Ne vous conformez pas à ce siècle mais qu'il se passe en vous un changement, par le renouvellement de votre esprit, afin que vous connaissiez ce que Dieu désire de vous, de bon, d'agréable, de parfait* ».

Le renouvellement de notre esprit ! Voilà ce que par l'éthique, et non pas par la Morale, l'homme peut postuler. La Morale impose une règle, l'éthique découvre le chemin intérieur où, librement, elle ouvre les voies de la connaissance.

Comme sont confondues Croyance et Foi, sont confondues, non moins aisément, Ethique et Morale.

Cependant, avec un peu d'esprit, il est facile de remarquer que la différence relevée entre l'Ethique et la Morale est d'une importance capitale. Toute confusion entretenue entre ces deux termes détermine un trouble dans le comportement de l'individu.

La Morale est un code de règles abstraites intellectuellement

ordonnées pour aider les hommes à se tolérer dans les rapports qu'ils ont entre eux ; pour régler les relations sociales, pour faire que la vie en commun d'un groupe déterminé d'individus soit possible ; la vie d'une province; la vie d'une nation et de plusieurs nations. L'existence de l'O.N.U. (1) pourrait nous entraîner à faire de nombreuses remarques. L'O.N.U. a tenté de codifier des règles juridiques appuyées sur la Morale. Règles que les nations observent quand ces règles ne s'opposent pas trop à leurs intérêts particuliers ou à leurs ambitions. Nous pourrions ajouter que parfois ces règles juridiques et morales offrent aux malfaiteurs et aux malfaisants des arguments spécieux pour accomplir leurs forfaits, et cela le plus légalement et le plus moralement du monde.

L'Ethique ne relève pas de l'intellect mais de l'esprit. L'Ethique est la faculté spirituelle qui engage l'homme à vivre dans un état intérieur d'harmonie. L'Ethique se nourrit de lumière intérieure, de la lumière incréée que les sens physiques ignorent, que l'intellect ne peut en aucune façon définir.

L'Ethique est reliée à la chambre secrète où la vie hautement spirituelle de l'homme a son siège.

Entre l'Ethique et la Morale, il y a une différence capitale.

Les sources de l'Ethique filtrent des profondeurs de la conscience de l'homme de la terre reliée à l'Homme du ciel. Il n'y a point de règles formulées, mais une impulsion donnée par l'esprit qui sert la loi souveraine de l'évolution.

Ainsi le Christ peut être servi dans la lumière que l'homme laisse briller dans son cœur.

La morale, jusqu'alors, n'a pas entraîné les hommes à servir le Christ.

Paul de Tarse écrivit aux Romains (eh. IV, 13, 14, 15, 16) : « *Abraham ne fut pas justifié par les œuvres, mais par la foi. Car ce ne fut pas par la loi que cette promesse*

(1) L'O.N.U. doit son existence au sentiment d'inquiétude qui habite les hommes d'un pays qui craignent d'être surpris par une agression quand ils sont en état de faiblesse. Ils se réservent, toutefois, d'user d'un droit de veto quand ils se croient forts.

fut faite à Abraham, ou à sa race, que tout le monde lui serait donné pour héritage ; mais ce fut par la justice de la foi. De sorte que si ceux qui ont la loi étaient les seuls héritiers, la foi serait anéantie et la promesse deviendrait inutile. Car la loi produit la colère de Dieu ; puisque sans loi il n'y a point de désobéissance. C'est pourquoi ça a été par la foi qu'il a été béni, afin que ce fût par la grâce que la promesse lui fût assurée ».

CHAPITRE TROISIÈME

LA NOUVELLE EXPRESSION

DE LA TRINITÉ

L'aide de Paul de Tarse nous a été jusqu'ici précieuse. Sa compréhension du message chrétien a fait de lui un guide dont la pensée vaut d'être recueillie. Pourquoi ne lui donnerions-nous pas la parole ? Pourquoi ne tenterions-nous pas de traduire cette pensée au fur et à mesure qu'elle se développe, et aussi fidèlement que cela nous sera possible, avec le grand souci de ne point voiler la lumière ?

Nous le voyons sur le sol où prit naissance notre civilisation européenne. L'apôtre des Gentils est assis sur un rocher que cernent les bruyères. Il contemple la mer que le souffle de Borée creuse de vagues profondes. Il est toujours ainsi que nous l'avons imaginé. Il contemple et médite. Toute l'existence est en lui ramassée. Tous les avatars de la Création se concentrent au cœur de sa vision. Et, à la pointe de son esprit critique, il estime le travail prométhéen des hommes que les millénaires ont mis à l'œuvre. Cela lui rappelle ce qu'il avait dit aux Corinthiens : « *Nous aidons à Dieu dans son ouvrage* ». Et il avait ajouté : « *Vous êtes le champ qu'il cultive. Vous êtes l'édifice qu'il élève* ». Ce souvenir l'incite à pénétrer plus profondément — s'il se peut — les secrets de la Vie. L'Apôtre a abandonné la loi de l'Ancien Testament, pour s'ouvrir à la foi que le Christ anime de

son Verbe et de son rayonnement. Sa pensée, que la culture grecque a nourrie, est remplie de mythes et de légendes. Ces mythes et ces légendes développent leurs images dans sa mémoire :

Prométhée a été attaché à un rocher ; à un rocher du Caucase, sol frontière entre deux mondes, entre deux civilisations. Son foie a été déchiré par un aigle, symbole du génie audacieux qui délie la puissance cosmique qui le terrasse. Ixion a été attaché à la roue des éternités par Hermès, symbole de l'intelligence universelle. Il a été soumis aux feux des enfers de la création. Le métal pur doit passer par les forges de Vulcain, afin que Vénus puisse en faire une parure des cieux. Le messianisme entraîne Jésus à consommer sa chair dans le sacrifice suprême... Toutes les légendes, tous les mythes, toutes les confidences recueillies de la Tradition évoquent la consommation de la chair afin d'exalter une Puissance... une Puissance qui est... qui est ce que je ne puis pas définir, murmure Paul de Tarse. La chair vivante a son secret. Le Verbe s'est incarné pour que la chair « aide à Dieu pour son ouvrage ».

« *Cependant si l'homme vit selon la chair, il mourra, mais s'il fait mourir par l'Esprit les actions de la chair, il vivra* » (Ep. aux Romains, ch. VIII, 13).

Depuis que les hommes se penchent sur le mystère des sources de la vie, pense l'Apôtre, ils sont plongés dans une constante perplexité par la dualité « Matière-Esprit » que certains savants, dans les siècles qui s'écoulent, appellent « Substance-Energie » ou double aspect d'une unique réalité. N'est-ce pas là vouloir résoudre le complexe par une fausse simplicité ?

La Matière, dit au XXe siècle un R. P. Jésuite, savant homme et homme de Dieu, « la matière se divise, relativement à notre effort, en deux zones ; l'une dépassée ou atteinte vers laquelle nous ne saurions nous retourner, ou sur laquelle nous ne saurions nous fixer, sans descendre; c'est la zone de la matière prise matériellement et charnellement ; l'autre présentée à nos efforts nouveaux de progrès,

de recherches, de conquête, de divinisation : c'est la zone de la matière prise spirituellement » (1).

L'apôtre réfléchit. Ces deux aspects de la matière, se demande-t-il, permettent-ils à l'homme de se libérer de la dualité qui le fait intellectuellement pâtir ? Deux termes restent toujours en présence.

Si je me porte au XVIe siècle, je vois qu'un savant, un artiste, un maître, Léonard de Vinci apporte la contribution de son génie en faisant intervenir un troisième terme :

« Notre corps, dit-il est au-dessous du ciel, et le ciel est au-dessous de l'esprit ».

Trois termes : Corps, Ciel, Esprit.

Corps et ciel, base d'un triangle, représenteraient le duel Substance-Energie ». L'Esprit — à la pointe du triangle — serait cette Puissance que je ne puis définir, fait l'Apôtre en soupirant. Ce serait l'Inéffable...

Paul de Tarse, un moment en extase, retrouve sa pensée préoccupée par ce que la matière vivante peut être. Du fond des âges la grande voix de l'Hermès Trismégiste se fait entendre. Que dit-elle ? « O, mon fils, la matière devient ; autrefois elle fut car la matière est le véhicule de ce qui doit devenir ! Devenir est le mode d'activité du Dieu incréé et qui prévoit tout. Ayant été douée du germe de devenir, la matière (objective) est enfantée, car la force créatrice la moule selon les formes idéales. La matière non encore engendrée n'avait pas de forme, elle devient quand elle est mise en action ».

La matière devient La Matière « Substance-Energie » par l'énergie, puissance active que la substance recèle, la matière devient le tissu dans lequel l'Esprit enveloppe son génie et le manifeste. Ce génie est le Verbe. « Il était dans le monde et c'est lui qui a fait le monde, mais le monde ne l'a pas connu » (Saint Jean I, 10).

Le Verbe, emprisonné au cœur de la matière, projette sûr cette dernière la lumière de l'Intelligence. Cette projection fait entrer en action la conscience et la raison pour que la matière soit le véhicule de ce qui doit devenir afin d'être

(1) « Le Milieu Divin », p. 125. P. Teilhard de Chardin.

le mode d'activité du Dieu incréé. Ce qui doit devenir est ce que Léonard de Vinci appelle « corps-ciel ».

« L'Esprit-Conscience » impliqué dans l'enroulement de la matière devient le mode d'activité du Dieu incréé. Et ce mode d'activité s'inscrit dans son état essentiel dans l'homme-matière-vivante et esprit, matière-vivante et intelligence, matière-vivante et raison, matière-vivante et conscience qui deviennent. L'homme de corps animal et d'essence divine est pris alors dans le conflit de ses deux natures qui deviennent ; et ses multiples natures. Ses multiples natures. « Avec soi-même pour unique modèle, on ne peut déjà faire que trop de portraits » dit un célèbre biologiste. Car, pour se rejoindre, chacune de ces deux natures initiales use de son activité propre pour se subtiliser ou pour se densifier dans un état qui s'adapte aux nécessités d'une médiation entre elles. Synésius, paraît-il, découvrit dans le temple de Memphis, un livre de pierre sur lequel il put lire ceci : « *Une Nature se rejoint dans une autre ; une Nature domine l'autre ; une Nature gouverne l'autre et toutes n'en forment qu'une* ».

Dans le conflit des natures qui s'opposent, l'homme est placé comme Œdipe devant le Sphinx, ce gardien du Seuil. L'homme est l'Œdipe qui rejette son Père (mais le monde ne l'a pas connu) pour épouser sa Mère, la Nature, sa nature charnelle, et procréer avec elle les enfants qui soutiendront sa cécité. L'homme aveugle cherche la lumière. Il chemine avec l'appui de sa raison, si faible, sur le sentier que la science lui trace ; il met à l'épreuve sa faculté de connaître. Sa conscience psychologique, qui est conscience appréhensive, génère la mémoire. Avec cette mémoire, la conscience se personnalise.

La chair, que le Verbe a animée, se réalise personne humaine, personne séparée de toutes les formes cristallisées de la création. Sous l'action de l'Intelligence que le Verbe a projetée, elle se crée un monde de représentations spirituelles qui est son ciel ; son ciel au-dessus de son corps, mais au-dessous de l'Esprit. Ainsi comprend-on la pensée de Léonard de Vinci.

Des abeilles patrouillent parmi les bruyères. Elles butinent un suc léger et odorant. Les bruyères chauffées par le soleil sentent une odeur vivifiante, grisante même.

Paul de Tarse respire profondément. Toute l'existence est en lui ramassée. En lui, il reconstitue la Genèse. Il se laisse emporter par le fabuleux tourbillon génésique qui s'empare du Chaos. Sous la pression de cette énergie qui vrille au sein de l'Espace, les espèces prolifèrent, prolifèrent à l'infini. L'espace laiteux, qui ne connaît que le mouvement de son émulsion éternelle, aspire l'homme en quête de connaissance, pense-t-il. Il l'entraîne à la suite de séquelles qui se succèdent et ne révèlent qu'une inépuisable ressource d'énergie et de combinaisons atomiques dans cet Espace, sans limite. Et le chercheur, avide de connaître, poursuit sa quête. Pour objectiver ses conquêtes, il invente les mathématiques, et les mathématiques rendent compte excellemment de ce qu'il y a à appréhender de cette prodigieuse réalité. Il connaît une extase intellectuelle et cette extase est de ce degré de nature qui est encore bien loin de la suprême contemplation.

Pourtant la ténacité du chercheur dans l'observation de son milieu ambiant, proche ou lointain, le fait pénétrer dans un vide, un vide extrêmement plein, extrêmement fécond, qui est rien et qui contient tout. La dualité « Matière—Esprit » ou « Substance-Energie » de sa pensée a disparu. L'intellect du

chercheur, dans sa subtilité poursuivie, ne retient plus que le silence du royaume où sa recherche aboutit. Le chercheur, pris de vertige, à la frontière du royaume où les facultés physiques de son intelligence ne trouvent plus à s'employer, s'arrête, contemple le chemin parcouru dans les méandres d'une création cosmique dont la logique se heurte aux préjugés de sa raison ; et le chercheur, au bord du gouffre où son avidité parvient...

« Le gouffre a toujours soif, la clepsydre se vide », le chercheur se retourne sur lui-même et se demande anxieux : Que suis-je ? ou qui suis-je ? De quel arbre suis-je le fruit ? De quelle racine qui me porte suis-je poussé ?

Paul de Tarse répète ce qu'il avait dit aux Romains

(Ep. ch. XI-18) : « *Sachez que ce n'est pas vous qui portez la racine, mais que c'est la racine qui vous porte* ».

La racine ! dit encore une fois l'Apôtre. Mais l'homme, retourné sur lui-même, ne se demande-t-il pas de quelle racine il pousse ? Toute la source de la vie est dans la racine. Cela n'échappe pas à son observation. Cependant si l'homme est comme l'arbre ?... Les racines de l'arbre s'étendent, prennent possession de la terre, et partant de la racine, l'arbre s'élance vers le ciel qui dispense la lumière. L'arbre ne vit pas que de sels minéraux. L'homme ne vit pas que de pain, sinon du pain qui descend du ciel (Saint Matthieu IV-4).

L'homme, retourné sur lui-même, anxieux du vide qui freine son avidité, ne dirige plus sa quête de connaissance (qui a été sa plus haute fonction, selon Spinoza) dans les arcanes de la dualité Matière-Esprit du monde qui l'environne, mais dans la déconcertante complexité de sa propre nature qui est « substance-énergie », et, sans doute, autre chose qu'il ne sait pas définir, qui cause son avidité de savoir et, par ailleurs, son anxiété...

Là de ses réflexions, Paul de Tarse voit une riche illustration de ce que sa pensée réalise dans la parabole suivante que saint Matthieu rapporte : (ch. XXV - 14 à 29).

« ...un homme s'en allant faire un voyage, appela ses serviteurs et leur distribua ses biens. Il donna à l'un cinq talents, à un autre deux, et à un autre un, à chacun selon sa capacité, et il partit aussitôt. Celui qui avait reçu cinq talents alla les faire valoir et en gagna cinq autres. De même celui qui en avait reçu deux, en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla l'enterrer et cacha l'argent de son maître. Longtemps après le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu cinq talents se présenta et lui en offrit cinq autres en disant : Seigneur, vous m'avez donné cinq talents, en voilà cinq autres que j'ai gagnés par-dessus. Le maître lui dit : Vous êtes un bon et fidèle serviteur ; puisque vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur de grandes ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avait reçu

deux talents se présenta aussi et dit : Seigneur, vous m'avez remis deux talents entre les mains, en voilà deux autres que j'ai gagnés par-dessus. Son maître lui dit : Vous êtes un bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur de grandes ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Enfin celui qui n'avait reçu qu'un talent s'étant aussi présenté dit : Seigneur je sais que vous

êtes un homme rude et exact, que vous moissonnez où vous n'avez point semé et que vous amassez où vous n'avez point répandu. La crainte m'a fait cacher votre talent dans la terre ; le voilà, je vous rends ce qui est à vous. Mais son maître lui dit : Méchant serviteur et paresseux, vous saviez que je moissonnais où je n'avais point semé, et que je ramassais où je n'avais point répandu; Vous deviez donc donner mon argent aux banquiers afin qu'à mon retour, je retirasse mon bien avec usure. Qu'on lui ôte son talent et qu'on le donne à celui qui en a dix. Car on donnera à tous ceux qui ont déjà, et ils seront comblés de biens; mais pour celui qui n'en a point, on lui ôtera même ce qu'il semble qu'il ait.

Heureux ceux qui ont déjà. Heureux seront ceux qui donneront plus qu'ils n'auront reçu.

La racine sur laquelle l'homme croît donne la substance-énergie dont il doit extraire ce qui fructifiera, ce qui le fera, par fructification, s'élever vers le ciel... La quête de connaissance qu'en lui-même il dirigera, le créera chaque jour, le créera serviteur fidèle du Maître qui l'habite. Sa quête de connaissance de soi, le fera croître chaque jour en esprit et l'ouvrira à l'Infini, à l'infini qui est le jeu éternel du fini de chaque instant. En partant de la chair qui est substance vivante et dont le corps mortel est constitué, le serviteur montera les étages de sa création et rendra sa création « terre » que le Seigneur moissonnera...

Paul de Tarse murmure : « Vous êtes le champ que Dieu cultive » (I ép. aux Corinthiens III-9). Il n'a point à semer. Il n'a point à répandre. Le serviteur n'a point à craindre. « Car tout ce qui existe est comme la semence de ce qui viendra » . Le serviteur n'a point à craindre. Craindre,

c'est manquer de foi. Manquer de foi, c'est ne point travailler à sa propre création, à la création qui est la création du Seigneur. Quand le serviteur a abandonné la crainte et renoncé à la chair, le serviteur et le Seigneur sont un ; car le serviteur jouit des biens du Seigneur. Le serviteur est corps et ciel. Le Seigneur est Esprit. Selon la pensée de Léonard de Vinci que nous évoquons de nouveau, le corps est au-dessous du ciel, le ciel au-dessous de l'Esprit. Le serviteur est matière et substance. Il est matière et substance à son état pur électronique, à son état d'atomes qui possèdent en eux toute potentialité parce que le Verbe s'est fait chair. Parce que le Verbe s'est fait chair, la chair ensemencée « aide à Dieu dans son ouvrage ». Pour servir, la chair, ensemencée et ordonnée, se fait sensible, se fait conscience, puis mémoire, raison raisonnante, intellect. « Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie » (1). A ce degré de subtilité (ciel) elle s'élève à la notion d'Esprit, et dans l'extrême tension de ses possibilités créatrices, dans un suprême sacrifice, elle détruit tout l'édifice jusqu'alors élevé, et devient l'Épouse qui a trouvé l'Époux. Tout est consommé.

(1) « La Table d'Émeraude » - Hermès Trismégiste.

L'HOMME ET SES RAPPORTS AVEC L'UNIVERS

Jetons un regard sur un très proche passé. C'était hier. Hier, la mécanique ondulatoire instaurait la physique dualiste. Cette physique, cela s'entend bien, requérait une logique également dualiste. Toutes les expériences et toutes les intuitions du savant s'ordonnaient parfaitement dans le cadre du duel qui était le cadre du duel Espace-temps. Ainsi l'homme n'était pas déconcerté par des phénomènes étrangers à ses dispositions naturelles de penser, de vivre, d'appréhender l'existence la plus prosaïquement personnelle. Il cheminait sur la voie de l'évolution à un rythme plus rapide, certes, qu'au début de l'ère Baconnienne, mais à un rythme qu'il pouvait aisément soutenir et qui ne le troublait pas. Il s'adaptait à ce rythme sans trop de difficulté. Il était encore à la mesure de ses moyens. Aujourd'hui, le rythme s'est accéléré de telle façon que l'homme semble avoir dépassé le mur de l'audible, du visible, du sensible, de l'appréhensible par ses facultés intellectuelles normalement développées, normalement informées par ses sens. Il paraît avoir déchiré la matrice de l'Univers où sa gestation se poursuivait dans le jeu à peu près régulier des échanges substantiels, pour apparaître, soudainement, brutalement, dans un monde nouveau. Surprenante entrée dans un monde aussi vertigineux dans ses profondeurs intérieures

que dans ses dimensions extérieures. La science, d'après l'aveu du prince Louis de Broglie, se déclarerait, actuellement, quasiment incapable de décrire le monde dans le cadre dualiste qui avait été, hier, le sien. N'est-ce pas déconcertant ! L'homme vient de perdre, lui semble-t-il, le sens de son orientation. Il est saisi d'une inquiétude sournoise. Devra-t-il rompre avec son mode de pensée, avec ses croyances, ses habitudes intellectuelles attachées à sa formation, pour vivre de la vie de ce monde nouveau dont le caractère essentiel est qu'il ne fait pas de place à l'inertie spirituelle ? Douleur est la pensée. L'homme a le sentiment d'être trahi par l'Univers. Il tente de rattacher la vision qu'il en a à de vieilles notions qui lui sont chères et qu'il souffrirait d'abandonner. L'homme a toujours cherché ses meilleures pensées derrière lui, dit Alain. Alors il se pose mille questions. Il se demande ce qu'il peut bien être vis-à-vis de cet univers qui se dérobe à l'idée qu'il en avait. Qu'est cet univers par rapport à lui ? Vers quoi cette accélération du rythme de l'évolution l'entraîne-t-il ? Où, roseau pensant, se situe-t-il sur la trajectoire de l'évolution ? Qu'y fait-il ? A quel impératif est-il soumis ? Y a-t-il même un impératif ?

Toutes les questions que l'homme anxieux se pose révèlent son trouble, sa peur et la difficulté qu'il éprouve à prendre conscience de la forme d'inertie psychologique qui le paralyse et le rend inadapté à l'évolution de cette prodigieuse époque. Cependant, et c'est là une des contradictions que l'homme entretient avec persévérance, grande est sa contribution à l'accélération du rythme qui le déconcerte et qui lui fait perdre pied ; accélération dont il est peut-être l'unique facteur, l'unique cause à la suite des changements psychologiques qui se sont produits en lui et qui ont modifié ses réactions, et cela sans qu'il en soit parfaitement conscient. Les grands bouleversements mondiaux que sont les guerres, les guerres prolongées que nous avons connues, que nous avons vécues, sont à l'origine de ces changements psychologiques inconscients. Mais, fait assez curieux, l'homme ne se rend pas compte de sa responsabilité dans

l'événement, il ignore la nature de sa contribution à l'accélération du rythme qui le perturbe. Les grandes modifications modernes étant surtout imputables à la science et à la technique, il ne veut voir l'origine de ce qui le trouble que dans l'application rapide et immodérée des découvertes de la science à la technique dans l'évolution trop vive des sociétés humaines. Il ne remarque pas et ne comprend pas les facteurs psychologiques qui en ont provoqué la naissance et l'accroissement.

Son comportement est habituellement déterminé par ses propres constructions intellectuelles groupées en systèmes. A ces systèmes, il se réfère comme à une table de la loi dictée par les dieux. Et ces références lui masquent des réalités psychologiques qui ont — quant à son anxiété, à son tourment, à sa confusion — une importance primordiale. Toute son énergie est tendue pour échapper à son anxiété. Il pratique le culte hébraïque du bouc émissaire. Le bouc est chargé de tous ses péchés et envoyé dans le désert de son inconscient. L'homme procède ainsi inconsidérément afin de ne pas souffrir de la part de responsabilité qu'il a dans l'événement dont il se plaint. Mais, ainsi, il entretient son ignorance. Il augmente sa contribution aux erreurs commises. Il ne se connaît pas. Cette grave méconnaissance de lui-même l'isole, par pétrification mentale, du milieu qu'il influence et ensemence pourtant. Cet isolement entretient le sentiment de séparativité qui anime son égocentre. Ce sentiment de séparativité l'empêche de communier avec la vie universelle. Il est enfermé dans des limites mentales. Ces limites sont les limites de son Moi séparé du Tout. Il est Moi face aux objets qu'il observe, séparé des objets. Peut-il ne pas être séparé des objets ? Peut-il s'identifier aux objets, être les objets et les connaître ?

Si nous adoptons, un moment, la pensée du R. P. Teilhard de Chardin, nous dirons avec lui : «Aucune âme ne rejoint Dieu sans avoir franchi, à travers la matière, un trajet déterminé, lequel, en un sens, est une distance qui sépare, mais en un sens aussi un chemin qui réunit ».

Ce trajet à travers la matière, ce long, cet immense

trajet qui aide à modeler l'âme humaine, à la doter de facultés de plus en plus subtiles qui la font aller du corps au ciel pour s'associer finalement à l'Esprit ; ce trajet à parcourir représente une fabuleuse aventure, la plus extraordinaire exploration entreprise dans le royaume de la vie par la modulation spirituelle qui en est son essence et qui est l'homme.

Ce trajet à travers la matière se fait par un chemin qui éloigne et qui rapproche. Un chemin qui sépare et qui réunit. Un chemin qui est un lien habilement tissé par l'origine consciente d'elle-même. Lien qui relie l'origine à l'origine par l'aboutissement. Lien qui éloigne et qui rapproche. Eloigne et approche selon les dispositions appréhensives conditionnées de l'explorateur.

L'homme engagé dans l'aventure doit se connaître. Par la connaissance de lui-même, il découvrira l'influence que l'aventure a sur son comportement mental et intellectuel. Il pourra, alors dégager, par la reconnaissance de ce conditionnement, la valeur originelle que l'influence de l'aventure recouvre, que la complexité de l'aventure masque.

On a l'impression, disait Paul Langevin, que la nature s'ingénie, non sans quelque malice, précisait-il, à nous présenter la réalité par son aspect le plus complexe, et qu'un grand effort est nécessaire pour dégager les éléments simples à partir desquels notre pensée peut construire le monde.

Quel monde, nous demandons-nous, notre pensée — tellement conditionnée — peut-elle construire ? A-t-il quelque analogie avec une réalité que nous ne saisissons pas parce que nous n'avons pas la faculté qui nous permettrait de la saisir ? Berkeley reconnaît que « l'immense voûte du ciel et tout ce qui orne la terre, en un mot tous les corps qui composent la puissante forme du monde n'ont de substance que dans notre esprit ». Alors, de quelle Maya sommes-nous le jouet ? Les objets de l'Univers que nous voyons ne seraient-ils que les reflets de nos images ? Découvrons-nous la Maya ? Cependant, dirons-nous, découvrir Maya ; discriminer à partir de nos appréhensions sensorielles et

construire ou créer à partir de l'esprit, cela ne représente-t-il pas une curieuse aventure à travers de nombreux états de conscience ?

Le P. Teilhard de Chardin dit : « La tâche assignée à notre vie est de monter à la lumière en franchissant, pour atteindre Dieu, une série donnée de créatures qui ne sont pas précisément des obstacles, mais des points d'appui à surmonter, des intermédiaires à utiliser, de la nourriture à prendre, de la sève à épurer, des éléments à nous associer et à entraîner ».

C'est la reconnaissance de l'évolution de l'homme dans l'Univers à travers de nombreux avatars. Quelle œuvre gigantesque de transformation entreprise dans le cosmos cela représente ! Le cosmos vivant et mortel représente deux aspects originaux de son activité interne : l'aspect quantitatif et l'aspect qualitatif. A chaque expression quantitative que le cosmos appelle à l'existence, correspond une qualité que l'homme perçoit et transpose pour sa propre expansion. Pour sa propre expansion tant qu'il travaille à développer ses facultés dans l'anxiété de sa recherche, dans l'anxiété de sa quête d'une réalité intelligente, d'un ciboire sacré qui contient l'essence de la vie. Il dit alors, impressionné par le sentiment de sa faiblesse que son anxiété lui révèle, ce que dit Jean Rostand, biologiste anxieux : « La science a fait de nous des dieux avant même que nous méritions d'être des hommes ». Le sentiment de sa puissance lui vient en même temps qu'il constate sa faiblesse. Mais avant que la Science ait donné à l'homme ce sentiment de puissance, notre fidèle guide, Paul de Tarse, avait fait part aux Corinthiens d'une pensée très parente mais que l'humilité teinte de sagesse : « *Or, nous portons ce trésor dans des vases d'argile, afin que la grandeur de notre puissance soit attribuée à Dieu et non pas à nous* ». Non pas à nous créatures de chair, mais au Seigneur du ciel qui communique avec l'Esprit universel, Originelle Puissance. Mais ne perdons pas de vue ce qui nous intéresse pour

l'instant, c'est-à-dire les rapports de la quantité avec la qualité. Cette connaissance des rapports de la quantité avec la qualité peut nous éclairer sur bien des états de notre nature ou de « nos natures », car ces rapports sont nos rapports avec les quantités que nous attribuons à l'Univers identifiées aux qualités que nous leur reconnaissons. Si nous considérons avec attention le problème qui pour l'instant nous occupe, nous pouvons dire qu'une molécule n'est pas la somme des atomes qui l'ont formée, mais quelque chose d'autre qui se pare de l'indéfinissable existence de la qualité. C'est par l'intervention de notre sensibilité que l'existence de la qualité apparaît. Sensibilité particulièrement vive dans notre nature affective ou émotive, autrement dit selon une tradition dans notre corps astral.

Il est évident que notre nature affective, notre corps émotionnel, sont en relation sensorielle physique avec les états quantitatifs de la vie physiquement manifestée. Nos « natures » ne se dissocient pas. Elles concourent à notre vie totale. Pour mieux comprendre le rapport qu'il y a entre un élément quantitatif et sa traduction qualitative, prenons un exemple : le rapport simple qui existe entre les longueurs d'une corde vibrante et la hauteur des sons qu'elle émet. Il y a rapport direct et conséquences complexes. Les sons émis opèrent dans notre sensibilité des effets qui pénètrent notre vie émotionnelle, laquelle dépend d'une part de notre nature reliée à la vie tellurique, et, en second lieu, de notre nature mentale et intellectuelle. Une émission de sons, dans un rythme donné, active en nous des centres reliés à des activités telluriques de la Nature. Par ailleurs, nous combinons une succession de sons dans l'intention impérieuse de traduire des sentiments, des états d'âmes, et de provoquer une suite d'émois qui relèvent de l'art. Cet art s'élève en nous au niveau que l'Esprit inspire. Ainsi de la Matière à l'Esprit, il y a une succession de transformations quantitatives et qualitatives, de plus en plus subtiles et qui, partant du physique, s'élèvent au niveau de l'Esprit par l'intermédiaire des états affectifs, mentaux, mnémoniques et intellectuels dont nous disposons.

De l'Esprit, origine de toutes choses manifestées dans l'Espace substantiel, à l'aboutissement de toute manifestation, il y a relation entretenue par une succession de projections constamment réfléchies qui révèlent un accord de la qualité avec la quantité. Par chaque détection de la qualité, l'homme est en relation essentielle avec l'Univers qui est relation vivante et conscience. Par la sélection de ses émois, l'homme différencie les aspects de la quantité ; il les appréhende spirituellement et leur fait opérer une mutation qui divinise, en l'humanisant, l'Univers. L'homme communique avec l'Univers par le truchement des qualités que les quantités recèlent. Il y a échelle subtile des quantités, comme il y a échelle subtile des qualités. Il y a accord numérique entre les quantités et les qualités. L'Univers est nombre. « Le nombre est la loi de l'Univers ». Et dans ce rapport des nombres, il y a rythme et harmonie. Les nombres chantent. C'est pourquoi l'Univers apparaît aux êtres sensibles, sensibles aux rapports que les quantités entretiennent avec les qualités, comme une merveilleuse symphonie.

L'Univers chante, tournoie et danse.

C'est pourquoi la danse sacrée fut de tous les âges parmi les hommes. La danse sacrée favorise une relation avec l'Univers.

Les êtres qui appartiennent à une vieille civilisation qui tient compte de l'affinement de l'homme, sont sensibles à une note tonique de l'Univers et à un rythme qui n'est que l'ordonnance de cette note à travers un mouvement. Comme ils reconnaissent comme principe de l'Univers cette note tonique et ce mouvement, ils essaient, en donnant un caractère sacré à la danse, de subir ce mouvement et de traduire ainsi, dans les formes, cette tonique universelle. En traduisant cette tonique universelle, ils narrent l'histoire du monde, en tout cas l'histoire de sa genèse.

Le primitif est sensible à l'élément dynamique de l'Univers, à la force tellurique. Cette force, en lui, n'est pas drainée. Le manque d'organisation complète de ses différents corps, fait que, de temps en temps, des poussées d'énergie qui représentent l'équivalent d'écluses brisées, se font sentir et le dominent.

Cette énergie est une force brute, elle n'est pas ordonnée. Elle a son rythme qui est un rythme à deux temps. Pour l'ordonner, il faudra la dominer, et, pour cela, passer sur un plan supérieur qui représentera le résultat de cette domination. Cela n'est pas assurément à la portée du primitif. Seulement, à chaque poussée d'énergie, il découvre qu'il est le réceptacle de la poussée d'énergie, qu'il s'identifie à cette énergie tout en la subissant, et qu'il devient, à l'égal de cette énergie, une puissance emportée par cette énergie. Ses sensations sont exacerbées. Il se sent paniquement heureux, spasmodiquement heureux. Il est dans un pseudo état d'ivresse. Cet état lui permet d'échapper à la peur, d'être une puissance, d'être heureux. Aussi, pour renouveler cet état, essaie-t-il de provoquer les poussées d'énergie. Des facteurs extérieurs le permettent ; la musique, un battement sur un rythme à deux temps.

Ce dégagement tellurique de débordement d'énergie brute crée un réceptacle, une aura d'énergie, une concentration de forces qui peut devenir le point d'appui d'une pensée, de la concentration d'un homme, le véhicule d'intentions, de projections bonnes ou mauvaises. C'est ainsi que chez le primitif, la danse devient un argument magique, un instrument dirigé à des fins de magie, le maniement d'une énergie pour des fins magiques. Dans ce cas, les deux centres qui fonctionnent sont le plexus sacré et le cervelet. Le côté déclenchement des forces est assuré par le fonctionnement nerveux et supra-physique du plexus sacré. Le côté assujettissement à cette énergie est assuré par le cervelet. Il y a là expression de la force brute et conscience primitive d'être soumis à une puissance.

Les danses sacrées des races hautement évoluées ont un autre caractère. Le danseur n'a plus affaire à la force brute. Il subit consciemment et en connaissance de cause une énergie subtile qui répond au mouvement, à la note tonique qui est cachée dans la force brute. Il s'agit là d'une énergie dépouillée du principe qui anime la force brute. Ce principe est un principe d'ordre, et cet ordre est triangulaire. Le rythme auquel se soumet le danseur est un rythme

à trois temps qui entraîne de multiples combinaisons dont les plus simples sont trois, six, neuf, douze temps. Ces combinaisons ne répondent qu'au déroulement dans la composition d'un monde, d'un rythme à trois temps. Cela répond à l'analyse de ce qui est synthétisé dans un rythme à trois temps. Le danseur médite sa danse, tente de rejoindre un principe universel, et l'impact donné à son cerveau entraîne une répercussion en son corps pituitaire. Cette répercussion entraîne une vibration. Cette vibration le rend perméable à une vibration extérieure à lui, identique à celle qu'il a déclenchée en lui. Il se soumet à cette vibration jusqu'à ce qu'il trouve le mouvement qui répond à sa méditation. Il soumet alors son corps à ce mouvement en accordant son cervelet au rythme de son corps pituitaire.

Son état n'est pas panique comme chez le danseur primitif, mais extatique. Si son extase se prolonge, c'est qu'il pénètre plus avant dans le mystère qu'il recherche ; aussi sa danse se subtilise ; son cerveau est impressionné, et cette impression se rapporte à un mythe qui est la genèse du monde. Ce mythe entraîne des gestes qui, pour avoir été observés depuis longtemps et toujours répétés dans des extases similaires, sont devenus des symboles de certains plans, de certaines lois, de certains principes. Ainsi la danse sacrée est toujours symbolique. Mais elle peut être réelle ou imitée. Quand elle est réelle, le geste n'est pas voulu par le danseur. Il ne fait que traduire son extase. Un état de ce genre a été longtemps vécu par Ramakrishna qui, régulièrement, à un moment de sa méditation et de son extase, s'exprimait, presque malgré lui, par la danse.

Par ailleurs, cette danse peut être imitée, c'est-à-dire qu'un danseur, sans renier le caractère sacré d'une pareille danse, peut se soumettre au rythme d'une musique et raconter un mythe universel en faisant des gestes rituels qui traduisent certains principes, lesquels sont des symboles de certains plans de conscience.

Par exemple, dans ces danses sacrées, les yeux ont de l'importance, car ils expriment la lumière, la conscience de la lumière, la possibilité de percevoir les directions de l'espace.

Les directions de l'espace répondent à des états de conscience et aussi à une loi d'équilibre et de cause et d'effet. Chaque mouvement des yeux est, par conséquent, symbolique. Les mains ont de l'importance pour symboliser les moyens de l'action, les moyens d'expression dans cet univers, les moyens de création. Les doigts représentent les plans de conscience : cinq plans de conscience, le plan le plus subtil étant représenté par le pouce, et le moins subtil par l'auriculaire. Dans cette symbolique, par exemple, trois doigts levés à partir du pouce représentent l'instruction qui procède de l'utilisation et de l'expression de trois plans supérieurs d'une triade supérieure.

La plus grande animation est demandée à la partie supérieure du corps, et s'il y a déplacement et utilisation des pieds, c'est pour rappeler que le support humain dépend d'une énergie soumise aux autres énergies qui animent aussi bien la terre que l'homme, d'une énergie qui possède un centre, un plexus de déclenchement et d'absorption au talon.

La symbolique des danses sacrées demande, alors qu'il y a déplacement des pieds, l'évolution très importante du buste et des bras, une très grande rigidité du bassin, étant entendu que le danseur extatique a transmuté des forces brutes qui trouvent leurs instruments dans les plexus nerveux ; ombilic, rate et voûte sacrée, situés dans la région du bassin. Naturellement, la danse sacrée représentant une ascèse, il serait bien que dans tous les cas, l'expression de la danse ne soit que le produit d'une méditation qui conduit à la danse. Et pour parvenir à réaliser cela, la plupart du temps les danseurs commencent par imiter des gestes, par comprendre les symboles de ces gestes, par provoquer, par la danse imitée, la méditation qui conduirait à l'expression par une danse sacrée qui serait naturelle au danseur. C'est pourquoi la danse sacrée, même imitée, chez les danseurs de race hautement évoluée, conduit à une méditation et représente un acte religieux.

Ainsi, venons-nous de voir que l'homme par toutes les activités de sa vie physique, psychique et spirituelle recherche

— consciemment ou inconsciemment — à établir des rapports harmonieux entre lui et les énergies internes de l'univers. Il reconnaît l'identité des rythmes humains et universels sur chacun des plans de conscience où, insensiblement, il affirme sa maîtrise. Cela nous rappelle ce que lut Synésius sur le livre de pierre qu'il découvrit dans le temple de Memphis : « Une Nature se rejoint dans une autre ; une Nature domine l'autre ; une Nature gouverne l'autre et toutes n'en forment qu'une ».

CHAPITRE CINQUIÈME

LES DEGRÉS DE LA CONSCIENCE

L'homme tournait le dos à la ville. La ville dormait encore sous le faible cerne de lumière qui frémissait à l'horizon. L'homme marchait. Son regard le précédait sur le chemin ; son regard et sa pensée. Sa vie le dépassait bien que derrière lui, sous le manteau noir de la nuit, pendaient des liens, des liens qui se distendaient, distendaient... jusqu'à la rupture. L'homme marchait. Il s'enfonçait dans le silence alors que la lumière commençait à chanter et à danser sur les aspérités de la route. Il approchait du temple. Le temple était là, volume sans mesure. Disons que ses mesures étaient des symboles universels ; des pensées qui voilaient des mystères.

L'homme était arrivé devant la porte de bronze semblable à une bouche muette. Il s'était retourné pour regarder Memphis qui s'éveillait sous la pluie d'or du soleil renaissant. Pourquoi s'était-il retourné ? Quel impérieux besoin avait-il ressenti ? Voulait-il voir si ce qu'il avait abandonné l'avait suivi ? Une ultime inquiétude le tirait-il en arrière ? Un ultime regret ? Seule la solitude comblait les distances.

La porte de bronze, bouche toujours muette, avait des reflets irisés. L'homme la parcourait du regard et glissait ses doigts sur une surface lisse. Il cherchait la clé... la clé qui lui livrerait le passage... le passage étroit. Il perçut soudain un déclic. La porte glissa sur elle-même en faisant

entendre un son grave. Deux Thesmothètes se dressèrent : devant l'homme. — Que viens-tu chercher ici ? lui demandèrent-ils.

Que venait-il chercher, en effet ?

Sur le chemin de la vie ; le chemin qu'il avait souventes fois parcouru à reculons, les yeux fixés sur le passé, il n'avait rencontré jusqu'alors que le visage de la mort. Partout où il était allé sa vision du monde s'était perdue dans le sombre regard de la mort, de la mort cette mère de l'avidité, de l'envie et de l'ambition. Cependant il cherchait la vie. La vie cette inconnue. C'est la vie, cette inconnue, qu'il pensait rencontrer ici, dans le temple où des savants, des sages, des hommes divins la magnifiaient. La vie ! C'était sa suprême aspiration. La vie, cette lumière qui révèle la Réalité. C'était cette lumière qu'il voulait percevoir. Il aspirait à la connaissance. Il aspirait à l'immortalité par l'effacement des maléfices de la mort.

Que venait-il chercher sinon ce que ses croyances lui cachaient ?

Les Thesmothètes l'interrogeaient toujours. Ils étaient les gardiens du temple. Nul n'entrait dans le temple s'il ne s'était dépouillé. Celui qui venait frapper à la porte, qu'avait-il fait qui lui permît de prétendre à pareil honneur, à semblable grâce ? Avait-il acquis la maîtrise de son corps ; la maîtrise de sa sensibilité ; la maîtrise de sa pensée ? Avait-il renoncé aux refuges où il oubliait la tâche qu'il avait à accomplir ? Avait-il laissé derrière lui préjugés, habitudes, comforts moral et spirituel ?

L'homme avait pénétré les petits mystères auxquels ce monde initie. Il aspirait, maintenant, à pénétrer les grands mystères auxquels cette première étape franchie lui permettrait d'être initié. Les épreuves qui précédaient l'initiation étaient dures, car l'existence artificielle du monde ne devait plus le distraire, ne devait plus accaparer l'activité de ses sens pour la jouissance qu'il pouvait en ressentir. Il devait renoncer à la concupiscence des yeux, des oreilles, du goût, du toucher. Sa vigilance devait s'exercer nuit et jour afin que,

lucide, à tout jamais lucide, il s'exerçât à vibrer à la fréquence de l'Univers, à la mesure de ses fréquences. Qu'il s'exerçât à percevoir et à réfléchir ce qu'il avait perçu sur les objets familiers de l'existence en discernant l'origine de sa perception et la qualité de sa réflexion qui devenait projection sur les choses ; en discernant le jeu dans lequel étaient entraînés les objets et les choses transitoires, puisque leurs formes, leurs couleurs, leurs destinations limitées dépendaient de la réflexion et de la projection dont il était la cause. Sa vigilance lucide devait s'exercer pour qu'il découvrit, par cette expérience, la hiérarchie des degrés de conscience qui s'attachent aux degrés multiples de la manifestation de la vie ; aux degrés de conscience qui aident à édifier les structures physiques, même pour nos sens impondérables, sur lesquelles nous appuyons notre existence en croissance continue dans le champ de la subtilité en croissance continue sur les degrés de l'échelle par lesquels la Sophia céleste nous invite amoureusement à la rejoindre.

Pierre, tu es pierre, et sur cette pierre, sur cette apparence physique, je bâtirai mon Eglise. Mon Eglise, c'est-à-dire cet édifice de points d'appui subtils, de plus en plus subtils, de plus en plus identiques à l'Esprit de joie et d'Amour.

Tu es Pierre, et tu es pierre parce que tu es physique et qu'à la première épreuve tu renies ce qui n'est pas toi, pas toi matière, pas toi substance condensée. Mais substance condensée qui détient l'électricité statique, les énergies secrètes qui feront de l'inconsciente énergie statique s'émouvoir la conscience de l'énergie dynamique, de l'énergie dynamique qui manifestera Paul, l'initié.

Chaque homme doit s'appuyer sur sa pierre, sa pierre fondamentale pour construire son Eglise qui est, dans son cœur, l'Eglise du Christ.

Le constructeur livre avec l'œuvre de durs combats. L'arène de ce combat figuré est la terre, la terre physique où les pétrifications entraînent la stagnation ; mais l'arène du conflit intra-psychique est le conscient : le conscient

avec ses degrés. Ces degrés sont les échelons de l'échelle de Jacob que l'homme, à l'aide de ses possibilités rythmique, monte et descend pour établir entre son ciel et sa terre une voie de communication.

Jean Rostand, le biologiste anxieux, reconnaît « qu'il y a quelque chose dans l'homme qui transcende le transcendant ». Reconnaissance de puissance ; reconnaissance de génie qui est la transcendance de la biologie-biochimique, qui est la biologie de l'Esprit dont le savant n'a pas encore découvert la discipline expérimentale.

Mais combien faut-il d'éternités pour construire l'Eglise du Christ, l'Eglise qui perd sa substance opaque pour être substance rayonnante ?

Le philosophe s'achemine en tâtonnant sur la route qui le conduit au chantier de la construction. Léon Brunschvicg dit : « le propre de l'idéalisme n'est pas de transformer les choses en idées ; il est de considérer la chose comme un moment de l'idée, de retrouver partout, qu'il s'agisse de la perception de la Science, de l'art, de la vie pratique, de la vie religieuse ou de la pensée philosophique, le dynamisme efficace d'un progrès de la conscience ».

« Rien n'existe qui n'ait une signification, et il n'est de signification que spirituelle. Toute existence est relative à la signification que la pensée en dégage ».

C'est dans une sorte de nuit que l'Evolution du monde s'est poursuivie pendant des millénaires et des millénaires. La nuit de l'électricité statique. La nuit de l'inconscience. La nuit de la pensée cosmique ; la nuit parce que « le quelque chose » qu'il y a dans l'homme qui transcende n'était pas encore apparu. Les forces obscures étaient à l'œuvre. Elles étaient forces obscures parce que les degrés de la conscience humaine ne les avaient pas encore pénétrés de leurs rayons lumineux.

L'obscurité régnait de la nébuleuse à la formation du système solaire, à la formation de la terre nourricière bonne à être habitée par les hommes. L'obscurité frémit sous le rayonnement du premier degré de conscience des hommes qui s'éveillent, degré par degré, à la réalité de leur sublime origine.

C'est par la conscience de l'homme que le processus de l'Evolution prend son caractère spirituel. Le monde resterait obscur si l'homme — fils de l'Adam céleste — ne projetait pas sur lui la lumière de la conscience qui est la pénétration de son essence divine dans sa chair, dans sa structure éthérique qui anime sa chair, dans sa sensibilité qui relie sa chair à ce qui l'entoure, dans sa structure mentale qui enregistre les phases extérieures de l'évolution d'un monde impermanent. Le monde serait sans couleur. Le monde ne chanterait pas. Le monde, soumis au rythme de ses atomes, vibre et interfère les vibrations heptatoniques que monte la gamme de la conscience humaine. Le monde entre en existence dès qu'il entre en accord, en harmonie avec les degrés de conscience que l'homme révèle, avec ce quelque chose qui dans l'homme transcend...

« L'Univers est incolore et silencieux, dit Leconte du Noüy. Du choc entre lui et notre conscience est née la splendeur du monde ».

Pierre, tu es pierre, homme physique ; et sur cette pierre j'élèverai l'échelle des degrés de conscience, des degrés de lumière de l'esprit, la chaîne des chakras qui sont autant de fleurs appelées à s'épanouir sur le chemin de l'existence dans ce monde des causes. C'est par toi, à partir de ton niveau que la réalité biologique accédera à la conscience d'elle-même. C'est à partir de toi que « d'éphémères agrégats se mettront à penser ». Du seul fait de son passage au pensant, dit le P. Teilhard de Chardin, l'homme représente dans le champ de notre expérience quelque chose d'entièrement singulier et de parfaitement unique ».

C'est à partir du niveau de la pensée, issue du mouvement interne de la substance vivante, que la réalité biologique s'affirme. Le mouvement est à l'origine de l'origine. C'est parce que le mouvement est à l'origine de la manifestation de la vie qu'il y a lumière, qu'il y a son, qu'il y a conscience, qu'il y a intelligence, qu'il y a esprit vivifiant.

L'homme est mouvement. L'homme est conscience éternelle, miroir limpide, éternel miroir de la Vérité aux

aspects changeants, aux créations infinies, aux destructions libératrices.

La conscience est la fleur de l'arbre de la génération dans l'Univers. Cette fleur croit, s'épanouit, enchante et embaume le jardin divin.

L'homme vaut donc ce que représente l'échelle de ses degrés de conscience. Le monde des sociétés humaines dont chacun se plaint si fort, ce monde sera ce que la dominante des degrés de conscience de l'homme sera.

Que chaque homme s'exerce à gravir les degrés de l'échelle de Jacob qui relie sa terre à son ciel ; sa structure vitale à son royaume céleste.

C'est à cet exercice que l'Hiérophante du temple de Memphis entraînera l'homme qui, à l'entrée secrète, a postulé la connaissance.

Entendons Paul *de Tarse nous* dire : « Le premier homme est de la terre, le second homme est le Seigneur du Ciel ».

CHAPITRE SIXIÈME

DU TEMPS ET DE LA MORT

Paul de Tarse ne savait pourquoi, en s'éloignant d'Athènes, il songeait à Epiménide de Cnosse. Epiménide avait été en grand crédit dans la glorieuse cité de l'Attique. A quoi devait-il ce crédit ? se demandait l'Apôtre des Gentils. Était-ce à sa sagesse ou au fait qu'un jour, alors que la chaleur était accablante, il s'était endormi dans une caverne et qu'il s'était réveillé cinquante-sept ans plus tard ? Peut-être était-ce pour cela. Le cas était exceptionnel. Aussi avait-on considéré Epiménide comme favori des Dieux.

Paul de Tarse méditait et sa méditation fécondait ses réflexions.

Epiménide n'avait pas eu conscience du temps qui s'était écoulé, se disait l'Apôtre. Le Temps s'était infiltré en lui sans laisser de traces, sans blesser sa jeunesse. Le Temps, extérieurement à lui, avait fait pendant son œuvre de destruction, son œuvre d'évolution que l'on relève dans le fonctionnement de structures de plus en plus complexes. A son réveil, le Crétois n'avait plus reconnu les choses qui lui avaient été jusqu'alors familières. Si le Temps n'avait point laissé sa griffe en lui, il avait la trace de son passage dans la destruction qu'il avait opérée et la création qu'il avait favorisée. Le Temps est un inlassable passant. Le passant qu'inconsidérément nous voulions être en durant.

Pour avoir échappé au Temps, Epiménide devenait son accusateur. Entre son abandon au sommeil et son réveil,

le Temps avait brutalement tué ses parents, avait violemment détruit le cadre de son existence sans ménager de transition. Comme cela ne lui avait jamais été sensible, le passé lui révélait son caractère de Mort. Il fallait reconnaître pourtant que si le passé était mort, le Temps était toujours là, éternel destructeur agissant dans une éternelle indifférence des effets, puisqu'il avait toujours des éléments à détruire ; et, miracle des universelles vertus, sans jamais porter atteinte à la Vie, à la Vie qui jouait avec les aspects que le Temps lui dissolvait.

Durant plus d'un demi-siècle, Epiménide avait dormi. Durant plus d'un demi-siècle, il avait été inconscient de ce qui s'était passé ici-bas. Il fallait donc admettre que le Temps ne devait son existence qu'à la conscience qu'avaient les hommes du jeu incessant des aspects de la Vie. Le Temps s'évanouissait quand la Vie voilait à la conscience humaine le jeu de ses projections extérieures. La conscience, intériorisée à la Vie, ignorait ce qui ne s'opposait plus à elle ; ce qui ne lui imposait plus le spectacle d'une mort qui n'était qu'une trompeuse manifestation de la Vie.

Dans son recueillement, Paul de Tarse cherchait à se représenter le spectacle de la Mort effaçant sur la superficie des choses les traces de la Vie. Mais la Vie n'en subsistait pas moins. Il imagina un cercle :

La Vie est au centre du cercle de l'existence, se dit-il. La Mort est à la périphérie. Tous les rayons qui vont du centre à la périphérie sont les fils de relation qui vont de la Mort à la Vie ; de la Mort qui passe, de rayon en rayon, à la vie éternelle en éternelle vibration, toujours rayonnante, toujours présente, éternellement présente même dans l'émoi ou dans la terreur que la mort nous cause. C'est pourquoi il faut reconnaître que l'allégorie de la Mort armée d'une faux est la parfaite représentation graphique du Temps qui fauche tout sur son passage, laissant à la Vie le soin d'établir de nouvelles combinaisons dans la substance éternellement vivifiée, comme pour marquer d'un trait incisif le caractère illusoire de la Mort.

La Vie rayonne au centre, au centre du cercle, au centre de toute chose.

L'homme qui est et qui n'est que par le centre, curieuse aberration, ne s'intéresse qu'à la circonférence.

Le Temps est un fleuve qui s'écoule. Il s'écoule tant que le Mouvement imprimé à la manifestation de la Vie favorise son écoulement. Il s'écoule en alimentant sa source. Il n'a pas, comme l'eau, besoin de changer d'état pour se reconstituer sans fin. Il se génère en s'évanouissant et semble être issu d'une source intarissable. Il est le cœur du mouvement qui bat contre les aspects de la substance vivifiée. Les battements de ce cœur marquent la durée sur le cadran des perceptions que le mental divise en sections et que l'homme lui consacre. Et l'homme, captivé par son rythme, entre dans le lit du Temps dont le courant l'entraîne. L'homme, alors, captif du Temps, est le sujet de la Mort. La Mort est présente à tous les moments de son existence : la Mort l'aide en sa croissance, l'introduit dans la sénilité et le dépouille de ce dont la vie ne veut plus pour qu'il renaisse à la Mort dans le filet du Temps.

« Laissez les morts enterrer les morts » , a dit Jésus.

C'est seulement sur le cercle où sont projetés les aspects que la Vie manifestée projette, que le Temps apparaît. Hors du cercle, le Temps n'est pas.

L'homme entraîné par le Temps, ce mort qui enterre les morts existe et porte, comme Janus, deux visages : l'un tourné vers le passé, l'autre tourné vers l'avenir. Le présent pour lui est éphémère. C'est pourquoi il est sujet de la Mort. Entre le passé et le futur, il n'a pas de présent. Car le présent est le reflet

continu et toujours mouvant de la vie. Jamais détruit, il est la lumière pour l'homme vivant que le Temps ne dupe pas.

Quand Jésus disait : Il est écrit... Il ne faisait pas allusion à ce qu'on peut lire dans les livres sacrés, mais à ce que « *il est écrit* » dans l'éternité de la vie et qui se lit sur l'image mouvante d'un éternel présent soumis aux éternels principes d'une suprême loi.

Le temps inspire de curieuses notions qui altèrent la conscience de l'homme. Le passé n'est plus. Le futur n'est pas. C'est entre ces deux illusions que l'homme installe son tourment, son anxiété.

Passé, présent, futur, dit une tradition, sont les concepts misérables des phases objectives d'un tout subjectif.

Si nous nous introduisons dans les réflexions que se fait Paul de Tarse, nous pouvons dire, pour notre part, que « l'homme, entraîné par le temps, vit en avant et ne peut comprendre qu'à reculons » ; (ainsi le dit Kierkegaard). Et si nous en croyons Paul Valéry, il aborde l'avenir à reculons.

Est-ce ainsi, vraiment, qu'il peut sentir et faire l'expérience de son éternité, comme le veut Spinoza ?

La vie est au centre du cercle, répète Paul de Tarse. Le Temps accomplit ses ravages à la périphérie. Pris par l'attraction du mouvement temporel, l'homme commet l'erreur psychologique de se croire vivant sur la périphérie. Il croit découvrir tous ses motifs d'intérêt, d'intérêts vitaux, sur cette roue qui tourne sans relâche.

L'homme convoite le bonheur, la paix, la sérénité. Il compte sur le Temps pour obtenir la jouissance de ces états de bonheur, de paix, de sérénité. Et le Temps l'entraîne, l'entraîne, l'entraîne dans la rotation de la roue qui tourne, tourne sans relâche. L'homme accroche au passage des vanités pour combler son attente de ce qu'il convoite. Demain, dit-il. Demain, répète-t-il. Demain, je serai heureux. Demain, je serai fort. Une voix, qu'il pense être la voix de la sagesse, lui dit : Souviens-toi ! Il regarde derrière lui et revoit les cadavres de son passé que son imagination se plaît à ranimer. Cela représente une durée écoulée sur la périphérie du cercle. Il doit tirer une leçon de cette révision des expériences vécues par les cadavres qui se croyaient vivants. Ces expériences sont restées sans conclusion. Il doit tirer une leçon de cette putréfaction des choses qui ne sont plus. Une leçon qui sera couverte par l'ombre de la mort. C'est alors que l'homme aborde l'avenir à reculons. Toujours indifférent au présent qui est, pour lui, le très bref passage du passé au futur. A l'avenir, il demande la prolongation d'un moment d'émoi ; d'un moment d'émoi qui n'est plus. Sa conception du bonheur, qui découle de l'expérience passée, l'incite à faire appel à la durée, à la durée

dont il est la dupe puisque c'est par ce biais psychologique que le Temps le distrait de la vie. Le Temps agit sur la source des émois et la tarit. Et le vieillard, amer, regarde son existence s'éloigner derrière lui, comme autrefois, il la regardait passer à travers lui, implorant le Temps, abordé par l'avenir, de lui

apporter ce qui ne se perd plus dans le gouffre du passé : de lui donner quelque chose qui soit éternel, qui ne se flétrisse pas, qui ne se désagrège pas, qui ne soit pas du sable qui glisse entre les doigts. Mais l'éternel est au centre du cercle et non pas à la périphérie. Au centre du cercle auquel la périphérie est reliée par les rayons de la vie. L'homme qui s'ouvre à l'éternel peut à tout instant échapper à l'emprise du Temps. Le centre de la roue est là. Le centre qui est la Vérité et la Vie. Le centre qui peut être appréhendé par le rayon ; le rayon christique, le rayon de la roue qui relie le centre du cercle à la circonférence. Le centre qui est à lui seul tous les rayons de la roue. Le centre qui, parce qu'il est tous les rayons de la roue, est le passé, le présent et l'avenir, donc un éternel présent.

Krishnamurti dit : « La préoccupation du futur qui n'entraîne que des références au passé est une négation du présent et fait que l'être échappe à la vie, ne s'intéresse pas à la vie et ne la comprend pas ».

Il n'y a pas de futur, il n'est plus de passé, il n'y a de vrai, pour le vivant, qu'un éternel présent.

« Il est écrit », dit le Christ. Il est écrit. Oui, cela est réel. Il est écrit au centre de la roue ce que l'on cherche vainement à lire, vainement, sur l'extérieur de la roue, de la roue qui moule le grain des heures, des moments de l'existence des hommes. Ces hommes passent et espèrent ne pas passer en prolongeant des états psychologiques qui dépendent du Temps, du grand destructeur, du grand négateur de l'Eternel. Et la vie, cependant toujours présente, est toujours incomprise. Et c'est pourquoi les morts enterrent les morts.

Le Temps tisse l'illusion qui enveloppe l'homme. Cet enveloppement dans le tissu du Temps est l'origine de la peur qui fait l'homme avide.

C'est en rejoignant le centre par le rayon, le rayon christique, que l'homme échappe à l'enveloppement du Temps, à la ronde du Temps, à la soif de durée, aux vanités qui nous illusionnent, à l'ignorance de notre réalité parce que notre réalité est au centre, notre vérité est au centre.

« Concluez donc vous-mêmes que c'est ainsi que vous êtes morts au péché et que vous vivez en Christ. » (Saint Paul : Epître aux Romains, VI -11).

Ainsi parlait Paul de Tarse.

Pour l'homme, la vie est un mystérieux dedans ; l'existence, une suite de contacts avec un transitoire dehors. La vie échappe ainsi à la conscience de l'homme qui reste ignorant de la valeur spirituelle d'une intimité avec elle.

Cependant le rayon va du centre à la circonférence; de la circonférence au centre. Par le rayon, l'homme va de la vie à l'existence, de l'existence à la vie.

« Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui en est descendu. » (Saint Jean, III - 13).

Cela veut-il dire que le Temps n'existe pas ? Il existe. Il existe comme pièce mécanique d'une grande mécanique cosmique, mécanique cosmique qui est un instrument de l'Esprit que la substance a tenté.

L'Homme, Fils de l'Esprit, conscient de sa filiation, n'est point le sujet asservi du Temps, mais le Maître de la mécanique humaine semblable à la mécanique cosmique, mécanique qu'il imite grossièrement quand il crée des instruments mécaniques utiles à ses besoins. Pensons à la cybernétique.

« Ce qui est en bas égale ce qui est en haut...
pour faire le miracle d'une seule chose : »

Le miracle de l'Esprit — Conscience Eternelle — au-delà des multiples états de conscience de l'homme, de l'homme dupé par les aspects de l'existence prise dans le tissu « psychologique » du Temps. Le Temps n'a qu'une réalité mécanique limitée à son état d'existence.

Le bonheur, la paix et la sérénité auxquels l'homme aspire sont intemporels. Le bonheur, la paix et la sérénité! dépendent d'un centre secret. D'un centre secret que des

mystiques et des sages ont découvert. L'un d'eux, le sage Marc-Aurèle nous dit : « Regarde au-dedans de toi, là tu trouveras la source du vrai bonheur, source intarissable si tu la creuses toujours ».

Au-dedans de toi règne l'intemporel. Dans l'intemporel est le Beau, le Bien et le Vrai. Le Beau, le Bien et le Vrai desquels l'homme rend idéalement témoignage ; mais qu'il voudrait découvrir dans les structures évanescences du temporel qui n'en reçoit que des reflets. C'est pour cela que l'homme est anxieux. C'est pour cela que Jean Rostand est un biologiste anxieux qui prétend que « toute *la dignité de l'homme est d'oser regarder en face une vérité indigne de lui* ».

Certainement, pouvons-nous dire, la dignité de l'homme est d'oser regarder en face une vérité temporelle, une vérité transitoire indigne de lui qui est intemporel.

Mais faut-il encore qu'il découvre qu'il est intemporel en parvenant à se libérer du Temps psychologique qui l'entraîne dans les changements insaisissables de la durée. Ce qui lui fait répéter ce que disait Félix Le Dantec : « Je pense donc je change, donc dans l'absolu je ne suis pas ».

CHAPITRE SEPTIÈME

DE LA LIBERTÉ A L'AMOUR

« Christ serait-il né mille fois à Bethléem et *non en toi* tu resterais perdu éternellement ». Perdu éternellement ! Entends-tu mon frère ? Christ, ne le sais-tu pas, est Vie. Ne te l'a-t-on pas répété ? Jean, l'Apôtre bien aimé de Jésus, l'a dit en propres termes : « Je suis la résurrection et la Vie ». A l'entrée de la grotte de sainte Anne, sur l'île de Pathmos, où Jean médite, il le dit encore : Christ est la Vie. En Jésus était la Vie et la Vie était la lumière des hommes. Et la Vie, sache-le bien, la Vie est Esprit. La Vie est Amour. Il n'y a point d'Esprit, point d'Amour, si Christ n'est pas né en toi.

De l'île de Pathmos, Jean voit les côtes de l'Asie Mineure et devine la présence des sept Eglises d'Asie. Il écrit à l'Eglise d'Ephèse. Il écrit : « Je sais... que vous avez éprouvé ceux qui se disent Apôtres et ne le sont pas, et que vous les avez trouvés menteurs ». « Christ est vérité. Christ est Vie ; Christ est Intelligence ; Christ est Amour ; Christ est Vérité. »

Sur la roue du temps, l'homme s'étonne. De quelle source est cette chimie organique dans la Nature qui fait que les plantes transforment l'air, l'eau, l'humus de la terre en sucres, graisses, protéines,

alcaloïdes, fibres cellulósiques, etc... Par quelle alchimie mystérieuse l'âme humaine transforme-t-elle les perceptions sensorielles en états de Conscience, les états de conscience en lumière spirituelle,

cette lumière spirituelle en Vie sans limites, en Vie sans fin ?

C'est de cette alchimie que je parle, dit Paul de Tarse, quand je dis que le Christ est Vie ; que la Vie est Esprit ; que la Vie est Amour.

La charité est la discrète projection de cet Amour dans le cœur de l'homme. Je l'ai écrit aux Corinthiens : « La charité est patiente, elle est douce, elle n'est point envieuse, ni dissimulée, ni superbe. Elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point son intérêt, elle ne se met point en colère ; elle ne soupçonne point le mal. Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle aime la vérité. Elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout » (I-XIII, 4 à 7).

La charité est ce sentiment pur que l'Amour inspire aux âmes sans tourment. Ce sentiment, si puissant dans sa douceur, apaise les conflits, change les relations humaines qui s'enveniment, en compréhension qui pacifie. La charité vous invite à vous *conduire en toutes choses envers les hommes comme vous voudriez qu'ils se conduisent envers vous, car c'est en cela que consistent la Loi et les Prophètes* » (Saint Matthieu). La charité est un Amour modeste que la raison même devrait, fort simplement, engager les hommes à pratiquer.

Hélas ! la charité est un mot que la Morale a pratiqué jusqu'à l'usure. L'Amour, un mot que la chair a dégradé.

Cependant n'a-t-il pas été dit aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres ». Depuis longtemps le ciel de l'Esprit psalmodie ce sage conseil : « Aimez-vous les uns les autres ». A l'écoute du siècle, l'on entend : « Aimez-vous les uns les autres », « Aimez-vous les uns les autres ». Et l'humanité répond par des cris de haine, par des bruits de disputes. Les hommes se déchirent dans les familles ; ils se déchirent dans les sociétés, dans les Eglises, dans les monastères, dans le Monde. Les hommes se font des guerres inexpiables.

A peine au sortir de l'enfance, l'Eglise chrétienne était déchirée. Les disciples des disciples de Jésus se réunissaient en conciles qui ne conciliaient point les esprits, bien au contraire. Ce n'était, au sein de ces assemblées, que disputes et

pugilats, et parfois meurtres. Le malheureux Eutychès se vit excommunié parce qu'il avait dit, ô combien sagement :

« Que Dieu me préserve de raisonner sur la Nature de mon Dieu, ». Cette désapprobation des discussions théologiques qui déchaînaient les passions avait mis le pape Flavius en courroux. « *La charité est patiente, elle est douce...* » Au concile d'Ephèse, en l'an de grâce 449, les évêques voulaient qu'Eusèbe fût brûlé vif ; et dans la bagarre qui s'ensuivit, Flavius fut si maltraité par l'évêque Diodore, qu'il mourut quelques jours après des suites des coups reçus.

« Conduisez-vous envers les hommes comme vous voudriez qu'ils se conduisent envers vous, car c'est en cela que consistent la loi et les prophètes ».

« Aimez-vous les uns les autres ».

Comment de saints hommes — ou qui se prétendaient tels — ont-ils pu disputer ainsi de doctrines et pratiquer la violence au lieu d'Aimer comme le Christ, par la voix de Jésus, l'avait recommandé ? L'Amour ne sait que faire de doctrines controversées. L'Amour est Intelligence. L'absence d'Amour signale l'absence d'Intelligence.

C'est de cette absence que les doctrines humaines souffrent. Ces saints hommes qui prétendaient disputer de doctrine, voulaient emprisonner l'esprit dans la lettre ; l'esprit qui est vie inconditionnée ; donc libre par essence. Ces saints hommes prétendaient interpréter cérébralement ou mentalement ce qui, pour être pur, ne s'interprète pas, mais se vit.

Le Christ en eux n'était point né. En eux étaient cogitations, soumission aux lois écrites qui empêchent la libre appréhension de l'Esprit, fanatisme et volonté de puissance. Leur volonté de puissance réciproque les entraînait à se battre. Le Christ en eux n'était pas né. La condition humaine s'opposait à la perception du divin.

Saint Augustin se demandait ce qu'était ce défaut de contenance de l'esprit humain qu'il découvrait trop étroit pour se contenir lui-même ?

L'esprit humain est trop étroit quand l'homme commet l'erreur de vouloir tout contenir dans ses limites cérébrales.

Mais il est capable de tout contenir dès qu'il se libère de toutes conditions physiques et mentales, dès qu'il se libère des conditions que l'homme de chair subit, mais que le Seigneur du Ciel ne connaît pas. « *Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté* ». La liberté sans quoi tout se pétrifie ou se corrompt. L'eau qui ne court pas s'altère. L'eau de l'étang emprisonnée dans les limites de l'étang, stagnante, est corrompue par les conditions mêmes de sa stagnation. L'esprit prisonnier des conditions physiques, sociales et religieuses est semblable à l'eau de l'étang, de l'étang où il n'est pas recommandé de s'abreuver.

« Et où donc déborde ce qu'il ne peut contenir ? se demandait encore saint Augustin ? Serait-ce hors de lui ? ou, plutôt, n'est-ce pas en lui ? Quel est alors ce défaut de contenance ? »

L'esprit humain n'a pas d'autres limites que celles qu'il se crée ou que ses passions charnelles lui imposent. Il contient tout dès qu'il prend conscience que son essence est la liberté.

Sans liberté, il n'y a point d'intelligence. Sans liberté, il n'y a point d'Amour.

Selon Léon Brunshwicg, impure est la pensée qui se laisse contaminer par les préventions collectives ou les partis pris passionnels. Avec la réflexion qui nous libère s'accomplit une seconde naissance par laquelle l'individu accède à la dignité d'être spirituel. Ce qui s'offre à lui désormais, ce n'est pas la perspective d'un triomphe absolu (qui n'est qu'un mythe de la volonté de puissance) mais celle d'un effort incessant pour assurer avec la souveraineté de l'intelligence et de l'amour, la destinée lumineuse de l'esprit. La vocation spirituelle de l'homme, dit-il, est — indivisiblement — de comprendre et d'aimer.

Sans liberté, il n'y a point d'intelligence. Sans liberté, il n'y a point d'amour.

Paul de Tarse dit aux Corinthiens : « *Tout m'est permis, mais il n'est pas expédient de tout faire ; tout m'est permis, mais je ne serai soumis à rien* ».

Mais je ne serai soumis à rien. Cette phrase est essentielle.

Soumis à rien que mon être charnel impose à mes pensées ; à rien que mes passions d'homme de la terre me commandent. Etre libre, c'est être libre de soi. Etre libre, c'est ne plus rien subir, mais tout comprendre et tout aimer.

Le Tao fait de l'homme libre, libéré de son mental, l'homme parfait. L'homme parfait, selon lui, utilise son mental comme s'il était un miroir. Il ne s'approprie rien. Il ne refuse rien. Il reçoit tout, mais il ne garde rien.

Etre libre, c'est être éveillé à sa divinité.

Ainsi Aristophane, dans « Les Mouches » rend sensible la notion de liberté. L'usurpateur, meurtrier d'Agamemnon, s'étonne que Zeus, Dieu des Dieux, ne puisse pas empêcher Oreste de menacer sa vie. Zeus lui fait alors remarquer qu'Oreste sait qu'il est libre, c'est pourquoi le Dieu des Dieux n'a plus de pouvoir sur lui.

L'homme libre, libre de lui-même, libre parce que se connaissant parfaitement, se connaissant profondément, se connaissant dans sa totalité ; l'homme ainsi libre n'est plus le robot de son avidité, de sa volonté de puissance et de son ambition ; il n'est plus le jouet du Temps qui entraîne la roue de l'existence. L'homme ainsi libre est maître de ses actes, maître de son destin, destin qui fait la gloire des dieux. L'homme ainsi libre aime et adore. Il cultive la simple piété du cœur comme la cultivait Ramanuja, le grand réformateur, et ne se laisse plus captiver par l'attrait des choses temporelles. « La grâce ne se communique pas à ceux qui gardent le goût des choses terrestres », dit l'auteur de l'Imitation.

La grâce ne se communique qu'à l'homme libre ouvert à l'Esprit, à l'Homme du ciel.

L'Homme libre est prédestiné à la vie.

« Et tous ceux qui étaient prédestinés à la vie embrassèrent la foi » (Actes : XIII - 48).

C'est par la route qui conduit à la liberté que l'Homme parvient à l'Amour. C'est par l'Amour qu'il est connaissant ; c'est par l'Amour qu'il est la vie ; c'est par l'Amour qu'il est divin. Le cœur spirituel qui s'ouvre à l'Amour résorbe

toutes les limites, détruit toutes les prisons, transcende toutes les pensées, purifie toutes les actions. Mais le cœur spirituel ne s'ouvre à l'Amour que quand Christ y est né.

« Christ serait-il né mille fois à Bethléem et *non en toi*, tu resterais perdu éternellement. »

INTRODUCTION

A LA

TROISIÈME PARTIE

Les sept jours ou les sept éternités d'un heptaméron divin — que les Seigneurs illustrent de leurs créations — sont les grandes périodes qui succèdent aux grandes périodes de la fabuleuse aventure que court la vie humaine. De l'origine à l'origine retrouvée, la vie humaine suit un parcours qui s'inscrit entre les sommets de lumière et les gouffres d'ombre. Entre les sommets de lumière et les gouffres d'ombre se situent des étapes où la conscience, peu à peu éveillée, relève la topographie de son royaume. L'éveil est une aube qui succède à une nuit tragique, nuit tragique de l'ignorance en conflit avec l'ignorance. Lutte de l'homme avec l'homme qui se croit séparé et qui est la lutte de l'homme avec lui-même. Sur ce terrain de lutte, sourdent les sources de la souffrance qui répandent leur onde amère dans les courants affectifs et mentaux qui sillonnent le monde humain. De la souffrance surgit la révolte. Entre la révolte et la compréhension, sœur fidèle de la sagesse, règne le Dieu Hasard remplit tous les offices jusqu'à ce que la connaissance s'installe sur son trône usurpé.

La connaissance est la réalité consciente d'elle-même. Elle est la compagne méconnue de l'homme. Elle est en Continuelle présence parce que réalité. Par cela, elle est toujours et spontanément appréhendable. Les phases de l'existence intra-utérine de l'homme représentent le récit abrégé de quelques-unes des pages perdues de l'histoire de la terre.

Il y a là, comme il y a ailleurs, possibilité d'appréhension par l'homme d'une réalité plus vaste, étape nouvelle de la conscience, de la conscience appelée à remplir l'espace, à être l'espace.

La réalité est sujette au mouvement que le rythme traduit. C'est de l'accord du rythme de l'homme avec ce rythme universel de la réalité que surgit la conscience. C'est dans l'enroulement rythmique de la Nature en gésine que l'existence surgit et que, du fait de l'homme, la conscience s'éveille à la connaissance de l'Esprit qui est la vie. Les choses sont quand l'esprit des choses n'est plus étranger à la conscience humaine.

Durant des siècles, durant des millénaires, durant les fabuleuses fractions d'une éternité, l'esprit des Seigneurs s'est manifesté pour orienter l'homme entre les sommets de lumière et les gouffres d'ombre. Il s'est manifesté en inspirant des êtres élus que la pureté de leur rayonnement désignait à l'élection. Un demi-millénaire avant que Jésus donnât son enseignement, Pythagore répandit la connaissance aux

hommes sensibles aux charmes de la divine Sophia. La parole du Maître de Crotons s'était élevée pour dire :

L'Evolution est la loi de la vie ;
Le Nombre est la loi de l'Univers ;
L'Unité est la loi de Dieu.

Ceci ne fut jamais contesté ni par la science ni par Jésus. Jésus en résume la réalité vivante en disant

« Aimez-vous les uns les autres ». Aimez-vous les uns les autres et la vie brillera au cours constant de l'Evolution. « Aimez-vous les uns les autres » et l'Univers s'épanouira dans le jeu harmonieux des nombres. Aimez-vous les uns les autres et l'Unité se révélera dans le sein de Dieu.

Jésus, livrant la clé de la vie une par l'Amour, découvrit aux hommes la splendeur de sa pureté qui est la splendeur de la Vie, le modèle original de cette particulière beauté. Modèle inimitable, car une imitation est privée du génie qui anime le modèle. C'est un « ressemblant » et c'est un faux. Le faux du vertueux qui imite la perfection.

Le faux du concept qui prétend remplacer l'esprit ; d'une intellection qui prétend prendre la place de l'intelligence. C'est par ce détour mental que de grandes erreurs sont commises.

Ce n'est pas une imitation des actes de Jésus-Christ qu'il faut faire si l'on postule la perfection dans la pureté mais une intégration en soi de l'esprit qui animait Jésus quand il accomplissait ces actes. Mais comment intégrer cet Esprit, s'il n'est pas en soi ?

Christ serait-il né mille fois à Bethléem et non en toi, tu serais perdu.

Nous ne sommes pas perdus si nous comprenons qu'Il est en nous, qu'Il est né en nous, mais qu'Il est notre prisonnier.

La grande croisade à entreprendre est pour délivrer en chacun de nous ce prisonnier qui est en soi Esprit, qui est en soi Connaissance, qui est en soi conscience universelle, qui est en soi Amour.

Le croisé doit se mettre en route animé par la Foi. La Foi est la certitude de cette présence adorable en lui-même. Le croisé doit se mettre en route armé de la vigilance, de la fermeté et du don d'Amour qui le sanctifiera. « *Vous serez saints, car je suis saint, dit l'Eternel* » (Lévit. XI, 44). Le croisé s'engage dans les méandres de la Vie intérieure avec les seules lumières que la Foi répand. Le croisé combat ses propres créatures dans les cellules de ses créations. Créatures aussi nombreuses que les dents du dragon de Cadmus.

Le croisé entre en lutte avec lui-même. Maître Eckhart disait : « Un homme a en lui des peaux ou cuirs nombreux recouvrant les profondeurs de son cœur. L'homme connaît tant d'autres choses ; il ne se connaît pas lui-même. Mais trente ou quarante peaux ou cuirs, pareils à ceux d'un bœuf ou d'un ours, tant ils sont épais et durs, recouvrent l'âme. Retirez-vous dans votre propre fondement, et apprenez y à vous connaître ».

C'est à suivre le chemin que parcourt le croisé dans

ses profondeurs que nous allons procéder maintenant afin de savoir comment il est possible de libérer Celui que nous gardons prisonnier.

Celui que nous gardons prisonnier est notre lumière. Ce sont les ombres — nos ombres — qu'il nous faut combattre.

TROISIEME PARTIE

I

LA SCIENCE ET LA RELIGION

L'homme vit dans l'ombre, vit avec ses ombres. Le champs de son existence est dans l'ombre. L'homme se complait dans l'ombre parce que l'ombre est son milieu habituel. Cependant si l'homme est un temple obscur où des lutins s'agitent, il est, parmi ces lutins, une créature en quête de lumière, une créature qui cherche le tabernacle à ouvrir d'où la lumière se répandra.

Deux tabernacles lui ont semblé contenir le foyer resplendissant de la lumière espérée : la religion et la science. L'homme, mené par cette créature hardie parmi ses créatures, construisit deux socles monumentaux pour élever ces tabernacles. Ces tabernacles ont alors brillé des feux de ses aspirations, des feux de ses curiosités. Ces tabernacles semblaient ainsi dépasser l'ombre, dominer l'ombre. Ainsi hors de l'ombre les tabernacles étaient hors du temple. A la suite de quoi le culte qu'inspirent science et religion fut extra-humain. Le temple resta obscur. L'homme resta dans l'ombre en compagnie de ses ombres. L'homme se considéra séparé de la lumière dont le foyer, croyait-il, était hors de lui et non en lui, et non dans son sein. Mon Dieu, disait *Saint Augustin*, je te cherchais et je ne te trouvais pas. Je

ne pouvais pas te trouver car je te cherchais hors de moi alors que tu étais en moi.

Ainsi hors de l'ombre, les tabernacles étaient hors du temple.

Des ombres dans l'ombre se donnèrent au culte religieux ; des ombres dans l'ombre se donnèrent au culte scientifique, et l'homme resta ce qu'il était : ombre parmi les ombres qu'un lutin distinguait par son goût de l'aventure.

Dans le temple, le conflit régna entre les fidèles du culte religieux et les fidèles du culte scientifique.

L'homme soumis au conflit, remplit le temple de tout ce qu'il détacha de la religion, de tout ce qu'il arracha à la science. Le temple resta obscur malgré ce qui était fait, semble-t-il, pour l'éclairer. Les parures détachées de la religion et les parures arrachées à la science avaient les éclats relatifs d'une ombre qui se compare à une autre ombre ; les éclats provoqués par le mouvement du jeu des ombres. Mais la lumière restait enfermée dans le tabernacle des tabernacles enfoui dans la profondeur du temple.

L'homme appelait lumière les reflets incertains qui naissaient du choc des idées que son désir provoquait. Il appelait lumière ce qui se détachait du tourbillon des pensées, des croyances, des opinions, des systèmes, des doctrines dans son cerveau engendré.

Le tabernacle restait inconnu, le tabernacle restait caché, le tabernacle restait fermé.

Dans l'ombre, l'habitude régnait parmi les ombres.

Les neurones offraient une variété de perceptions, une variété de dispositions qui animaient les créatures, et cela permettait l'entretien des rapports de qualités à quantités ; cela permettait la distraction de jeux mentaux et cela restait du domaine de l'ombre, de l'ombre, le milieu habituel de l'homme.

Dans l'ombre, l'habitude régnait parmi les ombres.

« L'habitude, dit Shakespeare dans Hamlet, ce monstre qui dévore tout, ce démon familier est un ange en ceci que, pour la pratique de belles et bonnes actions, elle nous donne aussi un froc, une livrée facile à mettre ».

L'habitude donne un froc, une livrée facile à mettre. L'habitude entretient le jeu des ombres dans l'obscurité du temple. Elle revêt de livrées diverses les ombres inquiètes de l'existence de la lumière. Les ombres revêtent la livrée des serviteurs de la lumière, la livrée des croyances religieuses, la livrée des dogmes scientifiques, la livrée des philosophies qui découlent de la science, qui découlent des aspirations religieuses.

Et les ombres entretiennent dans l'ombre la croyance qu'elles perçoivent la lumière. Et les ombres poursuivent leurs combats avec les ombres dans l'obscurité du temple. Et l'homme reste captif du conflit. Et la lumière reste enfermée dans le tabernacle.

Le mental polit l'habitude et lui fait épouser la forme qui convient à ses charmes anesthésiques. L'habitude, dans l'apaisante familiarité de sa présence, tisse des liens qui retiennent l'homme et le ligotent à elle. L'homme se contente de la livrée qui symbolise la lumière, et la lumière lui fait défaut.

Comme la lumière lui fait défaut, un certain trouble l'habite. Malgré la livrée qui symbolise la lumière, la livrée qui s'impose, l'obscurité du temple subsiste, et cette obscurité lui fait peur, bien qu'il ignore sa peur, bien qu'il ignore ses causes. Mais le temple a trop d'ombres qui s'agitent. Que réserve à l'homme l'agitation de ces ombres ? La peur est le mobile d'action de l'homme. La peur sévit à tous les niveaux de l'existence. L'homme recherche la sécurité et la peur lui avance un prie-Dieu. Par le prie-Dieu, la peur, fortifie son règne. La peur s'insinue secrètement dans la prière. Marc-Aurèle en avait été conscient. A ce sujet, il dit : « un autre prie les dieux de lui conserver son cher enfant, et toi prie pour ne pas craindre de le perdre ».

La peur trouve un bon auxiliaire dans l'habitude, car dans l'habitude l'homme cherche un refuge. L'habitude comporte en lui le souci de sécurité. L'habitude entretient l'inertie. Une pensée de Jean Rostand illustre d'une certaine façon

ce qui vient d'être dit. Le biologiste déclare « que c'est l'inerte qui l'emporte dans l'univers, non le vivant ». L'habitude est un excellent repaire offert à l'inertie.

Les profondeurs du temple sont gardées par la ronde des habitudes qui se poursuit sur ses abords. La ronde des habitudes entretient le goût des sélections affectives et mentales qui conditionnent l'esprit. C'est pourquoi l'homme n'est pas vivant.

« L'homme, dit Einstein, est à lui-même son plus grand mystère. Il ne comprend pas le vaste univers voilé dans lequel il a été abandonné, parce qu'il ne se comprend pas lui-même ».

C'est dans le sein de ses profondeurs que se trouve le tabernacle où brille l'inaltérable lumière. L'homme ne la va point chercher parce qu'il redoute le silence de ces profondeurs et la vision d'une lumière éblouissante.

Durant trois jours, saint Paul fut aveugle, il nous en souvient.

Mais l'homme, en général, est frappé de cécité parce qu'il préfère l'ombre à la lumière, bien que craignant les ombres qui s'agitent dans l'obscurité du temple parce qu'il ne les connaît pas.

L'homme vit dans l'ombre. L'homme vit avec ses ombres qu'il ne connaît pas.

II

LA PEUR ET L'AVIDITÉ

Sur le sentier difficile à parcourir de la connaissance de soi, l'homme fait une première rencontre, la rencontre de l'avidité. L'avidité est fille de la peur. Derrière cette peur se dessine le visage énigmatique de la mort. L'avidité est sous l'emprise de la mort. La mort préside à l'existence des ombres. La mort entretient la peur. La peur se tapit derrière tout ce que nous dressons pour nous la masquer.

Au commencement du monde, nous conte un épisode de la Bhrad-Upanishad, il n'y avait, comme créateur de ce monde, que « Mrtu », Mrtu signifie la mort originelle. La mort originelle est la créatrice du monde ; elle est aussi la faim, la faim originelle qui est avide de matière comme elle est avide d'esprit.

Cette faim originelle est une faim dévoratrice ; une faim dévoratrice qui lorsqu'elle n'a plus rien à dévorer peut prendre conscience qu'elle est la mort. Parce qu'elle est la mort, cette faim est à l'origine du monde ; c'est pourquoi elle ne dévore que ses propres créations, créations qu'elle a conçues pour échapper à sa solitude.

La faim qui a présidé à la création du monde se retrouve, et c'est logique, dans toutes les créatures, dans tous les produits de la création.

Eh bien, cette faim est l'avidité en soi.

La faim ne connaît pas la satiété. Elle craint, en arrêtant

toute absorption, de découvrir le caractère de mort qui est celui de la matière et non de l'esprit, car l'esprit a précédé la création et succédé à la création pour être à la fois éternel, immanent et transcendant.

Cette faim est l'avidité en soi. C'est pourquoi l'avidité est à l'origine de chaque créature. Cette avidité appelle de la matière à absorber, c'est-à-dire des éléments de possession pour constamment satisfaire à une faim originelle qui est une faim insatiable. Avec ce besoin relatif à la satisfaction de la faim naît la crainte du manque d'éléments susceptibles de satisfaire aux besoins de cette faim.

Le monde créé tel qu'il est conçu dans les Upanishads n'est pas seulement le monde que notre science moderne soumet à l'investigation des savants et des chercheurs. Il y a dans cette création un monde émotionnel et aussi un monde intellectuel ; car les choses ont été définies avant d'être créées, nommées subjectivement avant d'être objectivées. Ainsi la possession qui seule peut satisfaire aux besoins révélés par cette avidité originelle, cette avidité qui préside à l'existence de chaque créature est, en même temps qu'une possession matérielle, une possession émotionnelle et une possession intellectuelle. Chaque créature est dévoratrice dans ce qui est dans certaines traditions appelé les trois mondes, notamment. dans le Baghavad-Gitâ. La Baghavad-Gitâ est le premier message offert aux hommes de cet âge troublé qui est l'âge que nous vivons, âge qui dure depuis 5000 ans et qui doit s'étendre, d'après la tradition orientale, sur un cycle de 432.000 ans, période où les valeurs sont mélangées et difficiles à reconnaître, âge noir par excellence. Il en est — parmi les créatures — qui offrent comme combustible au feu de leur avidité, des idées, des intellections, et qui ont peur de perdre la possession de ces intellections. Cette peur est conséquence directe de l'avidité, de la volonté de posséder dans le domaine des idées. La créature qui fait l'objet de cette peur, pour mieux retenir l'intellection, s'enferme dans son orgueil ; se refuse de réviser l'idée, et par ce refus devient sectaire, d'un sectarisme orgueilleux.

On voit généralement l'orgueil, on voit généralement le sectarisme, et l'on néglige, assez couramment, la peur intellectuelle qui est à l'origine de cet orgueil. Pourtant la créature qui fait preuve de ce sectarisme et de cet orgueil ne le fait que pour affirmer sa puissance, et elle définit cette puissance selon un champ de possession qui est là un champ intellectuel. Et s'il est traité ici de créature, c'est que par cette volonté d'affirmation de puissance, par un champ possédé qui est un champ intellectuel, il y a foi en ce qui est transitoire, en ce qui est création, en ce qui est éphémère et négligence et négation de l'esprit qui fait l'individu par son expression.

Par ailleurs, dans un plan émotionnel, la créature qui offre au feu dévorant de son avidité des émotions — saint Thomas disait des passions — veut retenir et posséder l'aliment nécessaire à l'entretien de ce feu sous forme d'émotions. Mais ces émotions entreront dans un champ de possession précise. Cette créature décidera, par projection des émotions, que certaines créatures sont siennes et doivent répondre aux rapports décidés par cette projection, aux sentiments qui en découlent. Il y aura, alors, exclusivisme familial. Et pour défendre des rapports, toujours en négligeant l'esprit par complexe de peur, un homme entrera en conflit avec les autres hommes. Lorsque l'avidité sera purement physique, la peur se rapportera au manque possible, à la nécessité, et l'homme cultivera l'avarice et le goût du lucre. Il sera conservateur par complexe de peur.

Si nous passons de l'homme à l'observation de la société, nous devons dire que la société a tous les caractères réfléchis des hommes qui la composent. Si nous poursuivons l'examen du complexe de peur qui joue pour un homme comme il joue pour une foule, comme il joue pour un peuple, nous voyons que

le peuple qui s'enferme dans le sectarisme d'une idéologie dont il tire son orgueil (sans passer au crible de la raison la valeur de cette idéologie de peur de perdre sa foi en cette idéologie et en craignant de Croire en son anéantissement) s'avère un peuple faible au nom d'un complexe de peur relevant d'un doute quant à sa

propre valeur et à ses possibilités une fois l'idée non retenue, une fois qu'il n'y a plus possession d'un terrain idéologique surfait et artificiel. Le complexe de ce peuple prouve le manque de foi en lui, c'est-à-dire son manque de foi en l'esprit de ce peuple qui précède et succède à toute idéologie factice.

Ce peuple qui ne croit plus en lui tend, au nom de ce complexe de peur, à défendre son terrain idéologique et, pour le défendre, tend à prouver, en dépit des faits, la valeur de l'idéologie dans un sectarisme orgueilleux. Ce peuple s'oppose aux autres peuples afin de survivre par une création artificielle, en négligeant l'esprit de ce peuple qui reconnaît par affinité et par identité l'esprit de n'importe quel autre peuple.

Ainsi le conflit surgit, alors que la foi en la pérennité de ce peuple aurait, par l'esprit, en éliminant le complexe de peur, dissous toutes les causes de conflit, toutes les causes de heurt et de séparation entre ce peuple et les autres peuples.

Si, pour le peuple comme pour les hommes, l'avidité est purement physique — la peur se rapportant au manque possible, à la nécessité — ce peuple prendra des mesures draconiennes pour défendre ses richesses et son territoire, et s'opposera aux autres peuples afin d'étendre ce territoire. Dans tous les cas, la foi dans les forces vives d'un homme et dans les forces d'un peuple, dans ce qui demeure chez l'homme et dans ce qui demeure chez le peuple, détruit le complexe de peur qui n'est que la négation de l'homme et la négation du peuple.

La société est le produit de l'homme, de son comportement, du mode de vie qu'il a adopté, de ses facultés de création, de son éthique et de son aptitude à connaître et à réaliser l'harmonie.

Dans « L'homme et sa destinée », Lecomte du Noüy assure que « les hommes vertueux font des sociétés libres, car seule la vertu libère et la liberté a été le critère de l'évolution dès l'apparition de la cellule originelle ».

Une société vraiment libre est le modèle des sociétés,

et les hommes qui la forment sont parfaits. L'homme parfait est l'homme à l'esprit ouvert à toutes choses, dont la pensée est juste, fidèle à l'harmonie générale. C'est l'homme vertueux par excellence. L'homme n'est vertueux que s'il se connaît parfaitement et s'il parvient, par la connaissance qu'il a de lui-même, à se libérer de la peur qui l'incline à être avide, qui l'incline à développer sa volonté de puissance, à s'enfermer dans un sectarisme agressif, dans un sectarisme orgueilleux.

L'homme libéré de la peur possède déjà la clé qui lui permettra d'ouvrir les portes de sa prison.

III

LES FAUX PROBLÈMES

L'homme vain vit une existence vaine, une existence inutile qui fait que l'homme meurt prématurément. Comme le disait Goethe, dans son *Iphigénie* : « Une vie inutile est une mort avant l'âge ».

L'homme qui vit une existence vaine est celui qui dans l'ignorance de sa propre nature et de son essence, n'est pas ouvert à la compréhension du monde, n'est pas ouvert à la réalité du bonheur. L'homme qui vit une existence vaine est celui qui, soumis à l'avidité, entretient les conditions favorables à la génération de la peur au sein d'une société humaine, ou entretient l'existence de cette peur en la dissimulant sous les artifices qui prétendent assurer la sécurité.

Nous observons aisément que faute de ne point connaître les composants de sa réalité, l'homme vain aborde les problèmes qui le sollicitent en énonçant des données fausses ou en posant de faux problèmes. Son manque de lucidité le porte à traiter toute chose par le côté négatif ou dissolvant. C'est ainsi que l'esprit commun actuel, l'esprit dit humanitaire, est dirigé vers la revendication continuelle qui provoque conflits après conflits sans réaliser ce pourquoi il prétend lutter.

Prenons par exemple la réalisation des droits que l'homme tient à affirmer en toute circonstance et qu'il tient pour légitimes. Cette revendication jouit de la faveur psychologique

des peuples de notre époque soumise, plus que jamais, aux pressions de l'avidité — fille de la peur — que la multiplication des besoins fortifie.

L'homme affirme des droits, revendique des droits dans le vide des conditions qui feraient que l'homme n'aurait rien à revendiquer s'il abordait le problème qui s'impose à lui par son côté positif ou réaliste. Cette revendication excite la passion agressive que la nature humaine manifeste. Le seigneur revendique les droits qu'il prétend avoir sur le serf. Le serf revendique les droits, apparemment légitimes, de disposer de lui-même. Les deux hommes — de même animalité et de même essence — s'opposent et ne se comprennent pas. Ces deux hommes peuvent être chrétiens et emprunter à la doctrine chrétienne des arguments qui entretiendront leur opposition.

Le conflit s'éternise, le conflit reste permanent sur le champ de bataille des revendications.

Le choix du côté négatif d'une action est inspiré par les principes inférieurs qui animent l'homme de chair, l'homme de la terre. Le choix du côté positif d'une action est inspiré par la sagesse que l'homme de chair peut tenir du second homme qui est le Seigneur du ciel, selon saint Paul.

Le génial Shakespeare nous livre une réplique dans « Mesure pour Mesure » qu'on peut rappeler ici : « ...l'homme vaniteux, drapé dans sa petite et brève autorité, connaissant le moins ce dont il est le plus assuré, sa *fragile essence*, s'évertue comme un singe en colère à faire à la face du ciel des farces fantastiques qui font pleurer les anges ».

Par cette citation, nous semble-t-il, le comportement burlesque, tragiquement burlesque, hélas ! des hommes placés à la tête ou au cœur des organisations chargées de développer le sentiment de revendication est souligné. Ces hommes ignorent leur essence, comme ils ignorent la valeur réalisatrice de la sagesse. Ils s'évertuent à faire des farces fantastiques qui font pleurer les anges.

Pour réaliser ce que par les revendications on voudrait obtenir, abordons la question sous son aspect positif et réaliste.

Nous avons parlé des hommes vertueux qui font des sociétés *libres* parce que seule la vertu libère. Les hommes vertueux font des sociétés en harmonie avec la loi souveraine. Les hommes vertueux ne revendiquent pas de droits. Mais ils se reconnaissent de libres devoirs à la mesure de leur sagesse : la rectitude de la foi, la rectitude de la pensée, de la parole, de l'action, de l'exercice de la profession, de l'énergie, de la contemplation, de la rectitude dans la prise de conscience. Ils empruntent, en somme, le chemin octuple de Bouddha qui fut aussi le chemin de Jésus. Par ce chemin toute justice s'accomplit dans une société ; toute harmonie, toute beauté, tout ce qui est digne de l'homme conscient de sa réalité spirituelle.

L'homme pratiquant la vertu dans une humanité qui pratique la vertu n'a rien à revendiquer.

Sans doute, dira-t-on, que rares, dans une société, sont les hommes sages. Mais pour que rares ils le soient toujours, l'esprit de revendication est soigneusement entretenu ; l'esprit de revendication que la haine encourage dans la plupart des cas. La revendication poussée par l'avidité est un excitant de la haine.

Selon un poète : « La haine est le tonneau des pâles Danaïdes ».

La légende du tonneau des Danaïdes est une des illustrations de l'enfer.

Une pente peut servir à monter, comme elle peut servir à descendre. L'esprit ouvert à la compréhension de toutes choses sert à la monter. L'esprit qui entretient la revendication sert à la descendre. C'est au bout de la descente qu'est l'enfer, l'enfer ou le centre des situations tragiques que l'homme s'évertue si bien à provoquer.

Connais-toi toi-même, tu connaîtras l'univers et les Dieux, et l'enfer n'existera pas.

IV

LA RECHERCHE DE LA SÉCURITÉ

RENDEMENT ET AGITATION

L'homme avide, avide de savoir, avide d'honneurs, avide de richesses, augmente le volume de sa personne en débordant son univers sans donner d'autre valeur à l'univers que celle d'un bien à exploiter à son profit.

Jean Rostand observe que la poussée de l'humain est plutôt dirigée vers le plus être que vers le bien être et, en définitive, dit-il, « je ne serais pas surpris que la souffrance dût aller s'accroissant dans le monde social comme l'entropie dans l'univers »

Voilà qui semble bien à craindre. L'avidité remplit l'homme de ses exigences. Elle le remplit de l'accroissement incessant de ses besoins. Quelle que soit l'époque, quels que soient le degré de civilisation, le niveau de culture des hommes et la forme de gouvernement, les besoins sont toujours d'ordre spirituel et d'ordre matériel. Il n'y a pas opposition ni antithèse entre besoin spirituel et besoin matériel. Il y a « étrangeté » de nature entre ces deux ordres de choses qui sont dans l'homme indissociables et intimement mêlés. A chaque moment de l'histoire, il y a une nécessité proprement dite qui répond à ce qui crée pour ce moment donné la sécurité de l'homme, l'économie générale, la manière de résoudre les besoins collectifs. Il y a, par ailleurs, l'harmonie

ou la désharmonie de l'homme qui naît de son accord profond ou de son désaccord avec les conditions auxquelles il est soumis par la nécessité à résoudre. Il y a, d'autre part, son désir de connaissance qui est, selon le moment historique, respecté ou étouffé. Il y a, associé à ce désir de connaissance, un désir de liberté indissociable de ce désir de connaissance. Cela pose, avant tout problème d'éducation et de culture, au-dessus de tout problème intellectuel, comme à sa base, un problème humain au meilleur sens du terme, puisqu'il indique connaissance et liberté ; l'un des termes étant identifiable à l'autre terme.

Mais une grande préoccupation du moment conditionne l'esprit ; cette préoccupation est d'ordre matériel et concerne les besoins à satisfaire. Pour cela on se préoccupe de rendement. On s'est toujours préoccupé de rendement. Ainsi les premiers ordres monastiques ont été les défricheurs de régions quasi inexploitées. Ils ont bâti, poussé la charrue et retourné la terre.

Le brahmane de l'Inde qui est surtout, en certaines circonstances, si loin des autres castes et si distant de tout ce qui n'est pas comme lui de haut lignage, en cas d'épidémie ou en cas de disette, se prodigue en tous lieux, soigne les malades et sert les repas en ayant à cœur de soigner et de servir jusqu'à ce qu'il tombe d'épuisement.

Dans l'exemple du moine comme dans l'exemple du brahmane, il y a souci de rendement, mais cela ne représente pas un but en soi. Il y a souci de la collectivité, désir de résoudre ses problèmes ; mais cela au *nom* de ce qu'elle a d'individus à défendre, à sauver, à éclairer, à éloigner de toute souffrance.

Si le rendement matériel devient une fin en soi, on aboutit au développement d'une humanité composée de robots qui ne disposent pas de loisirs suffisants pour se cultiver, s'exprimer selon son génie ; on aboutit au développement d'une humanité préoccupée de choses et non d'hommes. Tous ces gens qui ont eu pour exemple des champions et des protagonistes du plus grand rendement peuvent parvenir, si un génie et une perspicacité naturelle ne les protègent,

à une conception telle qu'ils imaginent que ce qui importe est le grand nombre d'usines, la production d'acier de la nation, la production de charbon, le nombre des cités préfabriquées.

Ces gens, s'ils ne sont pas protégés par les qualités particulières de génie, n'en viennent qu'à désirer des biens matériels, puisque ce sont les seuls qui, dans leur civilisation, se trouvent être honorés, si bien que ces gens — marxistes en le sachant ou en ne le sachant pas — produiront en prétendant au plus grand rendement, mais espérant aussi pouvoir posséder de ces biens matériels, fruits de la production. Ils pourront, ainsi, insensiblement, en venir à n'admirer et n'estimer que la technique en rêvant d'amasser des objets.

Dans l'hypothèse d'une grande production qui aurait comme contrepartie une grande consommation, il y aurait, évidemment, sur le plan matériel strict, une relative aisance, mais le rythme donné à la civilisation, rythme basé sur le rendement, ne pourrait qu'obliger, pour que le consommateur équilibre ce rendement excessif, la création chez chacun de nouveaux besoins. Dans un monde où l'on n'estimerait que la valeur matérielle, que le rendement et la capacité technique, le poète, l'artiste, à moins d'être le propagandiste des idées en honneur, ne pourrait être que considéré comme un élément antisocial, comme une monstruosité incompatible avec les besoins du milieu. Dans ce rythme à base de rendement, une continuelle agitation se trouverait être entretenue et les hommes en viendraient à croire que c'est là un état digne de l'homme, que c'est là une manière d'être qui prouve en faveur d'un certain état d'évolution.

Ces gens habitués au rendement et à l'agitation ne sauraient que faire hors de cette agitation. Les plaisirs, les distractions ne pourraient être qu'une variété d'agitations substituées à une autre variété, ce qui fait que le prototype d'une telle humanité serait toujours en train de travailler, toujours attaché à un labeur pénible, toujours en quête

d'un effort même lorsqu'il prétendrait se détendre, se reposer, se distraire.

Dans une telle humanité, le loisir aurait perdu ses droits, le silence se trouverait écarté, le rêve se trouverait être un intrus, ce qui ne manquerait pas de gêner au plus haut point la spontanéité de création, l'expansion et l'explosion du génie. Ce qui ne manquerait pas d'entraver le cours de la pensée et d'empêcher sa maturité.

Si un système s'oppose à ce matérialisme, il est inclus dans la logique. Cette logique est affaire de raison, et la raison, lorsqu'elle nous guide, nous incline à la réflexion, à la recherche, à la pensée.

N'abandonnons pas cette pensée au profit d'une technique, d'un rendement, d'une statistique, ne soyons pas ce joueur qui, ayant tout perdu, se met lui-même en gage et devient ainsi une chose.

L'homme de la terre qui se fait robot se sépare de sa réalité, méconnaît sa réalité et ne délivre pas. Celui qui est prisonnier.

L'homme en se faisant robot se détourne de sa vocation qui est de manifester sa divinité.

LA VOCATION DE L'HOMME

La vocation de l'homme de la terre, fils de la nature, est de manifester le divin.

Manifester le divin, c'est reconnaître le Père et s'unir au Père.

L'homme a une double filiation, il est le fils de la Mère Nature (Marie, elle-même fille d'Anna, la substance originelle) et fils de Dieu ou fils du Mouvement initial qui féconde la substance. Théos (Dieu) vient du verbe Theein (se mouvoir).

Comment cette double filiation apparaît-elle chez l'homme?

La Nature lui a donné une structure de matière organique que nous voyons, que nous touchons, que nos sens appréhendent. Elle lui a donné aussi, pour sa cohésion physique, une matière éthérique, puis une substance sensible et une substance subtile à laquelle est attachée la faculté de penser.

L'homme de la terre ainsi constitué : physique, cohésif, sensible et pensant, est, par ces dons reçus, fils de la Nature.

Le Père, désireux de rendre l'homme semblable à lui-même, lui a fait don d'une âme intelligente, d'une âme aimante et de l'esprit.

Par la Mère Nature, l'homme est pensant ; par le Père celeste, il est tout puissant.

Ainsi dans le domaine où règne la Nature, l'homme dispose des facultés inhérentes aux qualités de la Nature. pour se manifester fils de la Nature. Dans le royaume divin, il dispose du Verbe créateur qui le fait à l'image de Dieu.

C'est ainsi que cette double filiation apparaît à l'homme qui s'ouvre à sa réalité.

Par la reconnaissance de cette filiation, l'homme peut œuvrer pour aider à Dieu à son ouvrage. Il peut ne pas avoir une existence inutile et ne pas mourir prématurément. « Une vie inutile est une mort avant l'âge. »

Mais, plus souvent, hélas ! il ignore sa filiation Maternelle et Paternelle. Il ignore d'où il vient, ce qu'il est, où il va, comme on se plaît à le dire communément.

De sa Mère, il tient la matière organique, le goût de la matière qui lui donne le désir de perdurer dans et par la matière. Il est avide et la peur de manquer de matière le tenaille. Pour endormir sa peur originelle, il satisfait son avidité. Sa faim est insatiable. Il brasse les mers, fouille le sol, abat les forêts, dépeuple bois et plaines. Il transforme des terres fertiles en déserts. Devant les terres devenues arides, la peur le prend aux entrailles. Poussé par l'avidité, fille de la peur, il livre combat à son frère humain dont il convoite biens et terres. Il exploite sa Mère la Nature sans se soucier des conditions d'existence de cette Mère généreuse mais qui finalement pâtit, car elle attend des œuvres de la vie le fruit d'une longue et secrète mutation de substance en matières chimiques et en matières organiques qui se fécondent mutuellement dans des générations renouvelées. L'homme ignorant et avide épuise les ressources de la

Nature à une cadence de plus en plus vive. La peur de manquer le détourne de toute appréhension d'une réalité spirituelle. L'homme méconnaît son Père et maltraite sa Mère.

Cependant, il est écrit : Père et Mère honoreras afin de vivre longuement.

Ce n'est pas pour rien que les Ecritures retiennent l'attention de l'homme sur ce commandement. C'est bien

en vue de lui rappeler ou de lui rendre sensible sa filiation, sa double filiation.

Afin de vivre longuement, tu seras conscient de ta filiation. Tu seras conscient de quoi la Mère t'a doté, de par quoi le Père t'a magnifié.

Conscient ! ton existence ne sera pas inutile. Tu ne mourras pas avant l'âge. Tu ne seras pas un mort parmi les morts. Tu ne seras pas ce mort qui enterre les morts. Mais tu seras vivant, vivant d'une double vie, d'une vie que tu vivras sur la terre en même temps que tu la vivras dans le ciel, c'est-à-dire dans le royaume de l'Esprit. Tu seras matière, substance et Esprit dans la splendeur d'une création qui est la gloire d'une sublime origine.

VI

PERE ET MERE HONORERAS...

Ainsi tu honoreras le Père qui est le Père Céleste. Tu honoreras la Mère qui est la Mère Nature.

En honorant le Père, tu respecteras les sentiments qu'il t'inspire et la puissance qu'il te donne pour le service de la Vie Une qui est l'Essence de la réalité.

En honorant la Mère, tu respecteras les fruits de son jardin dont tu te nourris, mais, par ton avidité, tu ne provoqueras pas son dépérissement. Homme aveugle, sache-le, pour réparer les ravages que tu fais dans le sein de la Mère ; pour reconstituer ses forces, la Nature doit se dérober à ton avidité. Par la méconnaissance des lois qui régissent Sa vie, tu es cause des catastrophes cosmiques qui engloutissent les continents. Car la Mère ne peut mourir pour que tu lui survives. Sois conscient que tu tiens d'elle les éléments indispensables à ton existence qui te permet de t'ouvrir à la Vie.

La peur te tient aux entrailles. Tu redoutes la souffrance et la mort ! Apprends que tes malheurs viennent de ce qu'il y a inimitié entre la créature née de la terre et l'homme du ciel. Cette inimitié crée des troubles dont la créature souffre et dont elle ignore l'origine.

Peut-être te demandes-tu s'il y a un chemin qui permettrait à la créature de rejoindre l'homme du ciel ?

Selon Esaïe (XXXV.8) « Il y aura *une route, un chemin qui s'appellera le chemin de la Sainteté. Celui qui est*

souillé n'y passera point... Ceux qui marcheront dans le chemin, même les insensés, ne s'égareront point.

»
Quel est ce chemin, ce chemin de la Sainteté ? N'est-ce pas celui qui relie la créature terrestre à l'homme du ciel ?

Ce chemin que la créature terrestre serait appelée à parcourir est le chemin de la Sainteté parce qu'il est, pour la créature, le chemin du sacrifice, le chemin du dépouillement, du dépouillement de la personne que la créature croit être, du « moi » qui est le centre d'attachement de la créature à la créature et qui est la négation de toute autre attraction que celle de ce centre.

De quoi ce « moi » dévorant, ce « moi » avide, ce « moi » foyer de peur, de quoi ce « moi » est-il fait ? De quoi se compose-t-il ? Il faut bien, pour prendre le chemin de la Sainteté qui oblige au dépouillement du « moi », connaître ce « moi ». Il faut le connaître dans toute sa complexité, dans tous ses angles obscurs. Ce « moi » n'est pas seulement une enveloppe physique avide de matière, une enveloppe physique composée de matière organique que nous voyons, que nous touchons, un être physique et éthérique, un être doué de sensibilité et avide d'émotions pour fortifier son sentiment d'exister ; un être physique, éthérique, sensible et mental, avide d'idées, de concepts, d'intellections, afin de s'affirmer pensant, afin de s'affirmer créature autonome au cœur de la création cosmique ; ce « moi » et dans la cage de ses structures, un ensemble complexe d'émanations de ces éléments qui sont idées, mémoire, réflexes inconscients qui sont eux-mêmes réaction de la mémoire de la race, du groupe national, du groupe social, du groupe familial, qui sont des éléments extraits de l'expérience et enregistrés, après mentalisation par la mémoire, attachement au milieu qui assure au « moi » une apparente sécurité ; aux traditions, aux croyances que le milieu adopte et cultive... Ce « moi » fait de tous ces artifices étrangers à la réalité de l'homme « terre-ciel » ! Ce « moi » illusionne et dupe l'homme réel.

Dépouiller le moi, c'est le connaître. Le connaître, c'est le découvrir dans ses activités de tous les instants, dans ses farces, dans ses attitudes pour contrefaire l'ange alors

qu'il fait la bête. Dans tout ce qu'il poursuit pour diviser la créature de l'Homme du ciel, et vivre de cette division, vivre dans une angoisse qui est la peur de sa mort parce qu'il est appelé à mourir lorsqu'il ne pourra plus extraire des éléments physiques de la créature et de ses rapports avec un monde extérieur à elle, de quoi subsister.

Vivant de la division de la créature et de l'Homme du ciel, le « moi » empêche l'Union. C'est pourquoi l'homme doit prendre le chemin de la Sainteté qui ne se prend que si l'on dépouille le « Moi ».

Le chemin de la Sainteté pour être parcouru exige une ascèse. Il y a ascétisme quand il y a dépouillement continu. Ce dépouillement ne doit représenter ni une contrainte, ni une corvée, mais une

chose naturelle, un détachement qui vient du fait que tous les éléments de la personnalité ne sont plus à considérer comme primordiaux ni comme indispensables, qu'il y a indifférence à leur égard avec un jugement sain et objectif de cette personnalité.

On se débarrasse d'une personnalité non parce qu'on a été convaincu par un homme, par un livre ou par une doctrine, de la nécessité de s'en débarrasser, mais simplement parce qu'on est embarrassé de cette personnalité et qu'on vise la liberté afin de connaître, c'est-à-dire, en premier lieu, de se connaître.

Il y a une manière de vocation qui fait qu'un être se donne à la connaissance, c'est-à-dire à la vérité. Cette vérité a cela de particulier qu'elle est vivante. Elle ne s'inscrit pas dans un dogme, dans une théorie ; elle constitue la seule valeur intérieure de l'homme ; mais elle ne se définit pas une fois pour toutes. Car elle demande — pour être perçue — cette conscience de soi qui n'est que le résultat de l'ascèse préconisée.

Une conscience de soi ne peut être, pour un être quel qu'il soit, que la conscience de ce qui est accessible à ses sens, à son émotion, à son intellection. Ce qui est accessible est aussi bien la chose perçue que la chose sentie. Il y a une perception de soi qui devient conscience de soi lorsque le dépouillement est suffisant pour qu'aucune erreur de l'intellect

ne vienne apporter de voile à la connaissance et s'interposer entre cette connaissance et la transcription de celle-ci dans le domaine mental, émotionnel et physique.

Le dépouillement consiste en une élimination vigilante des erreurs acquises, pourrait-on dire. Ces erreurs touchent à l'opinion qu'un être a de lui-même et d'un monde de relations qui constitue son milieu ambiant.

Le dépouillement commence à l'opinion qu'on a de soi-même et du monde. Or, ce dépouillement n'est possible que si, sciemment et volontairement, un être accepte pendant un temps suffisamment long, de n'avoir aucune opinion, ni sur lui-même, ni sur ce qui constitue son univers ambiant. Cet être doit d'ailleurs savoir que les opinions émises par lui-même sur cet univers ambiant ne sont que les projections des plus ou moins grandes erreurs accumulées et contenues dans le cadre de l'univers que forme sa personnalité.

Ce dépouillement demande — en même temps qu'un renoncement à sa propre opinion — un renoncement à l'utilisation des clichés particuliers à la mémoire qu'il s'agit de ne pas juger et de ne pas juger à l'égard du présent, de ne pas juger en perceptions présentes. Il faut renoncer à ce qui a été appris, à ce qui fait l'objet de l'espérance, à ce qui constitue une représentation de l'avenir, afin de pouvoir opérer une concentration qui est impossible à réaliser lorsque l'être est sollicité par les distractions de la mémoire et celles d'un milieu qui est toujours jugé d'après les préjugés de la mémoire.

Il ne s'agit pas bien sûr de s'abandonner au sommeil, de devenir la proie de l'inertie ; il s'agit d'être concentré, sensible au moment présent et détaché de tout préjugé, de tout attachement à un jugement qui est, la plupart du temps, le résultat d'une opinion représentant la redite d'une donnée collective.

Ne pas juger implique (non pas le regret d'avoir jugé une fois que ce jugement a été porté mais) la conscience de juger au moment où cela se produit et la volonté d'éliminer tous termes qui composent le jugement, comme si

ceux-ci constituaient des mots vides de sens et destinés à être effacés.

Ce dépouillement demande ainsi un refus des mots et du sens que portent ces mots, afin de trouver ce qui est à la fois caché par ces mots et par ce sens.

Ce dépouillement demande une présence qui n'implique pas de but et dans laquelle le pourquoi des actes n'est pas défini. Les mots sont éliminés et effacés parce qu'ils constituent un vêtement et parce qu'il y a volonté de dépouillement. Il n'est pas question d'autres découvertes. La concentration présente entraîne la conscience, et, par là, la connaissance.

Il importe de ne pas oublier que l'élément de connaissance ne constitue pas un acquit, une notion définitive, une valeur susceptible d'être classée et d'apporter les données d'un système. La connaissance comporte une valeur de présence, c'est-à-dire d'adéquation au moment, de découverte sans cesse renouvelée, d'instantanéité.

Ajoutons qu'il importe d'opérer le détachement au lieu et le détachement au temps : Le lieu est le milieu familier lequel conditionne l'espace limité qui est constitué ; il est la mesure relative au comportement d'un homme, l'ensemble de ses entraves spatiales. Le temps est la limite dans le temps, son conditionnement au passé et au futur, aux conséquences de ce passé reportées sur l'avenir qui est l'instrument utilisé à l'égard du temps, et qui n'est que la mémoire.

Il importe donc d'opérer un détachement de la mémoire, un détachement des conditions ambiantes. Cela ne veut pas dire que l'être, dans ce détachement, échappe complètement aux conditions créées par l'espace et le temps. L'être ne peut — et c'est là tout le problème posé par son ascèse — que se libérer d'un attachement et, malgré les conditions, acquérir la liberté. Par la connaissance même des conditions, il peut éclairer leurs raisons, leurs conséquences ; éclairer le rapport de l'être avec ces conditions et les raisons de ce rapport. Ce n'est ni la recherche, ni l'examen de ces conditions, ni l'analyse de la place occupée

dans cet espace et dans ce temps qui permettent de résoudre le problème de l'espace et du temps.

C'est le seul problème que puisse se poser un homme. Ce problème se pose, non en mode mental, mais en mode de fait. C'est la solution apportée par la réalisation de l'être ou une partie de l'être qui entraîne l'être à découvrir le problème avec ses données justes en même temps que sa solution qui a été inscrite et signalée par ces mêmes données.

L'être qui se livre à cette ascèse pour n'aspirer qu'à la liberté et à la connaissance découvre qu'il n'est, dans son apparence et sa représentation, que la résultante d'un phénomène de durée et d'un phénomène d'espace limité. Ce qui signifie qu'il peut, — en lui, — de l'intérieur, — trouver les solutions qui sont celles du problème posé par l'espace et le temps. Il n'a pas à procéder à l'extériorisation pour découvrir la solution qui, pour être la solution générale, n'en est pas moins la solution de son problème personnel, la solution vivante particulière à sa nature qui n'est pas statique, qui n'est pas dynamique.

La nature d'un être, quel qu'il soit, n'est ni statique ni dynamique. Cela veut dire que celui qui se propose un but part d'une idée préconçue ; il risque, d'ailleurs, d'inventer la nécessité du but, en conséquence de quoi, il se dégradera dans la mesure où il se trouvera satisfait de ce qu'il aura atteint. Le but est avant tout l'obstacle. Celui qui vise autre chose qu'une concentration dans le présent et une continuelle concentration dans le présent, ne fait que perpétuer une limite, inventer une limite et, par là, prouver qu'il tient à ses entraves et que toute sa démarche consiste à remplacer les entraves existantes par des entraves à venir.

Celui qui se propose un but autre que la réalisation présente et immédiate, que la communication avec son entourage dans le présent, que l'identité avec ce présent et, par conséquent, ceux qui la composent, ne visent pas le détachement, mais un attachement plus subtil qui est fait de remplacements successifs, qui permet de se leurrer soi-même

et d'entretenir l'illusion en s'accordant certaines satisfactions d'ordre intellectuel et qui sont traitées de spirituelles par celui qui demeure attaché à sa propre erreur.

La résultante du lieu et du temps se situe dans l'individu. Il importe donc que l'ascèse conduise à regarder en dedans. Seulement si ce dedans ne fait que reproduire l'extérieur et permettre un déroulement des clichés enregistrés par la mémoire, il n'y a aucune différence entre l'intérieur et l'extérieur.

C'est un intérieur sans mémoire qu'il s'agit d'explorer.

L'être concentré en lui-même ne doit se soucier ni du temps ni du lieu, mais demeurer dans le présent et dans le lieu relatif à ce présent.

Cette concentration dans le présent est loin de faire d'un être un inactif ; loin de faire d'un être un individu désintéressé du sort de son entourage. Cette concentration dans le présent ne rend pas l'être insensible, mais hypersensible. Une grande lucidité, une grande conscience éclairant toute chose sont l'apanage de celui qui, détaché du futur et du passé, se concentre dans le présent et agit dans le présent.

Le présent et les conditions du présent se trouvent aussi bien intérieurs qu'extérieurs à celui qui vit le présent. Celui qui vit ce présent enregistre des éléments constitutifs de ce présent. Ce qu'il a enregistré est une relation avec l'extérieur et aussi une reproduction de l'extérieur.

Le détachement de la reproduction équivaut au détachement de cet original que constituent les conditions extérieures. Cette reproduction s'effectue par l'intermédiaire d'un cerveau humain, lequel enregistre et procède à des associations qui dépendent de cet enregistrement.

L'œuvre de détachement doit donc s'opérer à partir de ce cerveau, de ce cerveau qui, comme chacun sait, se situe dans la tête de celui qui pratique cette ascèse de détachement. Cela n'est pas un privilège puisque cette même situation se retrouve chez n'importe quel être humain.

Il importe, en pratiquant une telle ascèse, d'user de

ce cerveau et de se détacher de ce cerveau ; de se situer dans sa tête et de se détacher de cette tête. Cela demande la compréhension que la situation répond à l'existence. L'être installé dans sa tête n'est ainsi existant que dans cette tête. Le reste du corps doit en référer à ce « moi », à ce « je » installé dans cette tête. Les injonctions et décisions doivent consciemment partir de la tête, le reste du corps n'étant plus qu'un instrument prêt à servir loyalement l'habitant de cette tête qui procède par décision et injonction. Toute tentative d'indépendance du reste du corps — qui n'est qu'un instrument — ne doit pas être réprimée, car cette répression ne serait que le produit d'un conflit existant entre les différentes parties de ce corps instrument, mais résorbées dans la tête afin que seule subsiste l'injonction de l'habitant de la tête seul susceptible de diriger présentement et consciemment cet instrument.

Les mots, les concepts qui relèvent des perceptions ou réactions des perceptions, se rattachent directement à ce corps instrument. En refusant ces mots, on opère l'effacement et l'abolition des volitions de ce corps instrument qui est le produit d'une hérédité, d'un passé, d'une somme de souvenirs. Ces volitions effacées, le champ d'expression de l'habitant de la tête demeure libre.

Celui qui est installé dans la tête s'avère l'être vrai, l'ascète, celui qui médite, qui décide, qui soumet les sens, qui soumet le corps doté de ces sens. C'est celui qui est installé dans la tête qui est l'ascète. Tout le reste est à renier. C'est l'ascète qui doit utiliser la parole, le mouvement, tous les arguments de traduction du corps. Le corps appartient à un plan qui obéit, tout naturellement du fait de l'inertie, à une loi de dégradation. Il importe de prévoir cette règle, de ne pas subir cette loi ; il importe d'installer l'ascète non pas dans la tête, mais au-dessus de la tête afin qu'il se situe vraiment, du fait de cette dégradation naturelle, dans la tête. Le corps, les sens concentrés dans l'ascète, dans le présent, se tourneront vers lui au-dessus de la tête, au-dessus de la fontanelle, mais en réalité tout

le phénomène se situera au plus profond de la tête, dans la chambre secrète de la tête, dans le troisième ventricule.

Il est nécessaire de le savoir, mais il est aussi nécessaire de connaître les règles du corps et sa loi de dégradation, et de situer plus haut, tout naturellement, ce qui doit être situé plus bas. L'ascète est imaginé ainsi au-dessus de la tête. Les paroles doivent découler des pensées qui proviennent de ce penseur qui est au-dessus de la tête ; mais au fur et à mesure que ces paroles sont énoncées, elles doivent être effacées, car le corps s'en saisirait et le cerveau, impressionné, déformerait l'expression de la réalité en procédant par association et en éloignant de la voie juste la chaîne des associations.

Les images surgissent à partir de l'injonction de l'ascète qui est au-dessus de la tête, mais ces images aussi doivent être effacées, car elles impressionneraient aussi le cerveau et feraient écran aux nouvelles images, traduisant les nouvelles injonctions de l'ascète et, mélangées et associées à elle, déformeraient encore la réalité.

Tout ainsi doit être effacé — temps après temps. Seul, l'ascète doit demeurer situé au-dessus de la tête. L'homme ne doit être que cet ascète concentré au-dessus de la tête. Tout le reste doit obéir à l'ascète sans opinion, sans discussion, sans opposition, sans connaître d'autres centres d'attraction.

C'est le corps silencieux qui obéit à l'ascète silencieux dans le présent. Il n'y a pas d'autre ascèse. C'est là la véritable ascèse. C'est l'ascèse qui fait l'homme libre, l'homme connaissant, jamais entravé dans son mouvement et son expression.

Béni soit cet ascète qui réside en la tête et que le corps imagine, par l'intermédiaire de ses sens, au-dessus de la tête adombrant la fontanelle.

Béni soit cet ascète. Il est l'inspirateur du corps, du lieu et du moment, le moteur de la compréhension.

DE LA FIN D'UN CYCLE

A L'ÈRE DU VERSEAU

« Derrière les ennuis et les vastes chagrins

Qui chargent de leur poids l'existence humaine... »

Voilà ce que chante tristement le poète. Derrière les ennuis et les vastes chagrins, derrière toute cette peine, derrière cet accablement se dessine la longue route des cruciales créations, des créations élaborées dans une matière puissante et mutable, changeante et évanescence, dans une matière qui étreint et qui n'a d'autre étreinte que celle que nous attendons d'elle, qui n'offre d'autres biens que ceux que nous exigeons d'elle, ce qui la fait de plus en plus oppressive. De cette route l'homme tente d'estimer le tracé, de mesurer les fondrières ; mais cette route le déconcerte, car cette route est de pierres ; cette route est un chemin d'herbes, de fleurs et de plantes aux épines acérées ; cette route ruisselle sous la rosée des émois, des douleurs, des pleurs que les êtres non pacifiés répandent. Cette route est derrière. Cette route est devant. Cette route est partout. Cette route est sans fin. Cette route, l'homme la parcourt en projetant sur elle son drame intérieur, et les fondrières qu'il voudrait mesurer sont les abîmes de son être, les abîmes qu'il ignore. Cette route sillonne le royaume où l'homme s'engage dans une fabuleuse aventure. Le royaume où chaque épine

de l'églantier est appelée à être une rose, à être la fleur épanouie de toutes les saisons quand la conscience cultive le jardin de son univers et le couvre de l'engrais de sa connaissance. Cette fabuleuse aventure qu'est la vie est l'aventure de l'esprit qui mesure sa toute-puissance en dressant l'échelle des états de conscience ; ces états de conscience sont autant d'images que la mémoire universelle brodera dans le tissu où s'enrouleront d'autres créations, d'autres mondes, d'autres humanités, d'autres dieux dans une éternité perdue dans des éternités.

Cette route, l'homme la scrute d'un regard angoissé, derrière lui, devant lui. Il se demande par quelle cause et pour quelle fin, il doit la parcourir ? D'où l'a-t-elle fait venir ? Où le conduit-elle ?

Pourquoi, pourquoi cela ? clame l'homme douloureux avide d'être ce qu'il n'est pas ; l'homme boulimique qui se goinfre de matière, d'émotions, de sensuelles jouissances, d'obèses idées qui doivent justifier la boulimie, d'intellections qui brillent de faux éclats, d'étreintes fraternelles dont la haine lui donne la soif et la nostalgie. Sa fraternité a des armes agressives dirigées vers ceux qu'il ne veut pas pour compagnons, vers ceux qu'il rejette dans le camp de ses ennemis.

Pourquoi cela ? répète-t-il. Pour ne trouver au bout de mon parcours que la mort ? Rien ne serait-il vrai que l'absolue réalité de la mort ? La mort qui fait justice de tout, de toutes les iniquités de l'existence ?

L'homme clame sa détresse et pousse sa révolte sur le plan horizontal de l'existence terrestre, de l'existence enfermée dans les limites d'un carré clos : un carré dont les côtés sont : physique, éthérique, émotionnel et mental. Un carré qui sur le plan horizontal est sans issue. Un carré qui cerne le corps, les sens et la pensée. Comment dans ce carré nier sa condition mortelle ?

Comment s'évader de ce carré ? L'homme cherche une évasion dans le caractère exaltant d'une tragédie. La guerre et la révolte sanglante, atroce, feront peut-être éclater les limites ? Hélas ! la guerre et la révolte sanglante se font

dans le carré, ne dépassent pas le carré, ne dépassent pas les limites. Cette évasion dans la violence est une fuite de la conscience, une fuite de l'homme, devant l'homme. L'homme fuit ce qu'il pense pour croire seulement aux actes, aux livres, car ils sont les bâtards d'une passion dont il ignore l'origine. Ils sont les serfs de son angoisse, les serfs de son ignorance. Ces actes vibrent de la résonance des mots qui sont criés pour les animer, pour leur imprimer une accélération. Ces mots sont des cris de détresse et des cris de révolte. Et ces mots deviennent des slogans qui engendrent l'exaspération des passions, des humeurs de l'âme animale. L'homme voudrait à ces mots donner un sens qui sublimât son état. Ce sens est celui qu'il donne à sa fuite insensée devant sa réalité qu'il refuse de connaître. Il refuse de la connaître parce que dans le carré sans issue, des humains, habités par la peur, ont usé d'un artifice pour s'évader de leurs limites dont ils ignoraient la substance. Ils ont — dans le carré sans issue — logé l'image d'un Dieu à leur image. Un Dieu déclaré tout-puissant, sévère, jugeant, punissant, condamnant, accablant l'humanité de calamités multiples pour qu'elle sente le poids d'être la création absurde d'un tel Dieu. L'homme courbé, accablé, gémit. Mais son âme animale frémit du frémissement de son âme humaine voisine d'une âme encore plus élevée qu'elle. Il se redresse alors. « Ne sois pas droit, disaient les stoïciens, non pas droit, mais redressé ». L'homme se redresse et c'est pour juger — sans un mythe contradictoire — ce Dieu inclément qui le gauchit. Il l'accuse d'être l'auteur de ses souffrances, d'être l'auteur des injustices sous lesquelles le monde ploie. Ce Dieu ne peut pas être Dieu. Ce Dieu n'est pas. Non. L'homme le renie et le reniant se voit amené à mettre le monde en question, l'existence, la Vie. Tout ce qui est et dont la raison d'être lui échappe.

Le monde que l'homme provoque et qui le provoque est le monde des faits. Les faits se pressent sur le sommet d'un présent fugitif. Que sont-ils ? Quels mystères enveloppent-ils ? Ils sont tous porteurs de secrets. De quels secrets ?

Comment les percer ? Ces secrets sont peut-être hors des limites du carré dans lequel l'homme s'enferme ?

Homme ! Homme redressé ! Homme qui veut être libre. Homme qui veut être heureux, ne détourne pas ton attention de ce que ces faits qu'un éternel présent découvre, t'apportent. Ils ont une éloquence voilée, mais aie l'audace de soulever le voile. L'audace, oui l'audace est le signe de la Foi que l'homme porte en son cœur ; le signe de la conscience pieuse de son origine. Tu sais bien que les tièdes sont vomis. Vomis ta tièdure et découvre ta témérité. L'homme peut-il courir la fabuleuse aventure qui est la Vie, la Vie qui l'engage dans l'attraction de nombreux cycles dont chaque cycle représente plusieurs éternités, sans audace, sans cette immense vertu qu'est la témérité ! Cette vertu qui permit à Jason de conquérir la toison d'or, à Hercule d'accomplir ses prouesses, à Prométhée de ravir le feu du ciel, à Jésus « qui a été un homme de qui Dieu a rendu témoignage » (Les Actes II - 23) à Jésus qui « ayant la nature divine n'a pas cru que ce fut pour lui une usurpation de s'égalier à Dieu » (Saint Paul, ép. aux Philip. II -

5) à Jésus de glorifier le Père qui est en chacun de nous, ce qui donne un sens vrai, un sens pur à la fraternité que les révoltés recherchent dans la haine de ce qu'ils croient qui divise les hommes.

Mais dans le jeu tragique de la révolte, l'homme, malgré tout, tisse le tissu qui peut envelopper un saint, un génie ou un héros. Il abandonne la course horizontale dans les limites du carré, la course qui n'a pas de fin, car c'est l'éternel chemin de ses limites qu'il parcourt. Il tente une audacieuse entreprise. Il creuse le fond du carré qui est sa propre profondeur comme la propre profondeur de tout ce qui est manifesté. Il découvre l'atome ; il découvre son noyau, il découvre sa lumière intérieure. Il pénètre le noyau de l'atome et le fait éclater. Il grave son empreinte dans un épisode d'une formidable épopée. Il s'oublie momentanément dans l'aventure. Il semble ne pas tenir à lui-même. Il risque le monde avec lui-même dans ce grand jeu et libère hardiment de puissantes énergies. Il découvre l'immensité

de son univers physique dans l'incommensurable profondeur de l'infiniment petit et de l'infiniment grand qui provoquent tous deux les avatars d'un éternel retour. Il renouvelle la tentative des Titans.

Mais à la pointe de son audace, l'homme se trouve devant un monde obscur de symbolisme et d'abstraction et devant l'éternel que suis-je ? A la pointe de son audace, il découvre sa raison d'être humble, son humilité auprès de sa foi. Il découvre sa grandeur et sa faiblesse. Sa pensée mathématique qui est un produit de son esprit découvre une réalité qui le dépasse, qui dépasse l'homme qui postule sa surhumanité. L'homme comprend alors qu'il ne connaît qu'une partie de lui-même. Au cœur de son être sans limite, il éprouve un émoi mystique et les cieux de son âme s'entrouvrent.

C'est ce quelque chose qui transcende le transcendant, que reconnaît Jean Rostand ; c'est ce qui crée le surhomme que les temps annoncent ; c'est le « Christique » qui se reconnaît après 2000 ans de Christianisme incompris, 2000 ans de meurtres et de rapines, de christianisme égaré dans les complexités mentales, dans les divisions organiques, sous la puissance des intérêts et sous le voile des mensonges accumulés. C'est le Christique qui ouvre une nouvelle voie aux humains de ce monde que les humains construisent ; aux humains qui découvrent leur puissance et leur faiblesse et qui découvrent la nécessité du détachement, et qui découvrent que pour être complètement détaché, aussi étrange que cela paraisse, il faut être tout-puissant ; aux humains qui découvrent que cette « toute-puissance » devant perdurer dans l'éternité doit pouvoir se centrer sur un minimum formel lequel est capable de perdurer ; aux humains qui découvrent que pour penser juste, il suffit d'oublier absolument ses droits, ses devoirs et ses mérites, ses antécédents et ses aboutissants, il suffit d'abandonner le masque des choses passées pour voir avec des yeux nus une vie neuve, toujours neuve, neuve à tout instant actif d'un éternel présent. C'est ce que Jean de la Croix appelait le vidage de la mémoire avant l'union.

Les temps sont venus.

Ils sont venus les temps christiques où la parole de Jésus sera entendue, la parole que Saint Luc rapporte : XXII - 10. « *Lorsque vous entrerez dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera* ». L'homme qui porte la cruche d'eau symbolise l'ère du Verseau, c'est-à-dire la ville et la maison dans lesquelles nous entrons...

Homme, entre dans la ville, entre dans la maison, mémoire vidée, âme purifiée par l'eau lustrale et par le feu du cœur, et fais-toi le serviteur du Seigneur du Ciel, le second homme et l'Unique.

Homme, entre dans la ville, entre dans la maison. Entends la douce voix de la petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus qui dit : « Nous sommes dans un siècle d'aventure ».

A la pointe de l'audace, découvre la Vie au-delà d'une sombre et lumineuse épopée. Ainsi tu auras été le champ qu'il cultive.

Tu auras été l'édifice qu'Il élève pour être toujours élevé.

Terminé à Bassaraba, le 20 août 1958.

A. K.